

1965

M-C 17, Janv-Mars 1965

Follow this and additional works at: https://via.library.depaul.edu/mission_charite

Recommended Citation

M-C 17, Janv-Mars 1965.

https://via.library.depaul.edu/mission_charite/14

This Article is brought to you for free and open access by the Vincentian Journals and Publications at Via Sapientiae. It has been accepted for inclusion in Mission et Charité by an authorized administrator of Via Sapientiae. For more information, please contact digitalservices@depaul.edu.

Doctrines

Action

mission et charité

AUMONE ou ENTR'AIDE

C'est Dieu qui donne. —
Christiane-Fournier : Il est
urgent d'aimer. — H. Li-
gnée : Visage chrétien de
l'aumône. — P. Joppin : L'a-
umône, œuvre de justice et de
charité. — P. Boury, J. Flo-
rin : La croisade des aveugles
— L. Brunet : Le Père
J.-M. Bouchet. — F. Comba-
luzier : J. Calvet et Saint
Vincent de Paul. — Mgr Jean
Calvet : Testament spirituel.
Les travaux et les jours.
Notes et Documents.

**mission
et charité**

DOCTRINE

C'est Dieu qui donne.....	3
CHRISTIANE-FOURNIER. Il est urgent d'aimer.....	4
Hubert LIGNÉE. Visage chrétien de l'aumône.....	18
Paul JOFFIN. L'aumône, œuvre de justice et de charité.....	38
P. BOURY, J. FLORIN. La Croisade des Aveugles.....	52
Louis BRUNET. Le Père Jean-Marie Bouchet, baryton à la voix d'or.....	75
André DODIN. Mgr Jean Calvet.....	86
Jean CALVET. Testament spirituel.....	88
Fernand COMBALUZIER. Mgr Jean Calvet et Saint Vincent de Paul	89

LES TRAVAUX ET LES JOURS

I. — DANS LE MONDE.....	99
II. — L'EGLISE ET LA CHARITÉ.....	105
III. — INTENTIONS ET RÉALISATIONS.....	116
1. — La Mission.....	116
2. — Les Conférences de Saint-Vincent de Paul.....	117
3. — Le Secours catholique.....	120

NOTES ET DOCUMENTS

Bibliographie	123
Lettres inédites de Saint Vincent de Paul.....	133

MISSION ET CHARITÉ

Revue de doctrine et d'action.

95, rue de Sèvres, Paris-VIe.

Directeur : R. P. A. Dodin.

Abonnement d'un an (4 fascicules)	France	13 F
	Etranger	15 F

Abonnement de soutien..... 20 F

Chaque numéro 4 F., le numéro double 7,50 F.

C.C.P. Paris 13.947.48. — TÉL. BAB. 63.70 - 63.71.

C'est Dieu qui donne...

Cher ami, je pense à vous toujours de la même manière, si honteux d'avoir tellement peu à vous donner. Mais sait-on jamais ce qu'on donne ? Heureusement non. D'une main d'homme à l'autre, il y a, je le crois, plus que toute l'épaisseur du monde. Peut-être ne faisons-nous de si loin que le geste de donner ? C'est Dieu qui donne.

Que je sente très profondément votre souffrance, de cela, je suis sûr. Seulement, je ne puis la partager ; enfin, je veux dire, en assumer ma part, précisément parce qu'elle est de celles qui ne se partagent pas. Elle est en vous, elle est vôtre, elle *n'est pas vous*. Je crains de toute mon âme qu'il y ait une sorte de malédiction sur des souffrances qu'on ne peut partager avec un ami fidèle, aussi simplement qu'on partage une croûte de pain noir. Leur sombre éclat, leur ténébreuse splendeur, leur cruelle et déchirante tendresse...

Notre joie intérieure ne nous appartient pas plus que l'œuvre qu'elle anime, il faut que nous la donnions à mesure, que nous mourions vides, que nous mourions comme des nouveau-nés.

Voyez-vous, je crois qu'il ne s'agit pas de se préférer à son œuvre ou son œuvre à soi, mais d'être assez simple pour s'aimer soi-même dans son œuvre ainsi que Dieu dans sa création. Car après tout, nous sommes créés à l'image de Dieu. Tout ce qui contracte rapetisse. J'ai souvent pensé que les quatre qualités que le règlement de cavalerie exige d'un cheval dressé sont celles aussi qui nous permettent d'aller jusqu'au bout de notre destinée calme, en avant, droit, léger...

Georges BERNANOS (Lettre du 5 juin 1939,
dans *Les Cahiers du Rhône*, Neuchâtel-Paris, s.d., p. 49-50).

Il est urgent d'aimer

par Christiane-Fournier

Il est urgent d'aimer.

Mais aimer qui ? Aimer quoi ?

Le Secours Catholique, dont le nom est exprimé par le sigle S.O.S. a choisi d'aimer tous ceux qui ne sont pas gâtés par la vie, tous ceux qui se trouvent en difficulté.

Ceux qui lancent des S.O.S. à l'intérieur de leur petite vie et dont les S.O.S. ne sont entendus de personne.

De personne, sauf de ceux qui veulent, envers et contre tous les profits que l'on peut en tirer, envers et contre tous les blâmes qu'ils pourront encourir, se mettre pour eux, justement pour eux, à l'écoute.

Aimer dans notre monde sans amour qui tend à l'efficacité, à la réussite temporelle, c'est un exploit. « Pas facile de faire la charité ! », vient de me dire un des Pères qui œuvrent pour le Secours Catholique.

Les structures de notre temps n'ont pas prévu de place pour l'amour gratuit.

Or, pour que cet amour gratuit puisse vivre, il faut l'installer à l'intérieur de ces structures.

— En somme, dira le négateur, faire de la charité une industrie ?

— Une industrie pas comme les autres, oui.

A travers ces reportages choisis parmi cent autres, l'expérience de Lille, cette délégation que j'ai nommée « témérairement » la Haute Ecole de charité, nous donne la clé de ce monde industriel.

* * *

C'est d'abord par leur réputation que je les ai connus.

Cette délégation de Lille était formée par les Hommes-de-la-Charité. Des hommes qui avaient pensé à tout, qui savaient ajuster

la réalisation à l'urgence, qui avaient misé sur tous les tableaux des expressions caritatives.

J'avais vu des chiffres, des rapports, les courbes d'une réussite toujours ascensionnelle. Depuis quinze ans. Le « Il n'y a qu'une seule chose bonne au monde, c'est la bonne volonté », relevait de l'éthique de papa. Leur bonne volonté à eux se pesait, se jugeait, se mesurait par son coefficient d'efficacité.

On accepte facilement le superman de l'espace.

Mais cette charité sans manquements, sans ratages, sans défaillances faisait peur. A leur argument :

— La charité de notre temps doit être intégrée dans la technique ! on pouvait bien répondre :

— Mais la technique poussée à sa limite détruit la personnalité unique.

Ou objecter :

— Menacé par le robot, que deviendra l'homme et son « supplément d'âme » sans lequel rien n'est ?

Mais le duel était prévu. On se trouvait alors frappé par ce contre-argument :

— La délégation de Lille n'écrit pas une nouvelle *Somme* selon Saint Thomas, elle n'invente pas la poésie de la charité. Elle agit.

J'allais voir.

Au 39 de la rue de la Monnaie, à Lille, je fus introduite dans le bureau du délégué S.O.S.

Un bureau dont la simplicité dépouillée est un luxe.

Un bureau à l'équipement moderne : cartes parlantes, dossiers et documents à portée de la main, classements impeccables, le tout réglant l'économie du temps par la rapidité du geste. Le bureau d'un chef d'industrie.

Assis à ce bureau, il y avait M. Kieken ; et, sur le visage de M. Kieken, son sourire.

C'est à partir de ce sourire, sans doute, que le chef de l'industrie caritative faisait place à l'homme de charité.

— Je crois que nous nous entendrons, me dit-il à la première étincelle du contact, la main tendue. Je vais vous expliquer comment nous marchons.

Ses déclarations vont être précises, complètes ; refusant toujours le superflu ; exigeant toujours la preuve ; fondées sur cet aveu qui explique peut-être toute l'énorme affaire de la délégation de Lille :

— Je sais accaparer les gens. Je sais les accepter tels qu'ils sont, différents de moi ; et me faire accepter tel que je suis, différent d'eux.

M. Kieken n'a pas attendu l'avènement de Johnny Halliday pour

MISSION ET CHARITÉ

inventer le salut aux copains ; mais en imposant à ce salut le but de l'entraide.

Il joue la carte du cœur, soit. Mais pas au hasard. Il entend, avec cette carte-maitresse, rester, lui, le maître du jeu.

En 1948, le Secours Catholique naissant eut à Lille, pour responsable, l'Aumônier permanent national de la J.E.C. La réception de marchandises américaines constituait ses principales ressources. Allait-on s'enfermer dans cette distribution de secours ?

Kieken en était alors au moment de la bifurcation, du choix.

Il avait été contremaître dans les pétroles : « un métier d'avenir ». Rendu à la vie civile, il allait enchaîner.

Quand il rencontra l'aumônier de la J.E.C.

Et quand cet aumônier comprit qu'il y avait, dans ce garçon, l'étoffe d'un bâtisseur.

— Il y a une place à prendre au Secours Catholique.

— Une grande place ?

— Toute petite.

— Pour faire quoi ?

— Tout est à repenser.

— Pour aller où ?

— Nos actions décideront de nos buts.

Kieken dut avoir son grand sourire fraternel avec un petit éclair de gaieté dans l'œil. Allait-il pour ce « rien » interrompre sa course à l'argent où il avait bien démarré ? De toute évidence, il devait répondre « Non ! »

Ce fut « Oui », un oui inattendu, sans conditions.

— Nous partions à zéro. J'ai commencé à recruter des copains. En équipe, nous avons pensé notre affaire. De ce zéro, nous sommes passés maintenant à 21 services.

M. Kieken s'est levé. Debout devant la carte apposée au mur, il a l'autorité et la sérénité d'un Cardinal Fermoye qui confond pour l'honneur de Dieu l'administration des biens et la puissance spirituelle :

— Le diocèse de Lille comporte 59 doyennés, 394 paroisses pour 1 million 300 000 habitants. Le Comité diocésain est représenté par 14 membres. Il comporte 13 sous-délégations.

Et comme un chapitre de catéchisme comportant questions et réponses :

— Qu'est-ce qu'une sous-délégation ?

— C'est un amalgame de plusieurs doyennés.

— Qu'est-ce qu'un doyenné ?

— C'est un amalgame de plusieurs paroisses.

Telle est notre ossature.

Nous possédons 4 délégations urbaines : Lille, Roubaix, Tourcoing, Dunkerque ; 7 délégations semi-rurales et semi-urbaines, 2 délégations rurales.

Le chiffre de nos correspondants paroissiaux se tient entre 7 et 800.

Tous volontaires, bien entendu. Je veux dire non payés et astreints à une discipline.

Nous avons 15 responsables de secteurs, 210 dirigeants spécialisés des services que nous, Secours Catholique, avons montés. Plus de 100 militants divers, visiteurs d'hôpitaux et de prisons ; ou chargés de vestiaires. Certains services souffrent des survivances de la charité de papa. Des réformes s'imposent. Toutes les réformes qui s'imposent sont urgentes. Mais cette urgence doit être conciliée avec certains dévouements en survie, aux formes périmées.

Nous sommes jeunes, nous voulons être jeunes.

L'âge moyen de nos militants est de 33 ans.

48 pour cent sont des hommes, 52 pour cent, des femmes : équilibre presque parfait qui affirme dans notre mouvement la valeur du couple. Il est impensable que l'homme se donne à une action si la femme — sa femme — n'est pas dans le coup. Si elle est dans le coup avec lui, le rendement n'est pas deux fois un : il est surmultiplié.

Maintenant, question d'importance : « Ces militants, d'où viennent-ils ? »

Des chiffres : 42 pour cent de milieux indépendants. Médecins, avocats, industriels. Et des commerçants.

38 pour cent viennent d'un milieu ouvrier. Nous appartenons à une région très marquée par les problèmes sociaux ; à une région où les syndicats ouvriers ont une importance primordiale.

20 pour cent appartiennent au milieu rural.

Et nous prenons les militants comme ils sont : sans exiger d'eux un pedigree de catholicité. Qu'ils aient l'esprit de charité, cela seul importe. Selon leurs vocations, ils choisiront dans l'éventail de nos services.

M. Kieken sourit le temps d'un silence. Le temps de rassembler ses armes caritatives.

— Voici quelques-uns de nos services : Placements familiaux, Etrangers, Lourdes, Misères cachées... Je vous remettrai la liste complète, et les bilans. Voici les campagnes auxquelles nous avons

MISSION ET CHARITÉ

pris part : celle de la Faim, celle des Vieillards, celle des Malades, des Rapatriés, des Prisons, des Jeunes, du Kilomètre-Soleil... Tenez : encore une liste, encore des chiffres.

Il est le jongleur qui a lancé audacieusement des balles de toutes couleurs. Trop haut, trop nombreuses. On a peur pour lui. Mais il n'a peur de rien. Sa confiance le sauve ; il les rattrape toutes.

De tant d'expériences, il a tiré cet axiome devenu l'enluminure de son bureau de chef : *Il vaut mieux réussir sa vie que de réussir dans la vie.*

Et ce serait trahir l'esprit de cette délégation que de continuer à proclamer les chiffres de ses « bénéfices », comme des chiffres-records. Car chacun de ces chiffres a comporté de l'enthousiasme, du courage, une fièvre intérieure, un mépris des obstacles.

L'entreprise est toujours en marche. Chaque matin, le monde est à reconstruire. Les actes faits ne sont pas faits une fois pour toutes : ils entraînent des séquelles d'actes à faire, des conséquences sans lesquelles les prémisses ne sont rien.

— 18 000 journées d'air pur, dit M. Kieken, c'est sans doute le plus beau cadeau que l'on puisse offrir à 3 000 enfants de familles dissociées ou d'un sous-prolétariat sans moyens de vivre, sans défense. Mais suivons en gros la piste d'un seul de ces cadeaux. Au départ, le choix de l'enfant. Parallèlement, la recherche du milieu familial et rural qui pourra l'accueillir. Supposition optima : ce placement a réussi. L'enfant revient de ses huit semaines de vacances. Il éclate de santé. Il éclate de joie. Rendu à l'ombre d'un de ces coronas qui sont les abcès cancéreux des villes du Nord (Lille compte 4 200 habitants au kilomètre carré), il raconte la découverte de son monde : « Mes vaches... mon patron... Ma ferme... » Ça sent l'espace, le ciel et le bon Dieu des images. Et ça survit en lui pendant quelques jours, quelques semaines. Et puis ça s'éteindra. Le gosse sera rejeté dans la densité humaine, sans joie. Et nous accepterions cela, nous serions contents de nous ? Il nous suffirait de nous dire : « Voilà ce que nous avons fait, le reste ne nous concerne pas ».

Mais je vous le dis : le reste nous concerne.

Si aucun service n'est prévu pour cela, il est urgent qu'un nouveau service soit créé. Nos Jeunes y travailleront. Nos Jeunes aiment l'urgence.

Tout ce qui est humain nous concerne.

Qu'avons-nous fait pour notre frère l'étranger ?

— En 10 ans, 8 000 dépannages, voilà notre réponse.

Pour tout cela, il faut des gens, il faut des camions, il faut la peine des hommes.

Tout cela, dit Kicken, c'est l'affaire des copains.

C'est l'affaire du mécano dont on ne dira pas le nom, qui n'aura jamais la couverture en couleur d'un hebdomadaire, qui ne sera jamais vedette de rien, ni payé de rien ; l'affaire du mécano — un comme pas mal d'autres — qui ne va pas à la messe le dimanche ; qui travaille de 5 heures du matin à 14 heures de l'après-midi et qui se trouve libre ensuite ; disponible, à la demande, pour répondre au S.O.S. de la rue de la Monnaie.

— Veux-tu aller à Tourcoing pour charger 1 200 kilos de vêtements destinés à Roubaix ?

— Veux-tu faire le porte-à-porte pour la collecte d'une opération qui démarre ?

— Veux-tu te faire maçon, menuisier, plombier ?

— Veux-tu bricoler le taudis de ces deux petits vieux du vieux Lille avant que le toit leur tombe sur la tête ?

C'est oui. Sans questions, c'est toujours oui. Depuis dix ans, c'est oui. Parce que c'est un copain. Parce que sa foi, c'est d'avoir l'aim du bien des autres.

Mais morceler leur action, la survoler, c'est presque en médire.

Dans l'ouvrage techniquement construit, chaque élément est essentiel.

Lille qui sera, en France, la Capitale des malades (sa Cité hospitalière, la deuxième d'Europe après Stockholm, sera équipée de 10 000 lits) veut devenir, par l'action du S.O.S., une des capitales de la Charité.

A tous les « naufragés de l'âme », ils ont tendu la main.

Le service des Jeunes a réorganisé l'aide aux prisonniers. Ni colis ni mercis, mais le chemin préparé pour réintégrer les détenus dans le monde des hommes libres.

— Vingt professeurs assurent, aux jeunes surtout, des cours de coiffure, de menuiserie, de cuisine, d'anglais, d'allemand, d'espagnol. Des cours sont suivis par radio, dans les cellules.

Plus pauvre que les pauvres, Maurice D... est connu dans tous les quartiers de l'agglomération fantastique et anarchique, Lille-Roubaix-Tourcoing, si riche de vie industrielle mais si serrée d'humanité et si privée de ciel qu'elle n'a peut-être pas au monde sa pareille. Aux heures de collectes, Maurice D... est le moine mendiant. Aux appels d'urgence, il devient agent de liaison. Il connaît tous les malades par leurs noms — tous les malades des rez-de-chaussée ; et tous les rejetés du monde. Ni bureau, ni fichiers, ni statistiques.

MISSION ET CHARITÉ

Mais dans l'effroyable encombrement de la ville, la petite voiture à trois roues se fraye un passage, inlassablement.

Une petite voiture comme vous n'en avez jamais vu.

« Enrichie » d'une boîte en tôle par derrière que Maurice peut atteindre par un demi-tour du buste, dans laquelle il peut prendre tout seul tous les objets nécessaires. Il y a beau temps que sa pitié pour lui-même est morte. C'est cela qui est mort pendant qu'il ressuscitait pour cette vie extraordinaire qu'il réinvente chaque matin : pour les autres.

Ses vieilles blessures lui interdisent de dormir couché.

Il dort assis dans la voiture à trois roues, scellée à lui comme une armure.

A l'aube, M^{me} D... révisé le contenu de la boîte en tôle : casse-croûte, thermos, imperméable.

Et il repart, ce soldat de la charité, sur son char de pauvre, il repart vers les carrefours de la ville, trouvant à tâtons, mais plus sûrement qu'aucun autre, les clés du Royaume.

* * *

Je cite ces enquêtes, parmi tant d'autres qui ont été faites, qui auraient pu être faites ou qui seront faites un jour.

Et vous qui vous inquiétez pour l'avenir de vos enfants, qui entendez parler de 800 000 gosses pas comme les autres (un monde de malheur à l'intérieur de notre monde), vous direz :

— Qu'est-ce que le Secours Catholique a donc fait pour eux ?

Ce n'est pas *pour eux* qu'il a déclaré l'urgence. Mais *avec eux* — avant qu'il soit trop tard.

En donnant un but à ceux qui n'ont pas pu employer encore leur « trésor de violence ».

Voici comment leur histoire s'est écrite en trois ans d'action.

* * *

« Jusqu'ici, personne ne nous avait embauchés ».

Cette plainte, extraite de l'Évangile, apparaît dans l'éditorial de *Messages* (Jean Rodhain) de mai 1963.

Et ce commentaire :

« La bonne volonté ne manque pas.

« Ce qui manque, c'est la connaissance du service possible au service de la misère.

« Nous surabondons de chimistes qui analysent l'eau de mer. Et nous manquons de marins pour ramer au bateau ».

Un an plus tôt — c'était au juste la nuit du 15 au 16 juin 1962 — on accueillait à Orly, comme chaque nuit, comme chaque jour, des rapatriés d'Algérie. Il y avait beaucoup à faire dans ce grouillement de gens éperdus, que personne n'attendait. Les avions s'étaient succédés, on ne savait pas à quelle cadence, on ne savait pas jusqu'à quand. Mais c'était surtout la nuit qui déversait le flot de cet Exodus.

Vint le matin.

Vous qui étiez avec moi, en uniforme IPSA, souvenez-vous.

Dans les boxes de charité, les accueillants sont toujours là. Une minute de silence dans laquelle un jeune homme s'intègre au hasard :

— Je ne viens pas d'Algérie. Je suis étudiant à Paris.

— Non ! fait quelqu'un de la main, quelqu'un en place dans le box.

J'ai suivi de loin le garçon hésitant : jusqu'à un autre box.

Il a repris :

— Je suis étudiant...

Personne ne semblait l'écouter, on n'était pas là pour ça, mais personne ne l'interrompait. Alors, il continua :

— ...Etudiant en médecine. Je peux venir la nuit. Je peux venir toutes les nuits... s'il y a des malades... des blessés... si on a besoin de moi.

— Nous sommes au complet, a dit le répondant.

Il alla plus loin :

— Nos relèves sont assurées.

Ou bien :

— Laissez toujours votre adresse.

L'un après l'autre, il a fait l'abordage difficile des boxes de charité.

Cette affaire-là n'était pas prévue, elle ne concernait personne.

Un autre avion est arrivé, la mêlée humaine a repris ses droits. L'étudiant était toujours là, mais immobile, longtemps confondu à ces fantômes de l'aube, courbés.

Quand il fut engouffré dans la cohorte des vaincus, vint devant le premier box une belle jeune fille, sans fard, un foulard noué sur les cheveux.

— Je travaille le jour, mes nuits sont libres. Je peux passer une nuit sur deux... Même toutes mes nuits, s'il le faut.

Mais il ne faut pas qu'elle passe toutes les nuits, ni même une nuit sur deux. On ne veut rien d'elle. Si elle ne fait partie d'aucun de ces petits organismes, on ne peut rien pour elle et elle ne peut rien pour personne.

MISSION ET CHARITÉ

Un moment plus tard, je la retrouvai dans le hall d'entrée, assise dos à dos avec le garçon qui, comme elle, a été refusé. Pas si simple de rentrer à Paris. De toute façon, l'heure du dernier métro est passée. Ils attendront l'aube. Le vacarme de la ville comblera le vide de cette nuit pour rien, puis ils accompliront leurs besognes quotidiennes avec le harcèlement d'une petite blessure mal cicatrisée.

Pourquoi reviendraient-ils jamais ? Ils sont parmi les meilleurs et on les a perdus.

Dans le journal même où j'avais donné mon récit de cette nuit-là, j'avais osé lancer un appel :

Et on attend que les grands promoteurs de l'amour des hommes — tel un Mgr Rodhain — ou que les initiatrices des admirables équipes d'urgence rassemblent toutes ces jeunes volontés à la dérive.

Plus de la moitié des réfugiés auront besoin d'être aidés dans tous les gestes de leur vie et de leur reclassement. Il faut du matériel, bien sûr, mais il faut surtout l'acharnement à réaliser l'impossible.

Qu'on rassemble ceux qui veulent bien faire. Qu'on ne les laisse plus jamais partir. Avec eux, le bâtiment de l'espérance monterait sur une terre de France où, enfin, on ne massacrerait plus le printemps.

* * *

Non, je ne savais pas que le chantier des jeunes était déjà ouvert ; que de très jeunes, que de moins jeunes autour de leurs vingt ans, pour l'amour des gens de l'an 2000, luttaienent contre l'indifférence des adultes, contre l'ankylose qui leur serait imputée à eux, comme un crime ; qu'ils étaient déjà, sous le pavillon S.O.S., assemblés.

* * *

M. Gaben, confiant dans l'avenir, sûr de sa mission, rame sur la mer houleuse de la jeunesse d'aujourd'hui avec une force tranquille. D'abord le créateur du Service Jeunes, il en reste l'animateur et le responsable. Assez jeune lui-même et assez disponible pour travailler, la main dans la main, avec les gars de France, avec les gars du monde.

— Il ne suffit pas de chanter *Le temps des copains* entre fans pour donner aux jeunes une promesse de bonheur.

Les jeunes, ils ont toujours été — avant la création de ce Service — son affaire, sa préoccupation, son métier. Il connaît depuis leurs racines cette race des en-trop qui ont créé un monde à part quand ils ont été exclus du monde des autres, quand ils se sont trouvés seuls, désorientés, bientôt détériorés ou bien désespérés.

A travers les colonnes de *Messages*, par le moyen de faits-divers, un jour, il fait le point :

Deux garçons désespérés se sont noyés volontairement dans la Seine. A Metz, un adolescent est trouvé pendu dans sa prison.

A Marseille, le service téléphonique spécialisé répondant aux appels de détresse a reçu 40 appels en trois semaines, la majorité de ces appels venait de jeunes de 16 à 20 ans.

Ce ne sont pas des faits d'exception.

Mais qu'ont-ils donc, nos jeunes ? Est-ce eux qui sont coupables de démission ? Ou nous, les adultes ? Ou bien notre monde les place-t-il, sans que la volonté de personne soit mise en jeu, dans le contexte du pire ?

— Essayons, dira Gaben.

Je ne connais pas d'hommes, Dieu merci, qui soit plus l'antidote de ce mot curieusement célèbre de Guillaume d'Orange : « Il n'est pas nécessaire d'espérer pour entreprendre, ni de réussir pour persévérer. »

Une flamme bouge dans ses yeux. Il y a aussi beaucoup de gentillesse (cette forme de disponibilité que 2000 ans de christianisme ont inventée) dans ces yeux-là.

— Les jeunes, clament certains, mais c'est eux qui ne nous veulent pas.

Vous pouvez dire et médire : Gaben va vous arracher à ce bloc de glace de la négation, à cet enfer de l'indifférence.

Il prend contact avec les jeunes, il lance les prolégomènes d'un dialogue.

— Mais comment leur ferez-vous parvenir les questions de votre dialogue ?

— Par la voie de *Messages*, dit Gaben.

— Ils ne lisent pas *Messages*.

— Ils liront *Messages* et ils rajeuniront *Messages*.

Le 21 janvier 1963, M. Gaben lance, sous forme de quatre questions, son ballon d'essai :

1° Faut-il considérer que le domaine de l'action charitable est tabou pour les jeunes ?

2° Faut-il laisser aux adultes le soin de soulager le prochain, frappé par la misère ou la maladie ?

3° Faut-il permettre aux jeunes de rénover l'œuvre charitable ?

4° Faut-il laisser l'initiative aux jeunes dans le domaine charitable ?

Les réponses affluent.

MISSION ET CHARITÉ

Je les ai sous les yeux, toutes vivantes : du papier détaché de cahiers d'écoliers, de belles feuilles bien étudiées, des balbutiements, des rédactions, des aveux, des promesses, des jugements. Ils ont dix ans, quinze ans, vingt et vingt-cinq ans. Et ils lancent leur « Oui » à l'unanimité.

Vous me direz que d'autres se sont tus.

Vous me direz que *Messages* n'a pas sa place dans les caches des blousons noirs.

Que ces jeunes-là sont déjà ralliés. Ou presque ralliés, car le temps va si vite que la patrie des jeunes, c'est beaucoup plus aujourd'hui la jeunesse que la famille, fût-elle la Famille chrétienne.

Cependant, ces « Oui » ont été dits :

Par André, 15 ans :

« Si la jeunesse se refroidit, c'est le monde qui claque des dents. »

De Jean :

« Il nous semble que les adultes manquent souvent de pouvoir d'accueil envers notre don. Souvent, d'ailleurs, les jeunes hésitent à se joindre à l'action des adultes... Les jeunes regrettent qu'on ne les mette pas dans le coup... Eveillés à l'amour des autres, ils ne trouvent pas vers quoi orienter leur bouillonnante et débordante générosité. »

Du même, une autre fois :

« Les jeunes qui n'ont rien fait, c'est qu'on ne leur a pas suffisamment demandé. Réveillez-nous... Merci ! »

Anne M., 20 ans, étudiante :

« Il n'est jamais trop tôt pour aimer... Si la charité est « affaire de croulants », il n'y aura bientôt plus de charité... Fille unique d'un père donnant exemples et conseils de repli sur soi, et d'une mère affirmant la nécessité de la charité, j'ai plutôt écouté le premier, mais je découvre maintenant que la Vérité est du côté de la seconde... C'est le repli sur soi qui est affaire de croulants. »

Catherine B., 17 ans, classe Philo.

« J'ai fait partie de la J.E.C.F. pendant deux ans, et je l'ai quittée car je lui reprochais précisément de ne pas se tourner assez vers une action de charité... Il y a quelques mois, un groupe de camarades et moi-même avons dit à l'aumônier de notre cours : « On ne nous propose jamais de faire quelque chose pour les autres. » Il a fallu que nous cherchions longtemps pour qu'un aumônier de la S.E.C.F. nous trouve enfin un service de bibliothèque dans un hôpital. »

J'aime ces Autour-de-vingt ans qui ont calligraphié leurs lettres d'amour, d'amour des gens, pour s'affirmer aux 600 000 lecteurs de *Messages*. On passerait la nuit à y cueillir des perles.

C'est donc un fait : en voici des poignées qui veulent agir.

Mais la charité est urgente et les jeunes sont pressés.

Qu'allez-vous faire, monsieur Gaben ?

Nous avons tous fermé le dossier noir des jeunes que *l'Ecole de la violence* de Michel de Saint-Pierre avait ouvert au public :

« En 1954, 13 000 garçons et filles mineurs ont passé en justice ; en 1960, ils furent 26 000, soit exactement le double. Combien seront-ils en 1970, si l'on ne supprime pas les causes profondes de ces excès, de ce désespoir ? »

Pourtant, ne tentons pas d'éteindre leur violence : l'adolescence est violente, et peut-être la jeunesse se mesure-t-elle à ce goût qui renonce aux plages tranquilles de tous les conformismes. Et il vaut mieux en somme, et il est plus consolant de subir un gars qui fait pétarader son engin imbécile sur le boulevard que de croiser, dans certaines rues, dans certains magasins, des êtres aux yeux élargis de fard, aux lèvres peintes, portant un pantalon collant et des boucles (sales le plus souvent) dans le cou. Sans sexe avoué ou avouable.

Puisqu'elle est, cette violence, il doit y avoir quelque chose à en faire.

Mais quoi ?

* * *

Car il ne s'agit pas d'engager notre jeunesse de bonne volonté dans des besognes à papa, que l'on désigne en gros sous le nom de paternalisme ; mais qui sont méprisables quand elles relèvent de la facilité.

Il faut leur demander beaucoup, et ils seront fiers (d'une fierté qui n'est pas orgueil) et ils donneront beaucoup.

Il a fallu commencer par le début : que dans chaque enquête menée par le Secours Catholique, les jeunes soient concernés. Qu'à ces premières équipes, on propose de participer à un mouvement (celui du *Kilomètre-Soleil* ou de la *Pelle de Charbon*, ou tout autre), et le premier pas est fait.

Un local, un responsable, des réunions où l'on échange des idées ; et l'équipe, avec les conseils non seulement acceptés, mais réclamés des adultes, se mettra au travail.

Le monde leur est ouvert.

MISSION ET CHARITÉ

Ils s'occuperont des jeunes :

— Des jeunes handicapés ;

— Des jeunes moralement isolés dans les hôpitaux.

Ils inventeront des buts d'action (hors charité d'abord) pour les pré-délinquants.

Ils lanceront le pont entre leurs groupes qui ont pris part au dialogue de charité et les autres jeunes, qui vivent comme si la peine du monde entier ne les concernait pas.

Le champ est illimité ; mais on peut commencer « petit ».

Et même tout seul, avant de former une équipe.

Et sans mettre à exécution une idée extraordinaire.

Si le Flash-Jeunes de M. Gaben nous avait appris que les petits garçons de notre temps de l'espace ont le cœur simple et ouvert, s'il ne nous avait même appris que cela, ce serait déjà pour l'an 2000 la promesse de charité-pas-morte.

« J'ai douze ans, Monseigneur, écrit le petit Jean-Pierre S... Ma grand-mère qui reçoit Messages m'a expliqué combien je suis privilégié à côté de tant d'autres enfants qui ont froid et faim, et surtout à côté des pauvres vieillards qui sont tout seuls... Alors, j'ai décidé qu'au lieu de m'acheter à tous les goûters 2 brioches et 1 chocolat, je me contenterai d'un morceau de pain avec n'importe quoi pour mettre dessus. Et j'économiserai ainsi 5 francs par semaine que je vous enverrai régulièrement en timbres (c'est plus facile pour moi) et je suis sûr de cette façon de tenir ma promesse ».

* * *

Je voudrais que « Monseigneur » pût confronter ce Jean-Pierre authentique avec une Poupette non moins authentique ; une Poupette de 14 ans qui avait interrogé Monseigneur au nom de toute sa classe réunie sur les Cardinaux intégristes, sur les fautes du Saint Office et sur l'arrivée imminente des militantes de choc au Concile.

Ce n'est pas assez que l'interviewé ait dénoncé l'état d'ignorance de Poupette sur l'administration romaine, et d'ailleurs sur toute chose se rapportant au Concile. Mais cette exhortation m'est restée en tête :

Très chère Poupette... un cœur d'apôtre, une cervelle de perroquet... Un amour illimité des peuples sous-développés, mais souvent l'oubli de la visite à ses propres grands-parents solitaires...

* * *

Et si nous provoquions, monsieur le Responsable du Service Jeunes, une rencontre entre les Jean-Pierre et les Poupette, comme il serait éclairant ce Flash-Jeunes pour les générations de demain !

Il est urgent d'aimer.

Toutes les régions de la misère, du malheur, de l'abandon sont prospectées.

Celle de gens à reclasser (qui ne sont pas des clochards, mais des inadaptés) à la Cité-Secours de la Comète. Celle des « pauvres gens » qui, depuis toute une vie, désiraient rendre visite à la Vierge de Lourdes. Voici qu'est née pour eux la Cité-Secours Saint-Pierre où l'argent n'a pas cours. Celle des aînés, des grands aînés à qui les médecins de notre temps ont imposé une survie. Mais survivre sans amour, n'est-ce pas pire chose que mourir ? Des délégations ont ouvert des maisons pour ces abandonnés. Des maisons où règnent l'amour. J'ai visité Malaucène de la Délégation d'Avignon.

Il est urgent d'aimer la terre déshabitée et les gens en exil partout qui seront chez eux dans ces sortes de *no man's land*. Le Secours Catholique a tenté ces expériences. Ce ne sont que des prémisses.

Il est urgent de faire taire nos ressentiments, nos peines inguérissables devant tant de jeunes « morts pour rien » ; de nous dire sans ingratitude, mais avec un excès d'amour : « La guerre d'Algérie n'a pas eu lieu ». La maison de Myriam accueille, comme elle a toujours accueilli, les Musulmans sans travail et sans logis. Elle les aide à se reclasser. La maison de Myriam, quelles que soient nos opinions et notre détresse, est une cellule vivante de cette urgence.

S.O.S. Urgence, le monde des catastrophes connaît l'appel.

Il y a des inondations, des incendies, des naufrages, des tremblements de terre. Le Secours Catholique est partout, et tout de suite, pour autant que son aide est acceptée.

Vous direz :

— Il n'est pas le seul.

Vous avez raison. Il n'est qu'une pierre du bâtiment de charité ; de ces bâtiments que l'on nommait, au temps artisanal de notre monde, des cathédrales.

CHRISTIANE-FOURNIER.

* * *

N.D.L.R. — Ces évocations et ces thèmes de réflexions sont présentés dans l'excellent ouvrage : *Il est urgent d'aimer*, par Christiane-Fournier. Editions S.O.S., 106, rue du Bac, Paris (7^e). C.C.P. 7458-61 Paris. Prix : 7,50 F ; franco : 8,80 F.

Visage chrétien de l'aumône révélé à travers la Bible

par Hubert Lignée, c. m.

Si le titre d'aumônier connaît, à travers le monde chrétien, une expansion croissante et semble concentrer en lui le dynamisme du clergé, il n'en va pas de même pour le terme d'aumône. C'est un mot auquel beaucoup trouvent un air quelque peu vieillot, comme le chapeau démodé d'une marquise en crinoline ou de « ces dames » qui le portaient vert... Conséquence malheureuse, sans doute, d'un temps où l'aumône apparaissait non pas un geste normal pour tout chrétien, mais une sorte de luxe réservé à la religion des grands (1) et cohabitant trop pacifiquement avec l'injustice.

La situation n'était pourtant pas si différente à l'époque où naquit le christianisme. Les pharisiens pratiquaient alors l'aumône eux aussi, avec autant de zèle que d'ostentation. Jésus et son Eglise ont stigmatisé leur façon de faire. Mais ils ont consacré l'aumône, que la Bible avait déjà fortement recommandée et même quelque peu institutionnalisée. Ils ont donné son vrai sens à ce geste fraternel de partage, le désignant d'ailleurs par d'autres termes encore qui révèlent mieux son visage chrétien.

Dans le Christ et son mystère pascal, il rejoint en effet le dessein primordial du Créateur. Aussi bien importe-t-il — et en cela même consiste le Salut — que l'homme et la cité des hommes se « renouvellent » selon l'image de leur Auteur, le Père de qui procède tout don parfait (2)...

C'est ce sens chrétien de l'aumône que nous allons chercher à mieux comprendre à travers la Bible.

(1) Ceux-ci entretenaient, à côté de leurs cuisiniers et autres domestiques, un « aumônier », c'est-à-dire un distributeur de leurs aumônes. Ce fut le cas de M. Vincent.

(2) Colossiens, 3.¹⁰ ; Jacques, 1.¹⁷.

I. — ANCIEN TESTAMENT.

L'ENRACINEMENT RELIGIEUX DE L'AUMONE

« Comment rendrai-je au Seigneur tout le bien qu'il m'a fait ? »

(Ps., 116,¹²).

1^o La « justice » de Dieu et du Souverain

A la fin du Sermon sur la Montagne, donnant le Père céleste comme modèle de libéralité et de perfection, Jésus cite en exemple qu'il fait lever son soleil sur tous les hommes, « sur les méchants et sur les bons, et tomber la pluie sur les justes et sur les injustes » (Matth., 5,⁴⁵). Les Actes des Apôtres rapportent un discours missionnaire de Saint Paul où une considération semblable se trouve mise en avant : « Dieu... n'a pas manqué... de se rendre témoignage par ses bienfaits, vous dispensant du ciel pluies et saisons fertiles, rassasiant vos cœurs de nourriture et de félicité » (14,¹⁷).

Il s'agit donc là d'une des façons dont Dieu dévoile aux hommes un aspect de lui-même, qu'en effet beaucoup de peuples ont aperçu même lorsque bien des erreurs obscurcissaient l'image qu'ils se formaient de la Divinité. Celle-ci apparaît comme étant la source de tous biens, les répandant avec largesse sur toute créature. C'est cette vieille idée que Jésus consacre encore lorsqu'il remarque que « Dieu seul est bon (1) », c'est-à-dire auteur de tous les biens, le seul qui puisse donner la béatitude.

Dans l'Ancien Orient, cette conception semble avoir eu une importance fondamentale, constituant l'assise même — l'assise religieuse — du système politico-social. La chose est particulièrement visible en Egypte avec le développement de la religion solaire. Citons simplement pour mémoire ce passage de l'hymne fameux du Pharaon Aménophis IV au Disque solaire dont il avait voulu faire l'unique divinité :

« Combien nombreuses sont tes œuvres !...

Seul dieu... tu as créé la terre selon ton cœur...

les hommes, toutes les bêtes domestiques et sauvages...

Tes rayons nourrissent les champs, tu resplendis et ils vivent.

Tu as créé les saisons

pour maintenir en vie tout ce que tu as créé...

Les êtres de la terre se forment sous ta main comme tu les as
[voulus.

(1) Marc. 10,¹⁸.

MISSION ET CHARITÉ

Tu resplendis et ils vivent ; tu te couches et ils meurent (1)... »

Selon ces conceptions, il y a un lien étroit, sinon même identité, entre l'ordre des choses de ce monde, la prospérité universelle dont chaque être a sa part, et l'exercice de la souveraineté divine. En d'autres termes, le « Règne » de la Divinité consiste à assurer cet ordre qui est répartition à chacun des biens produits par la nature (2). C'est cela même qui, en bien des cas, se trouve désigné par le terme de « justice ». Ce terme inclut donc alors une idée de don, de bienfaisance (3).

Nombre de textes bibliques supposent cette façon de voir les choses, en connexion souvent avec la pluie qui apporte au sol la fertilité après la saison sèche (4).

« Cieux, répandez-vous d'en haut en rosée,
et que les nuées fassent ruisseler la Justice !
que la terre s'ouvre pour des fruits de salut,
qu'elle fasse germer la Justice en même temps. »

(Isaïe, 45,⁹) (5).

Cette notion de justice est également sous-jacente à tout le récit de la création au début de la Genèse. Dieu y est représenté comme organisant l'ordre du monde : un ordre qui est essentiellement bon :

(1) *Textes de la Bible et de l'Ancien Orient*, présentés par F. Michaëli, Delachaux et Niestlé, 1961, pp. 100-103. Voir aussi, dans le non moins célèbre *Hymne à Zeus*, de Cléanthe, le qualificatif « pandôré » : « donneur de tous biens » (v. 32 ; cf. A.-J. Festugière, *La révélation d'Hermès Trismégiste*, t. II : *Le Dieu cosmique*, Gabalda, 1949, p. 313 et 321). De même le trait fondamental que Zarathoustra reconnaît à son Dieu unique, le Seigneur Sage (Ahura Mazdâh), est-il la bienfaisance (cf. Duchesne-Guillemin, *Ormazd et Ahriman*, P.U.F., 1953, pp. 18, 31, 33). On trouve une conception semblable au sujet du dieu Soleil chez les Incas (*L'histoire des Incas de l'Inca Garcilaso de la Vega*, traduit et édité par Alain Cheerbrant, p. 6, Club des Libraires de France, 1959).

(2) Lorsqu'un tel ordre est rompu ou quand les forces bénéfiques semblent paralysées (c'était, par exemple, le cas de la sécheresse estivale pour certaines civilisations agricoles de l'Ancien Orient), on considère que le « règne » de la divinité (principale) a cessé momentanément ou qu'il est tenu en échec par des forces antagonistes.

(3) La notion indo-iranienne de Rta (Arta) — ordre juste — est analogue (Duchesne-Guillemin, *op. cit.*, pp. 21, 23-24).

(4) Dans la plupart des textes cette notion de « Justice » est projetée dans l'eschatologie : l'ère messianique. Mais de soi (c'est-à-dire dans le milieu culturel auquel Israël l'a empruntée) elle n'est pas eschatologique. Elle est seulement attachée à la notion de Règne de Yahvé et à celle de Jour de Yahvé.

(5) Dans ce passage la Bible de Jérusalem traduit abusivement « Justice » par « Victoire ». Voir également Psaume, 24,⁴, et les passages qui seront cités plus loin en relation avec l'œuvre du roi messianique (Ps., 72, etc.). Cf. H. Cazelles, « A propos de quelques textes difficiles relatifs à la Justice de Dieu dans l'Ancien Testament », dans *Revue biblique*, 1951, pp. 169-188.

« Et Dieu vit que cela était bon (1). » Et l'on insiste sur la répartition à tout être — hommes et animaux — de toutes les ressources de la Terre :

« Je vous donne toutes les herbes portant semence qui sont sur toute la surface de la terre, et tous les arbres qui ont des fruits portant semence : ce sera votre nourriture... Dieu vit tout ce qu'il avait fait : cela était très bon. »

(Genèse, 1, 29-31).

Ainsi, « au commencement » il y a le don de Dieu.

Dans d'autres textes, datant d'une époque plus récente ou émanant de milieux différents, cette « justice » de Dieu qui se déploie dans la création est plutôt considérée et admirée comme une « sagesse », une sagesse exemplaire :

« Que tes œuvres sont nombreuses...
Toutes avec sagesse, tu les fis,
la terre est remplie de ta richesse...
Tous ils espèrent en toi
que tu donnes en son temps leur manger ;
tu leur donnes, eux, ils ramassent,
tu ouvres la main, eux ils se rassasient... »

(Ps., 104, 24-28).

L'exemple est d'abord valable pour les souverains terrestres. Dans la mentalité antique, ils sont regardés par leurs sujets comme les ministres ou les vicaires de la Divinité (2) dans cette fonction de gouvernement « juste » de leur pays et de leurs peuples. Leur « justice » consiste à assurer la prospérité commune, à la répandre sur l'ensemble de leur peuple (3).

« O Dieu, donne au roi ton « jugement »,
au fils du roi ta « justice »...
Il descendra comme la pluie sur le regain,
comme la bruine mouillant la terre.
En ses jours, justice fleurira

(1) Toujours au sens de bénéfique, comme dans la parole de Jésus rappelée tout à l'heure (Marc, 10, 18).

(2) A tel point qu'ils sont parfois considérés comme divins : ainsi les pharaons égyptiens. En Israël le souverain est seulement le « consacré » de Yahvé, son fils adoptif (cf. Ps. 2; 110; 89; 2 Sam., 7).

(3) Dans la Bible l'image de l'effusion (répandre) se trouvera volontiers associée à l'aumône. Elle évoque d'abord les bénédictions que Dieu répand d'en haut avec (et comme) la pluie ou la rosée. Finalement elle sera appliquée à la bénédiction par excellence, le don parfait : l'Esprit-Saint (Isaïe, 32, 15-17 ; 44, 3-4 ; Actes, 2, 38).

MISSION ET CHARITÉ

et grande paix jusqu'à la fin des lunes...
Compatissant au faible et au pauvre,
il sauvera la vie des pauvres...
Profusion de froment sur la terre
jusqu'au sommet des montagnes... »

(Ps., 72) [1].

Ce sont ces conceptions qui survivront aux abords de l'ère chrétienne dans la titulature de certains souverains grecs d'Égypte : « Evergète » (Bienfaiteur). Le titre passera même, comme celui de « Sauveur » (Sôter), aux empereurs romains (cf. Luc, 22,⁴⁵).

Cependant la Bible indique que, dans le plan créateur, ce ne sont pas seulement quelques individus exerçant des fonctions prééminentes qui doivent être l'image de la « justice » bienfaisante de Dieu en même temps que de sa Souveraineté royale, mais tout homme (2)...

2° La joie des fêtes

« Les pauvres mangeront et seront rassasiés. »
(Ps., 22,²⁷).

Chez les peuples anciens, ces idées sur la « justice » liée à la Souveraineté ne sont pas simplement un décor, le fond de tableau doré sur lequel se déroule, monotone, l'existence de chaque jour. Il s'agit de conceptions qui entrent réellement dans la vie. Selon elles, en effet, il y a un cadre et des moments dans lesquels il est possible aux humains d'entrer plus efficacement en communion avec l'énergie bienfaisante de la Divinité. Ce cadre, c'est le culte. Ces moments sont certains jours de l'année : les jours de fête.

Une telle mentalité se laisse plus particulièrement observer chez des peuples de civilisation agricole : ce fut le cas des Israélites après leur établissement en Palestine.

Un des aspects caractéristiques de ces fêtes, c'est la joie : joie bruyante dont les manifestations prennent parfois un caractère quasi orgiastique, surtout si cela se passe à l'époque de la vendange (3).

(1) Voir divers passages d'Isaïe reflétant l'idéologie royale et l'appliquant à la prospérité que le roi messianique procurera à tout son peuple (notamment les pauvres) : 9,⁵⁻⁶ ; 11,¹⁻⁹ ; 32,¹.

(2) « Faisons l'homme à notre image, comme notre ressemblance, et qu'il domine... » (Genèse, 1,²⁶ ; cf. Sir., 17,³⁻⁴).

(3) Cf. Isaïe, 30,²⁹ ; 9,³ ; Juges, 21,¹⁹⁻²¹.

La raison de cette allégresse, c'est que Dieu a béni son peuple et sa terre :

« A toi la louange est due,
ô Dieu dans Sion...
Rassasions-nous des biens de ta maison...
Ta justice nous répond en prodiges,
Dieu de notre salut...
Tu visites la terre et tu l'abreuves,
tu la combles de richesses...
tu la détrempes d'averses, tu bénis son germe.
Tu couronnes l'année de tes bontés... »

(Ps., 65).

Alors retentit parmi le peuple assemblé, l'acclamation qui proclame la bienfaisance de Dieu, ses « justices » :

« Car il est Bon !... (1) »

Mais il ne suffit pas de proclamer et de chanter. La reconnaissance, la jubilation, doivent s'exprimer aussi en gestes :

« On ne se présente pas les mains vides devant Yahvé. »

(Deutéronome, 16,¹⁶).

C'est Dieu qui a donné, béni, « répandu ». A son tour, l'homme doit donner, bénir, répandre les largesses. Cette attitude est d'ailleurs considérée comme le moyen de maintenir la bénédiction divine.

A qui donnera-t-on ?

A Dieu lui-même, en offrandes cultuelles (2), dont la majeure partie va au personnel des sanctuaires. Mais aussi à d'autres, et notamment aux indigents. Il faut que les pauvres mangent, qu'ils soient rassasiés de pain et qu'ils exultent avec l'ensemble du peuple (cf. Ps., 22,²⁷ ; Ps., 132,¹⁵⁻¹⁶) [3].

Le livre de Samuel nous décrit la copieuse distribution qui fut ainsi faite à Jérusalem lorsque David y introduisit l'arche de Yahvé :

« Lorsque David eut achevé d'offrir des holocaustes et des sacrifices de communion, il bénit le peuple au nom de Yahvé Sabaot. Puis il fit une distribution à tout le peuple, à la foule

(1) Psaume, 100,⁴ ; 106,¹ ; 107,¹ ; 117,¹ ; 136,¹ ; 34,⁹ ; Jérémie, 33,¹¹ ; Esdras, 3,¹¹ ; 1 Chron., 16,³⁴.

(2) On lui rendra en quelque sorte ce qu'il a donné : Psaume, 116,¹⁹ ; 1 Chron., 29,¹⁴⁻¹⁵. C'est bien le sens des prémices et de la dîme annuelle : Deutéronome, 14,²⁸⁻²⁹ ; 26,¹⁻¹¹. Elle a pour objet un repas cultuel.

(3) Avant de se trouver projetés dans l'avenir messianique (la Fête véritable à laquelle Dieu convie son peuple pour le grand banquet), le rassasiement des pauvres et la joie qui va de pair semblent avoir été mentionnés ici comme éléments des fêtes d'Israël.

MISSION ET CHARITÉ

entière des Israélites, hommes et femmes, pour chacun une couronne de pain, une masse de dattes et un gâteau de raisins secs. »

(II Samuel, 6, ¹⁸⁻¹⁹).

C'est en pareille circonstance que le peuple pouvait savourer la « justice » de son Souverain (1).

Ces coutumes se perpétueront même après la disparition de la monarchie. Le livre de Néhémie en témoigne à propos d'une fête des Tentes particulièrement solennelle :

« Il leur dit encore : « Allez, mangez des viandes grasses, buvez des boissons douces et faites porter sa part à qui n'a rien de prêt. » Et tout le peuple s'en fut manger, boire, distribuer des parts et se livrer à grande liesse. »

(Néhémie, 8, ¹⁰⁻¹²) [2].

Une telle participation de tous à la joie de la fête était d'ailleurs institutionnalisée par la législation.

Ainsi pour la fête des Tentes :

« Tu feras la fête des Tentes pendant sept jours au moment où tu rentreras le produit de ton aire et de ton pressoir.

« Tu te réjouiras à ta fête, toi, ton fils et ta fille, ton serviteur et ta servante, le lévite et l'étranger, l'orphelin et la veuve établis dans ta ville. Pendant sept jours, tu feras fête à Yahvé... car Yahvé, ton Dieu, te bénira dans toutes tes récoltes et dans tous tes travaux, pour que tu sois pleinement joyeux. »

(Deutéronome, 16, ¹³⁻¹⁵).

Et de même, à la « fête des Semaines » (Pentecôte) : Deutéronome, 16, ⁹⁻¹¹.

Le livre de Tobie montrera comment le juste Tobie avait à cœur d'observer cette loi :

« A notre fête de la Pentecôte, il y eut un bon dîner. Je pris ma place au repas, on m'apporta la table et on m'apporta plusieurs plats. Alors, je dis à mon fils Tobie : « Va chercher, mon enfant, parmi nos frères déportés à Ninive, un pauvre qui soit de cœur fidèle, et amène-le pour partager mon repas. »

(Tobie, 2, ¹⁻²).

(1) En Iran, Zarathoustra voit dans ces banquets festifs offerts par les chefs à leurs sujets un moyen astucieux de maintenir ceux-ci dans la sujétion. Aussi les proscrira-t-il de sa religion réformée (Duchesne-Guillemin, *op. cit.*, p. 37-38).

(2) Cf. aussi II Chron., 30, ²¹⁻²².

La notion antique de la « justice » divine s'exerçant par la médiation du Souverain et dans le cadre du culte (la fête) apparaît ainsi comme le principe de gestes d'aumônes en nature. A vrai dire, ce ne sont pas des gestes d'assistance, mais de communion. Ils expriment la participation de tous aux bénédictions divines et manifestent ainsi le lien communautaire qui unit les Israélites (1). D'autre part, c'est une façon de rendre à Dieu ce qui vient de lui et donc lui appartient radicalement (2).

Mais en Israël, d'autres considérations vont s'ajouter à celle-ci et la renforcer.

3° L'héritage donné par Dieu à son peuple

« Je te nourrirai de l'héritage de ton père Jacob. »

(Isaïe, 58, 14).

Si les peuples antiques avaient la conviction que la prospérité était une bénédiction, un don de la bienfaisance divine, pour les Israélites devenus agriculteurs en terre de Canaan les choses se présentaient d'une façon beaucoup plus radicale.

En effet, cette terre qu'ils cultivaient et dont ils tiraient leur richesse leur avait été octroyée spécialement par Dieu comme un héritage après dépossession des précédents occupants, les Cananéens (3). C'était un don de Dieu. A vrai dire, Dieu en était l'authentique propriétaire ; Israël, lui, n'était que l'hôte de son Dieu, un gérant qui aurait des comptes à rendre (cf. Lévitique, 25, 23...) [4].

En attendant, Dieu ne se désintéressait pas de la façon dont s'effectuaient l'occupation et l'exploitation de ce domaine. Il veillait à ce que chacun en eût sa part. Car c'est à tout son peuple qu'il l'avait donnée et non pas seulement à quelques-uns de ses membres ; à toutes les tribus, et non pas seulement à quelques-unes d'entre elles.

Aussi la Bible décrit-elle minutieusement la répartition du terri-

(1) Et leurs hôtes étrangers (« réfugiés ») à certaines conditions.

(2) I Chron., 29, 14-16.

(3) Cf. Ps., 44, 3 ; 135, 21-23.

(4) Ps., 24, 1 (« A Yahvé la terre et sa plénitude »), a dû être d'abord un slogan concernant la terre d'Israël, avant de prendre une portée universelle.

MISSION ET CHARITÉ

toire. Les lots sont présentés comme assignés par Dieu lui-même (Josué, 13-19 ; Nombres, 32-33 ; Deutéronome, 3,¹²) [1].

Certes, la tribu de Lévi n'a pas de lot territorial bien consistant, si ce n'est quelques villes (Josué, 21 ; Nombres, 35,¹⁻⁸). Son véritable lot sera, en définitive, d'un autre ordre : le service cultuel : « C'est Yahvé qui sera son lot » (Nombres, 18,²⁰⁻²⁴ ; Deutéronome, 10,⁹). Mais à ce titre, les autres tribus prélèveront pour elle une partie de leurs propres biens : la dîme (Deutéronome, 14,²²⁻²⁷ ; Nombres, 18,²¹⁻²⁴ ; 18,⁸⁻¹⁰) [2].

La dîme n'est pas seulement, ni d'abord, le salaire du personnel cultuel, mais véritablement un partage au profit de frères désavantagés. C'est bien ainsi qu'elle apparaît dans une série de lois consignées dans le Deutéronome :

« Au bout de trois ans, tu prélèveras toutes les dîmes de tes récoltes en cette troisième année et tu les déposeras à tes portes. Viendront alors manger le lévite (puisque'il n'a ni part ni héritage avec toi), l'étranger, l'orphelin et la veuve de ta ville, et ils s'en rassasieront... »

(Deutéronome, 14,²²⁻²⁹ ; cf. 26,¹⁻¹²).

La solidarité fraternelle qui lie tous les membres du peuple se révèle dans ces textes. C'est là, en grande partie, le fruit de la prédication prophétique. Car les prophètes ont énergiquement protesté contre la spoliation des petits par les gros propriétaires accapareurs de terres (I Rois, 21 ; Isaïe, 5,⁸⁻¹⁰ ; Michée, 2,¹⁻²) et annoncé une ère où les pauvres auraient part, eux aussi, aux richesses paradisiaques du patrimoine national.

Outre les dîmes proprement dites, la loi prévoit encore d'autres moyens d'assurer la part des pauvres.

Ainsi, tout d'abord, la législation sur la glane et le grappillage :

« Lorsque vous récolterez la moisson de votre pays, vous ne moissonnerez pas jusqu'à l'extrême bout du champ. Tu ne ramasseras pas la glanure de ta moisson, tu ne grappilleras pas ta vigne et tu ne ramasseras pas les fruits tombés dans ton verger. Tu les abandonneras au pauvre et à l'étranger. »

(Lévitique, 19,⁹⁻¹⁰ ; cf. 23,²² et Deutéronome, 24,¹⁹⁻²²).

Ainsi également, en partie, l'institution de l'année sabbatique :

(1) A l'époque du Nouveau Testament les juifs interprétaient également le peuplement de la Terre rapporté au chapitre 10 de la Genèse comme une répartition à chaque peuple d'un lot territorial particulier. Cf. *Mission et Charité*, n° 7, « La Paix... », p. 272.

(2) La législation sur la dîme consignée dans la Bible est complexe et témoigne d'une importante évolution.

« La septième année tu les laisseras (tes terres) en jachère et tu en abandonneras le produit. Tes compatriotes indigents pourront s'en nourrir, et les bêtes des champs mangeront ce qu'ils auront laissé. Tu feras de même pour ta vigne et ton olivier. »

(Exode, 23,¹¹).

L'aspect caritatif de cette institution, qui se révèle déjà ici dans le Code de l'Alliance (1), est notablement accentué dans le Deutéronome. L'année sabbatique y apparaît vraiment comme l'année de la fraternité israélite. C'est dans ce passage que l'on trouve, d'une part la prescription : « Qu'il n'y ait donc pas de pauvre chez toi » et, d'autre part, la remarque dépourvue d'illusions : « Certes, les pauvres ne disparaîtront point de ce pays », mais qui entraîne la conséquence suivante : « Aussi je te donne ce commandement : Tu dois ouvrir ta main à ton frère, à celui qui est humilié et pauvre dans ton pays » (Deutéronome, 15,⁴ et ¹¹).

Il importe de remarquer en quel contexte sont insérées les prescriptions du Lévitique enregistrées tout à l'heure. Elles font partie d'une série introduite par le principe : « Soyez saints, car moi, Yahvé votre Dieu, je suis saint » (19,²), et résumant les devoirs envers les compatriotes en cet autre principe : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même » (19,¹⁸). La sollicitude envers les pauvres — les pauvres d'Israël — apparaît donc déjà comme une imitation de Dieu, une façon d'entrer dans son dessein.

C'est encore la considération de Dieu qui est mise en avant dans un autre passage du Lévitique relatif au rachat des propriétés, au prêt (2) et à l'affranchissement des « serviteurs » : par leur appartenance à Dieu, la terre d'Israël et l'Israélite sont sacrés : « La terre ne sera pas vendue avec perte de tout droit, car la terre m'appartient et vous n'êtes pour moi que des étrangers et des hôtes... Car c'est de moi que les enfants d'Israël sont les serviteurs » (Lév., 25,²³...⁵⁵).

Qu'il cultive sa terre pour en tirer les produits, ou qu'il se montre libéral envers son frère dans le besoin, l'Israélite accomplit un service de Dieu, une liturgie, une diaconie. Et, par là, il entre en communion avec la « sainteté » de son Dieu.

(1) Législation ancienne se rapportant sans doute à l'époque des Juges.

(2) Le prêt (sans intérêt) est aussi une forme d'aumône que la législation institutionnalise, en la présentant comme un devoir sacré de fraternité.

MISSION ET CHARITÉ

4^e La morale des Sages

« Heureux qui pense au pauvre... »

(Ps., 41, 1^{er}).

Comme chacun sait, les « Sages » de la tradition biblique se préoccupent essentiellement des divers problèmes relatifs à la destinée individuelle ou, si l'on veut, au bon gouvernement de sa propre vie : comment faire de celle-ci un succès et non une faillite ? À ceux qui se mettent à leur école, ils enseignent donc la route du bonheur.

Des considérations d'abord assez terre à terre — très bourgeoises — feront place, aux abords de l'ère chrétienne, à des sentiments beaucoup plus élevés. Car cette « sagesse » aura su trouver la bonne voie, celle de la Loi : Loi qui n'est pas seulement législation, mais aussi Histoire Sainte. Elle emboîtera ainsi le pas à la Sagesse divine elle-même.

L'aumône tient une assez large place dans l'enseignement des Sages. Elle est, en effet, à leurs yeux, et selon l'antique expérience des peuples, un des moyens d'attirer la bénédiction divine ou, en d'autres termes, de se concilier un jugement divin favorable :

« Qui ferme l'oreille à l'appel du pauvre

criera, lui aussi, sans qu'on lui réponde. »

(Prov., 21, 10).

« Ne refuse pas un bienfait à qui le sollicite
quand il est en ton pouvoir de le faire.

Ne dis pas à ton prochain : « Va-t'en ! Repasse !

Demain, je te donnerai ! » quand la chose est en ton pouvoir. »

(Proverbes, 3, 9^{er}-10^{er}).

L'image de la récolte ou de la moisson est assez volontiers employée par les écrits de sagesse pour exprimer les résultats heureux qu'une conduite sage prépare pour l'avenir (1). Tel est le cas de l'aumône :

« Pour qui donne aux pauvres, pas de disette ;

mais qui ferme les yeux sera maudit. »

(Proverbes, 28, 11).

En effet :

« Qui fait la charité au pauvre prête à Yahvé,
lequel paiera le bienfait de retour. »

(Proverbes, 19, 17).

(1) « Qui cultive sa terre sera rassasié de pain,
qui poursuit des chimères aura son soul d'indigence. » (Prov., 28, 18.)

Aussi l'aumône se verra-t-elle comparée à une semence par Saint Paul, dans un passage que nous retrouverons plus loin et qui constitue déjà comme une synthèse des enseignements bibliques sur le sujet (II Corinthiens, 9, 6-11). On en trouve déjà un peu l'équivalent dans ces deux maximes que le livre des Proverbes met bout à bout :

« Il est des prodiges dont la richesse s'accroît ;
d'autres amassent sans mesure, et c'est pour s'appauvrir.
L'âme bienfaisante prospérera,
et qui arrose sera arrosé. » (Proverbes, 11, 24-25).

C'est pourquoi celui qui sème ainsi doit avoir le cœur — sinon même le visage — déjà éclairé par la joie de la moisson qui vient. Aussi bien « Dieu aime qui donne avec joie » (Proverbes, 22, 8, selon la Septante). De fait, des textes sapientiaux proclament la béatitude de ceux qui donnent aux pauvres :

« Heureux qui a pitié des pauvres ». (Proverbes, 14, 21).

« Heureux qui pense au pauvre et au faible :
au jour de malheur, Yahvé le délivre... »

(Psaume, 41, 1-4).

Aussi l'empressement à pratiquer l'aumône fait-il partie du portrait de la Femme parfaite qui incarne la conduite sage :

« Elle étend les mains sur le pauvre,
elle tend les bras à l'indigent. » (Proverbes, 31, 20).

Bien mieux encore, sa libéralité fait du juste un reflet de la bonté même de Dieu. Comme Dieu, il est non seulement « tendresse et pitié (1) », mais « bon », c'est-à-dire bienfaisant :

« L'homme bon prend pitié et prête...
Il fait largesse, il donne aux pauvres. »

(Psaume, 112, 1-2).

5° Aux abords de l'ère chrétienne.

« Justice » et « miséricorde ». Vers la justice du royaume.

Aux abords de l'ère chrétienne, dans les siècles où le judaïsme s'organise autour du Livre saint tout autant que du Temple reconstruit, l'aumône prend de plus en plus d'importance. Elle deviendra une des pratiques caractéristiques de l'Israélite pieux qui se veut fidèle

(1) Ps., 112, 4, comparé à Ps., 111, 4.

MISSION ET CHARITÉ

à la Loi (comme le pharisien l'est par définition). Deux termes vont alors être consacrés en quelque sorte pour la désigner : « justice » et « miséricorde ».

« Justice » (sedaqah ou sédaq) est le terme qui prévaut dans les textes hébreux.

Il conserve assurément des attaches avec cette « justice » de Dieu et des souverains dispensateurs de bienfaits que nous avons envisagée tout à l'heure. Mais un autre sens s'y ajoute et tend à occuper le premier plan : accomplissement des prescriptions de la Loi.

Ezéchiel, dont l'influence sera si décisive sur le judaïsme postexilien, a défini au nom de Dieu dans un passage célèbre (1) cette justice personnelle de l'homme qui accomplit la Loi. Parmi les exigences de cette justice, il y a l'aumône envers les pauvres :

« Quiconque... donne son pain à l'affamé et couvre d'un vêtement celui qui est nu... : un tel homme est vraiment juste, oracle de Yahvé. »

(18,⁵⁻⁹ : cf. vv. 12 et 13 et 16,⁴⁹).

La leçon sera bien retenue et proclamée :

« Le juste s'intéresse à la cause des pauvres,
le méchant ne sait pas s'y intéresser. »

(Proverbes, 29,⁷).

« L'impie emprunte et ne rend pas,
le juste a pitié, il donne. »

(Psaume, 37,²¹ ; cf. Ps. 112,⁵ et 9).

Le livre de Tobie est plus explicite :

« Moi, Tobie, j'ai marché sur des chemins de vérité et dans les bonnes œuvres tous les jours de ma vie. J'ai fait beaucoup d'aumônes à mes frères et à mes compatriotes... »

(1,³).

« Je courais à Jérusalem avec les prémices des fruits et des animaux, la dîme du bétail... Je les donnais aux prêtres... Je donnais la troisième dîme aux orphelins, aux veuves et aux étrangers... »

(1,⁶⁻⁸).

« Aux jours de Salmanasar, j'avais fait souvent l'aumône à mes frères de race ; je donnai mon pain aux affamés, et des habits à ceux qui étaient nus... »

(1,¹⁶⁻¹⁷).

Mais ce souci de justice personnelle n'étouffera pas toujours l'aspect miséricorde. A tel point que le terme qui va être adopté dans la Bible traduite en grec pour désigner l'aumône, et de là passera

(1) La rétribution individuelle substituée à la rétribution collective : le fils ne paiera plus pour son père.

dans le Nouveau Testament, signifie « miséricorde ». C'est le terme « éléemosunê », que le latin décalquera : *eleemosyna* ; ce qui finalement aboutira à notre mot français « aumône ».

Il importe grandement de constater que cette « miséricorde » n'est pas simplement considérée dans la Bible comme un bon sentiment de l'homme, une philanthropie. Il s'agit, à vrai dire, là encore, d'imiter une attitude divine, qui cette fois-ci se révèle non plus seulement dans l'ordre de la Nature, mais dans l'Histoire Sainte, et que l'Israélite proclame par son refrain :

« Car il est bon... Car éternelle est sa miséricorde ! (héséd). »

Ainsi Tobie reconnaît-il :

« Tu es juste, Seigneur...

toutes tes voies sont grâce (éléemosunê) et vérité » (3,⁸).

Et Ben Sira :

« La miséricorde de l'homme est pour son prochain,
mais la miséricorde du Seigneur est pour toute chair... »

(Sir., 18,¹⁸ ; cf. contexte).

C'est le développement de ce que la tradition ancienne avait mis en relief : « Yahvé est le père des orphelins et le protecteur des veuves » (Ps., 68,⁶ ; 146,⁹ ; Baruch, 6,³⁷ ; cf. Exode, 22,²¹⁻²³).

Aussi, la Bible traduite en grec soulignera-t-elle cet aspect miséricordieux du Seigneur en traduisant en divers cas « justice » par « miséricorde » (*eléemosunê*) : par exemple Psaume 24,⁵ ; 33,⁸ ; 35,²⁴ ; 103,⁶ ; Dan., 9,¹⁶.

Cette considération élargit et humanise sensiblement l'antique tradition des Sages, dans ces passages significatifs de l'Ecclésiastique et de Tobie :

« Pourtant, sois indulgent pour les malheureux,

ne leur fais pas attendre tes aumônes.

Pour obéir au précepte, viens en aide au pauvre ;

il est dans le besoin ; ne le renvoie pas les mains vides.

Sacrifie ton argent pour un frère et un ami,

qu'il ne rouille pas en pure perte sous une pierre.

Use de tes richesses selon les préceptes du Très-Haut,
cela te sera plus utile que l'or.

Serre tes aumônes dans tes greniers,
elles te délivreront de tout malheur.

Mieux qu'un fort bouclier, mieux qu'une lourde lance,
devant l'ennemi elles combattront pour toi. »

(Sir., 29,⁸⁻¹⁸) [1].

(1) Cf. aussi Sir., 7,²³⁻²⁴.

MISSION ET CHARITÉ

Ben Sirà nous livre là la synthèse de l'enseignement sapientiel sur le sujet. Quant à Tobie, voici ses conseils :

« Prends sur tes biens pour faire l'aumône. Ne détourne jamais ton visage d'un pauvre. Mesure ton aumône à ton abondance : si tu as beaucoup donne davantage ; si tu as peu, donne moins, mais n'hésite pas à faire l'aumône. C'est te constituer un beau trésor pour le jour du besoin. Car l'aumône délivre de la mort et elle empêche d'aller dans les ténèbres. L'aumône est une offrande de valeur, pour tous ceux qui la font en présence du Très-Haut... Donne de ton pain à ceux qui ont faim, et de tes habits à ceux qui sont nus. De tout ce que tu as en abondance, prends pour faire l'aumône ; et quand tu fais l'aumône, n'aie pas de regret dans les yeux. » (4,7-11 et 16).

« Mieux vaut la prière avec le jeûne, et l'aumône avec la justice, que la richesse avec l'iniquité. Mieux vaut pratiquer l'aumône que thésauriser de l'or. L'aumône sauve de la mort, et elle purifie de tout péché. Ceux qui font l'aumône sont rassasiés de jours. »

(12,8-9).

L'aumône généreuse, cordiale, fraternelle, devient donc un des traits distinctifs du juif fidèle. Par là, au milieu de ce monde, il est prophète de la Miséricorde du Seigneur.

Les conditions sociales d'alors favorisaient d'ailleurs considérablement le développement de l'aumône. D'une part, la constitution de grands empires (perse, grec, romain) avait stimulé la circulation monétaire : les aumônes en espèces pouvaient prolonger ou relayer les dons en nature. D'autre part, le phénomène de la « Diaspora », c'est-à-dire l'émigration intense des juifs à travers le monde antique (Orient mésopotamien, Occident méditerranéen...), les amenait à soutenir leurs frères de Judée par d'abondants envois d'argent, dont le Temple et ses prêtres étaient le centre de convergence.

* * *

Il importe d'enregistrer quelques effets plus particuliers que l'on attribue alors à l'aumône et qui lui confèrent une valeur sacrée. N'est-elle pas, en effet, un sacrifice offert à Dieu (Sir., 35,9) ? (1). Aussi obtient-elle le rachat des péchés :

« L'eau éteint les flammes,
l'aumône remet les péchés. »

(Sir., 3,30 ; cf. Tobie, 12,9 et Daniel, 4,34).

(1) Cf. Tobie, 4,11.

DOCTRINE

A tel point qu'elle peut même profiter aux morts, quand elle sert à faire offrir des sacrifices en leur faveur, comme le rapporte le deuxième livre des Macchabées :

« Ayant fait une collecte d'environ deux mille drachmes, il (Judas) l'envoya à Jérusalem afin qu'on offrît un sacrifice pour le péché... Voilà pourquoi il fit faire ce sacrifice expiatoire pour les morts, afin qu'ils fussent délivrés de leur péché. »

(II Macch., 12, 43-46).

Par là, elle apparaît comme principe d'une « communion » qui s'étend par-delà la mort.

* * *

Enfin, avec l'ensemble des œuvres de miséricorde, il appartient à l'aumône de faire approcher le Règne de Dieu et sa « justice », aussi efficacement que l'observance du sabbat, cette autre façon de se priver de certains profits, d'imiter Dieu qui se reposa le septième jour, et de mimer déjà en quelque sorte l'étape finale du Dessein de Dieu où se trouvera rétablie la justice primordiale (Isaïe, 58, 13-14).

« Ne savez-vous pas quel est le jeûne qui me plaît ?

... partager ton pain avec l'affamé...

vêtir celui que tu vois nu

et ne pas te dérober devant celui qui est ta proche chair.

Alors, ta lumière poindra comme l'aurore,

ta blessure sera vite cicatrisée.

Ta justice marchera devant toi

et la gloire du Seigneur derrière toi...

Si tu donnes ton pain à l'affamé,

si tu rassasies l'opprimé...

Le Seigneur te guidera constamment,

dans les déserts il te rassasiera.

Il te rendra vigueur

et tu seras comme un jardin arrosé,

comme une source d'eau

dont les eaux sont intarissables... »

(Isaïe, 58, 6-11).

On voit donc que le prophète présente les bénédictions attachées à l'aumône et aux autres œuvres de miséricorde, non seulement comme un renouvellement des merveilles de l'Exode (guider et rassasier au milieu des déserts), mais comme une réouverture du Paradis primordial.

II. — LE JUDAISME A L'ÉPOQUE DU NOUVEAU TESTAMENT

Le passage du livre d'Isaïe qu'on vient de citer, indique clairement le rôle de la Loi dans le dessein de Dieu, ainsi que Saint Paul le précisera (1) : acheminer vers le Royaume et sa « justice ». Par là, le monde se trouvera ramené à ses origines, à sa justice primordiale que le Seigneur entend faire refluer.

Beaucoup de juifs, à l'aube de l'ère chrétienne, vivaient dans cette attente du Royaume (« attendant la Consolation d'Israël ») [2] et pensaient le hâter par leurs prières et leurs bonnes œuvres.

Mais, au même moment, la Loi voyait aussi son prestige s'accroître à l'excès. On avait tendance à la considérer comme une réalité ayant valeur définitive, préexistante au monde et immuable. Par l'effet de l'enseignement des docteurs pharisiens, elle étendait son réseau d'observances sur l'ensemble de la vie de l'Israélite pieux : pas un instant, pas un acte humain qui lui échappât. Lié à ce fixisme, l'esprit légaliste s'insinuait et risquait d'être un mauvais ferment (3) pour les âmes en quête de justice...

Dans ce Code aussi précis que nuancé, l'aumône occupait une place importante. Et cela se situe dans le prolongement de l'évolution qu'on a notée ci-dessus à l'époque postexilienne.

C'est encore le terme de « justice » (*sedaqah*) qui la désigne. Par là se trouve souligné son rattachement à la Loi — à son esprit aussi bien qu'à sa lettre — et, par le fait même, son caractère d'obligation.

Car la Loi prescrivait cette forme élémentaire de l'aumône que représentent les diverses dîmes : celles-ci étant, en effet, un partage de ses biens au profit d'autres membres de la communauté israélite (4). L'Évangile nous montrera combien les Pharisiens étaient soucieux de les acquitter, même pour les moindres plantes potagères (5).

Mais l'aumône est alors considérée surtout comme un don de forme monétaire.

(1) Romains, 10, 4 ; Galates, 3, 10-12.

(2) Luc, 2, 25, 37-38.

(3) Luc, 12, 1 ; Matthieu, 16, 8-11 ; Marc, 8, 15.

(4) La jurisprudence et les enseignements rabbiniques relatifs à l'aumône se trouvent, dans le Talmud, au traité Pêa (« extrémité », « angle » : cf. Lévitique, 19, 9, etc.). Cf. Moïse Schwab, *Talmud de Jérusalem*, Maisonneuve, Paris, 1960, pp. 1-119 ; J. Bonsirven, *Textes rabbiniques...*, Rome, 1955, pp. 117-123. Cette tradition est pour une bonne part postérieure à l'ère chrétienne. Pour une présentation d'ensemble de l'aumône dans le Judaïsme, voir J. Bonsirven, *Le judaïsme palestinien au temps de J.-C.*, t. II, Beauchesne, 1935, pp. 249-260 ; ou édition abrégée, Beauchesne, 1950, pp. 138-140.

(5) Matthieu, 23, 23 ; cf. Luc, 18, 12.

A cet égard, on la distingue aussi d'autres devoirs d'assistance à l'égard du prochain qui se trouveront désignés, eux, comme des « œuvres de charité (1) » et que l'on considère comme plus excellents encore. Ce sont l'hospitalité, l'éducation des orphelins, le rachat des prisonniers, la participation aux noces, la visite des malades, l'assistance aux funérailles, les consolations aux familles en deuil, l'ensevelissement des morts, l'assistance au prochain en danger.

Les motivations de l'aumône mises en relief par les rabbins prolongent l'ancienne tradition biblique enregistrée dans les pages précédentes.

Elle est un gage de prospérité, car elle attire la bénédiction divine ; aussi l'appellera-t-on couramment « le sel de la richesse ». D'autre part, c'est donner à Dieu ce qui lui appartient. C'est se concilier la miséricorde divine et hâter l'heure de la rédemption d'Israël. Enfin, c'est imiter Dieu, le Miséricordieux. Ici réapparaît l'aspect miséricorde déjà noté, et que l'on retrouvera dans le christianisme (2).

S'il est vrai que l'esprit légaliste, engendrant la hantise de la justice personnelle, pouvait pousser parfois à cette ostentation hypocrite que stigmatisera l'Evangile (3), les rabbins insistaient sur l'esprit dans lequel il faut accomplir l'aumône. Non seulement le désintéressement s'impose, mais tout le mérite de l'aumône réside dans la charité qui l'inspire (4).

En outre, ils attireraient l'attention sur la façon de faire l'aumône : la plus grande délicatesse s'impose afin que le prochain ne soit aucunement humilié.

Dans la multitude des préceptes, ils savaient établir une hiérarchie et discerner « le plus grand commandement ». Certes, ce plus grand était bien : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu », mais ils avaient également conscience que l'amour du prochain venait aussitôt après (5). Certains rabbins avaient enseigné que la charité envers

(1) Appelés encore « actes bons » (de bienfaisance) : cf. Matthieu, 26, 10 ; Marc, 14, 9. Voir déjà, dans l'Ancien Testament, Sir., 7, 32-33. En fait cette traduction courante (« œuvres de charité ») est un anachronisme. La charité au sens strict a une visée universelle. Elle ne se révèle qu'avec le christianisme. Il faut plutôt traduire « œuvres de piété » (héséd).

(2) Dans l'apocryphe « Testament des Douze Patriarches » le « Testament de Zabulon » est consacré à l'éloge de la compassion et de la miséricorde. Mais ce passage de l'apocryphe rend un son trop chrétien pour qu'on puisse sérieusement lui attribuer une origine simplement juive.

(3) Matthieu, 6, 3 ; 23, 37-38 ; Luc, 18, 11-12. Les chrétiens eux non plus ne sont pas immunisés contre ce danger...

(4) Les rabbins eux-mêmes mettaient en garde contre l'ostentation. J. Bonsirven, *Le Judaïsme...*, t. II, p. 257.

(5) Marc, 12, 29-34 ; Matthieu, 22, 38... ; Luc, 10, 25-28.

MISSION ET CHARITÉ

le prochain est supérieure aux sacrifices, qu'elle équivaut à tous les commandements et qu'elle est le but même de la création de l'homme. Aussi constituait-elle une obligation grave, s'imposant à tous, même aux pauvres.

Mais qui est ce « prochain » qu'il faut secourir et aimer (1) ? Malgré quelques ouvertures vers « ceux qui sont loin », le judaïsme n'est pas parvenu à concevoir la solidarité humaine — l'esprit de fraternité — au-delà de la communauté nationale et religieuse qu'il constituait. Il appartiendra au Christ de promouvoir efficacement cette extension.

Cependant, dans le judaïsme, l'aumône n'était pas seulement une pratique individuelle. Communautaire par sa finalité, elle l'était aussi dans sa forme. L'organisation synagogale du judaïsme comportait des structures d'assistance aux pauvres : collectes et distributions, soit hebdomadaires, soit quotidiennes (2). En outre, volontiers les bonnes volontés se groupaient en confréries charitables, par exemple pour l'ensevelissement des morts.

Chose curieuse, on est mal renseigné sur la pratique de l'aumône dans la secte de Qumrân ou des Esséniens. On sait combien radical était leur détachement à l'égard de l'argent et des richesses en général, quelle mise en commun des biens ils avaient instaurée, l'hospitalité et l'assistance admirables qu'ils réservaient aux membres de leur Communauté. Mais qu'en était-il exactement par rapport à ceux du dehors ? A cet égard, leur horizon pourrait bien avoir été encore plus étroit que celui du judaïsme officiel. Aussi bien considéraient-ils leur Communauté — leur petite Communauté — comme étant le seul véritable Israël...

En tout cas, au seuil de l'Evangile, annonçant l'imminence du Royaume et indiquant quelles étaient les œuvres d'une authentique conversion qui y préparaient, Jean-Baptiste, lui, invitait tout homme de bonne volonté à partager ses biens avec les pauvres :

« Que celui qui a deux tuniques partage avec celui qui n'en a pas, et que celui qui a de quoi manger fasse de même. »

(Luc, 3, 11).

* * *

(1) Luc, 10, 29-37.

(2) « Marmite des pauvres » : prestations en nature recueillies et distribuées quotidiennement. Y avaient droit tous les pauvres (juifs) qu'ils fussent de la localité ou d'ailleurs. « Caisse des pauvres » : dons en espèces, recueillis et distribués le vendredi. N'y avaient droit que les pauvres de la localité (T. Pêa, chap. VIII, 7 ; M. Schwab, *op. cit.*, t. II, p. 112).

DOCTRINE

Il restera à voir comment le christianisme naissant a reçu du judaïsme la pratique de l'aumône et quels enseignements il a donnés à son sujet. Sur ce point encore, la Loi et les Prophètes ne sont pas abolis, mais « accomplis »... L'aumône, en effet, n'est pas simplement un devoir, un article de morale. Elle est partie intégrante d'un Mystère. Mystère de solidarité, Mystère de Charité, Mystère de la Charité de Dieu répandue dans le Christ et son Eglise.

Ce sera l'objet d'un prochain article (1).

Hubert LIGNÉE, C.M.

*Professeur d'Ecriture Sainte
au Grand Séminaire de Rouen.*

(1) Sur l'aumône dans l'Islam, voir R. Caspar, « L'Islam et les pauvres », dans *Mission et Charité*, n° 11 (juillet 1963), pp. 314-334.

L'aumône, œuvre de justice et de charité,

Etude théologique d'après Saint Thomas d'Aquin.

par Paul Joppin, c. m.

Le petit Larousse définit l'aumône : tout don fait à un indigent par charité. Saint Thomas dit simplement : « par compassion » (II a, II ae). Et de fait, le mot français aumône a son origine dans le mot grec « éléos », qui veut dire pitié ou compassion. L'aumône est donc œuvre de pitié, de compassion. S'il est vrai, comme le veut Bossuet, que Dieu, en créant le cœur de l'homme, y ait d'abord déposé la bonté, l'aumône, qui est la bonté se penchant sur la misère, est éternelle comme la misère et le cœur humain. On ne s'étonne donc pas que les religions anciennes aient fait de l'aumône l'œuvre la plus agréable à la divinité ; le beau vers de Victor Hugo :

« Qui donne au pauvre prête à Dieu. »

se trouvait déjà presque littéralement dans le vieil Homère. On sait aussi que l'aumône est un des cinq piliers de l'Islam. Comment dès lors, la vraie religion, qui est la religion de l'amour, de l'amour dans son aurore, sous l'Ancienne Loi, en son plein midi, sous la Nouvelle, ne lui aurait-elle pas, a fortiori, fait chez elle une place royale ? Et, en effet, elle en a fait un commandement, et de sa pratique la pierre de touche de la vie vertueuse, puisque c'est sur elle que l'homme sera examiné au jugement dernier ? (Matth., 25,³¹⁻⁴⁶). Nous verrons qu'elle est même plus qu'un précepte ou, plus exactement, qu'elle n'est un précepte que pour devenir la charité en acte, cette charité qui est l'âme de tous les préceptes et les dépasse.

I. — L'AUMONE TOUJOURS D'ACTUALITÉ

On sait la place qu'elle occupe dans l'Écriture, tant de l'Ancien que du Nouveau Testament. En cette matière comme en toutes les autres, l'Église a dès ses débuts, été fidèle aux consignes de son divin législateur. L'aumône est mentionnée à chaque instant à titre de devoir qui est rappelé et de générosité toujours à l'œuvre. Même encore au IV^e siècle, où cependant la ferveur première a bien baissé, un témoin non suspect, l'empereur Julien (l'Apostat) est bien obligé de convenir que les chrétiens se signalent toujours par leur ardeur à la pratiquer, et il rougit d'être obligé de reconnaître, ainsi qu'il s'exprime dans une lettre à un pontife païen : que « les Galiléens (terme de mépris par lequel il désigne les chrétiens) nourrissent leurs pauvres et les nôtres ». Et pourtant, les Pères commencent à se plaindre de la dureté de cœur de trop de leurs fidèles, en des textes qui donneront bien de l'exercice à la sagacité des premiers théologiens de l'aumône. L'Église, cependant, n'avait pas cessé et ne cesserait jamais de mériter le beau titre de « présidente de la charité » que le martyr Saint Ignace adresse à l'Église de Rome, dans la lettre qu'il lui écrit, alors qu'il est en route vers Rome, où il va subir le martyre (Ep. ad Rom., init.). Même dans l'aumône laïcisée, dans cet immense effort pour abolir la misère et les iniquités sociales, qui est un des purs honneurs de notre temps, même quand il se poursuit en dehors du christianisme, c'est encore l'impulsion partie du cœur du Christ et transmise à l'humanité par l'Église qui agit. De telle sorte même que, si l'on pouvait prouver que, comme conséquence de ce qui a été fait, l'aumône n'a plus aujourd'hui de raison d'être, ce serait en définitive tout à l'honneur de l'aumône chrétienne : quel meilleur moyen, en effet, de venir au secours de la misère que de la supprimer ?

Malheureusement, il n'en est rien. Et la parole du Christ que « vous avez toujours des pauvres parmi vous » (Matth., 26,¹¹) n'est qu'une constatation à la portée de quiconque veut bien s'en donner la peine. Ce n'est pas parce qu'elle a changé d'oripeaux que la misère a disparu ; elle n'est devenue invisible que pour qui n'a point d'yeux pour la voir ou ne veut pas s'en servir. Et même est-il si sûr qu'elle n'existe plus sous ses haillons d'autrefois ? Les journaux nous faisaient part dernièrement du plan conçu par le gouvernement des États-Unis, la patrie du confort pourtant, pour supprimer la pègre dont il avouait la survie dans les banlieues des grandes villes du pays. Et que dire alors des pays sous-développés ? On n'ose croire aux chiffres d'affamés que nous citent des personnalités pourtant

MISSION ET CHARITÉ

spécialisées dans la question. Et l'on sait que les nouvelles nations auxquelles la décolonisation a donné naissance n'ont quelque chance de subsister, ni même simplement de vivre au jour le jour d'une vie passablement précaire, que grâce aux largesses des nations plus riches, forme assurément ignorée des anciens de l'aumône.

L'aumône est donc toujours d'actualité. Son étude, pour spéculative qu'elle soit, n'a pas seulement un intérêt purement spéculatif. Il n'est certes pas facile d'écrire un traité de l'aumône à partir de la théologie des maîtres du XIII^e siècle. Ceux-ci ont, par profession, lié les principes éternels aux conditions économiques et sociales qu'ils avaient sous les yeux. Le besoin le plus urgent de notre temps reste plutôt dans une réinvention du sens profond humain et chrétien de l'aumône. Ce qui le prouve, c'est le discrédit dans lequel le terme « aumône » est tombé.

On est d'autant plus sûr de retrouver ce sens humain et chrétien de l'aumône que l'on se rapproche davantage des sources de la théologie de l'aumône, qui présente le double avantage d'avoir été créée par de grands esprits et qui étudiaient l'aumône à une époque où celle-ci était encore une maîtresse pièce de la vie chrétienne et sociale. Le plus grand d'entre eux est Saint Thomas d'Aquin. Il a, en la matière comme en toute autre, commencé par faire sienne la doctrine de ses prédécesseurs, avant d'y mettre sa marque personnelle et puissante, pour la léguer aux siècles à suivre, qui l'ont développée sur certains points, mais au total plutôt appauvrie.

Cette étude s'inspirera surtout du traité de l'aumône qui figure, dans le grand ouvrage de Saint Thomas qui a pour titre « la Somme Théologique », œuvre de sa maturité, à cette partie qui contient la morale et, dans cette partie elle-même, à celle qui constitue ce qu'aujourd'hui nous appelons la morale spéciale, et qu'en langage de référence on appelle la *secunda secundae*, II a, II ae. On fera aussi appel, pour autant que cela sera utile, à toute l'œuvre du Saint. On est heureux de reconnaître tout ce qu'on doit à l'ouvrage intitulé : « Le précepte de l'aumône, d'après Saint Thomas d'Aquin », du Père L. Bouvier, Montréal, 1935.

II. — LE PRÉCEPT DE L'AUMONE

Le mot aumône, non seulement ne nous fait pas penser à quelque chose d'obligatoire, mais bien plutôt évoquerait à notre esprit une idée de gratuité : « Faites-moi l'aumône d'un sourire », dit l'expression populaire. Pour Saint Thomas, aumône et précepte de l'aumône sont tout un. Et toute son étude revient à indiquer les fondements

prochains ou lointains, ainsi que les modalités de pratique, de ce devoir. Avant de le suivre sur ce terrain, il nous faut, évidemment, avec lui voir ce que c'est que l'aumône.

Cela, au reste, ne présente pas de difficulté. La notion de l'aumône sur laquelle travaille la théologie est celle-là même que tout le monde en a, simplement un peu plus élaborée, plus complète. Saint Thomas la définit donc : « L'acte par lequel on donne quelque chose à un indigent par compassion en vue de Dieu ». L'aumône qui intéresse le théologien, c'est celle qui est un acte, et un acte de vertu chrétienne ; c'est ce qu'indiquent les mots : « Acte fait pour Dieu ». C'est un acte qui, considéré en lui-même, vise à soulager la misère, et qui la soulage par une prestation matérielle quelconque : ce qu'on exprime en disant que c'est l'acte de donner « quelque chose à un indigent ». Quant à la source de l'acte considérée dans celui qui l'accomplit, elle est désignée par les mots : « par compassion », par charité, dirions-nous, le mot charité, dans cette expression, ayant le même sens que le mot compassion. Il peut s'agir d'une compassion purement sensitive, au début du moins, mais pour donner un acte de la vertu d'aumône, il faudra évidemment que cette compassion soit assumée par la volonté ; chez des personnes habituées à la souffrance, il pourra ne plus exister que la compassion vertueuse. Notons, en vue de ce qui va être dit, qu'il y aurait égal inconvénient à ne retenir de l'aumône, ou que son but, le soulagement de la misère ; ou que sa source, la compassion. Ce sera le mérite de Saint Thomas d'opérer une synthèse harmonieuse entre les deux aspects.

Du temps de Saint Thomas, il n'y avait pas encore d'identité entre faire la charité et faire l'aumône ; il est d'ailleurs cause, en grande partie, de cette identification. Il n'en est que plus curieux de constater le soin qu'il met à nous empêcher de restreindre l'aumône, danger qui apparaît bien mieux à ramener toute la charité à l'aumône consistant à donner du pain, ou des habits ou, surtout, de l'argent. Voilà pourquoi il consacre tout un article à se poser et à résoudre la question s'il n'y a qu'une forme d'aumône, ou si ce mot, au contraire, ne désigne pas toutes les nombreuses manières de venir au secours de toute détresse. Il tranche bien sûr en faveur du deuxième membre de l'alternative. Et il commence par distinguer deux grandes formes de détresse, la détresse spirituelle et la détresse matérielle, chacune appelant sept manières de la soulager, donc sept variétés d'aumône. Notons que le nombre sept, ici, vise sans doute davantage à désigner une plénitude qu'à énumérer *ne varietur* les sortes de misères et d'aumônes correspondantes. Comme aumônes spirituelles, il énumère : instruire l'ignorance, conseiller l'incertitude,

MISSION ET CHARITÉ

consoler la tristesse, corriger les écarts, pardonner les torts, supporter les défauts, prier pour tous. Les sept aumônes corporelles consisteront à donner à manger aux affamés, à donner à boire aux assoiffés, à donner des habits à ceux qui en manquent, à exercer l'hospitalité, à racheter les prisonniers, à visiter ceux qui sont seuls, à ensevelir les morts. Saint Thomas prétend bien, en conformité avec l'Evangile et la raison, que toutes ces formes d'aumônes sont obligatoires de la même manière et au même titre que celles qu'il va seules retenir. Mais elles ne posent pas toutes les mêmes problèmes : voilà pourquoi il ne retiendra, parmi les aumônes spirituelles, que celle qui consiste à corriger les écarts : la correction fraternelle, et parmi les aumônes corporelles, celle qui est demeurée dans l'usage commun.

Et précisément, y a-t-il un devoir de la faire ? Est-elle de précepte ou de commandement ? Bien sûr, et à ce titre, elle doit figurer dans le décalogue. Pour Saint Thomas, elle se rattache au quatrième commandement, celui qui prescrit l'honneur à rendre à nos père et mère, et par là à qui nous touche de plus ou moins près, et qui implique que nous leur venions en aide dans leurs besoins. Ayant ainsi le mérite de la piété (au sens où l'on parle de piété filiale), l'aumône a aussi, comme le note Saint Thomas, part aux promesses de la vie présente et de la vie future assurée par Saint Paul à la piété (I ad Tim., 4, 8).

Pour quiconque a lu l'Ecriture, l'aumône est évidemment obligatoire *sub gravi* : sinon comment pourrait-on être condamné à l'enfer pour ne l'avoir pas pratiquée ? (Matth., 25, 41-46). La preuve théologique qui en est donnée est aussi décisive que simple : le commandement d'aimer Dieu oblige à aimer aussi le prochain ; mais cet amour n'est pas vrai, si ce n'est qu'un amour de mots, et non un amour agissant (1^{re} Ep. de Saint Jean, III, 16-19) ; mais comment le serait-il si l'on ne venait en aide au prochain qui est dans le besoin ? (q. 32, a 4).

Mais, comme tout commandement qui oblige à des actes, il oblige sans doute toujours, mais pas à tout moment, autrement dit et selon l'expression consacrée, seulement en ses temps et lieu. L'aumône peut donc être, non seulement facultative, et alors elle est évidemment louable, mais encore positivement contre-indiquée. Car, étant une activité de la vertu charité, elle est soumise aux lois de toute vertu, et spécialement aux lois de celle-ci, en particulier à « l'ordo caritatis », à l'ordre de la charité ; c'est aller contre celui-ci, et donc contre la charité elle-même, sous prétexte d'aumône, et en obéissant à une piété mal réglée, de priver les siens ou même soi-même

de ce qui est bonnement nécessaire. Même un soi-disant héroïsme peut aller contre la raison et, par là, comme le notera Saint Jean de la Croix lui-même, déplaire à Dieu, ce qui n'empêche pas Saint Thomas de déclarer louable une aumône qui nous dépouille nous-même de notre nécessaire, s'il s'agit de suivre une vocation plus haute ou si c'est en faveur d'une personne plus nécessaire que nous à la collectivité, en définitive pour un motif de charité plus haut. Quand donc l'aumône oblige-t-elle ?

Saint Thomas, à cet égard, s'en tient aux déterminations de la théologie de son temps : à leur lettre, à ses débuts ; en les simplifiant quand, après vingt ans de réflexion et d'enseignement, il donnera le dernier état de sa pensée dans sa « Somme ». En effet, ses prédécesseurs distinguaient, en ce qui concerne le pauvre, deux sortes de nécessités : la nécessité extrême, celle qui mettait la vie en danger, danger soit évident et imminent, soit seulement prévu comme imminent, et la nécessité ordinaire. En ce qui concerne le riche appelé à faire l'aumône, il fallait distinguer son nécessaire de vie, qui comprenait ce qu'il lui faut pour assurer sa vie et celle des siens, son nécessaire d'état, qui comprenait ce sans quoi il ne pouvait pas faire honneur à sa position sociale, et enfin son superflu, qui représentait ce qui ne répondait à aucune des deux nécessités qu'on vient de définir et qui donc restait sans emploi, inutile. Quand on avait affaire à un pauvre en cas de nécessité extrême actuelle ou imminente, et qu'on fût le seul à pouvoir y subvenir, il le fallait, même au prix de son nécessaire d'état. En dehors de ce cas, si on avait du superflu, il fallait le donner et tout entier aux pauvres, en gardant le choix des modalités et des bénéficiaires de la donation. Le Saint ne se sentait pas grand goût pour toute cette arithmétique à mettre en œuvre pour faire l'aumône et qui était d'ailleurs difficile à établir car, dans les circonstances concrètes dans lesquelles vous vous trouvez, comment calculer pratiquement et objectivement ce qui vous est ou non nécessaire ? Quiconque ne veut pas faire l'aumône n'aura-t-il pas toujours de bons motifs pour trouver qu'il n'a que du nécessaire de vie ou d'état, suivant les cas. Il est certain que c'est à ce scepticisme qu'il faut, en partie du moins, attribuer le flou que l'on croit reconnaître à l'exposé de la « Somme Théologique » relatif aux cas où l'aumône est obligatoire. Il n'en retient pas moins les deux cas où on la dit telle : le premier est celui de la nécessité extrême présente du pauvre que l'on est obligé de soulager mais pas de son nécessaire, pourvu qu'un autre ne puisse pas, en même temps que vous, venir à son secours. Preuve : sinon, quand l'aumône obligerait-elle jamais ? Le deuxième cas est celui de la possession d'un

MISSION ET CHARITÉ

superflu, qu'on est obligé de donner aux pauvres en gardant le libre choix du destinataire et de la manière. Preuve : la parole de Notre-Seigneur en Saint Luc, 15,⁴¹ : « Quant à votre superflu, donnez-le aux pauvres ». Saint Thomas citait ce texte, classique, mais il n'en ignorait pas les autres exégèses possibles. On verra quelle était pour lui, la véritable preuve.

III. — L'AUMONE ET LA JUSTICE

Ce qui est infiniment plus important que ces déterminations, et les commande, comme celles qui, éventuellement les remplaceront, ce sont les motifs dont elles se réclament et, avec elles, l'aumône.

Pour nous, la chose ne présente aucune difficulté. Il faut donner parce que la charité le réclame ; comme le dit Saint Jean dans sa première épître : « Celui qui verra son frère dans la nécessité, et lui fermera les entrailles, comment pourra-t-il prétendre avoir la charité ? » Oui, sans nul doute, et c'est de là que procédera toujours l'impulsion qui fera faire l'aumône, et la mesurera, comme c'est toujours à cela qu'elle remontera. Et telle sera bien, en définitive, la pensée profonde de Saint Thomas.

Il n'y est pas arrivé du premier coup, et c'est heureux pour nous, et pour l'aumône qui, autrement, mériterait vraiment cette suspicion dont elle est l'objet de la part de nos contemporains, fêrus de justice. L'aumône ne serait pas tout à fait elle-même si elle n'était pas aussi œuvre de justice. Elle n'était même que cela pour les maîtres de Saint Thomas et pour lui-même, jeune. C'est en partie parce qu'il n'était pas satisfait des motifs qu'on en donnait et de la façon dont on l'expliquait qu'il remit leur théologie sur le chantier. Et il n'en était pas satisfait parce que, réfléchissant sur la question que nous appelons de la propriété privée, il en était venu, à son sujet, à des conclusions assez différentes.

Quand les premiers docteurs composaient leur traité de l'aumône (le premier connu est celui de Pierre de Poitiers, fin du XII^e siècle), il y avait déjà un certain temps que la question occupait les juristes, en attendant de retenir l'attention des théologiens. Comme souvent elle avait été assez mal posée, ce que, d'ailleurs, il ne faut pas trop regretter. Elle l'était sous la forme d'un cas de conscience, que se posait déjà l'antiquité païenne, celui de l'affamé qui, pour ne pas succomber, est amené à voler ce qui lui est nécessaire. Le Moyen Age allait reprendre ce cas, ce qui était aborder, par la porte étroite, c'est-à-dire par la question des droits du pauvre en cas de nécessité

extrême, la grande question, toujours ouverte, de la destination providentielle des biens de la terre, qui domine toute la question sociale, et est aussi au cœur de celle de l'aumône.

On trouvera tous renseignements sur les données du problème, ainsi que sur l'évolution de sa solution, dans la thèse de Gilles Couvreur : « Les pauvres ont-ils des droits ? » (Rome-Paris, 1961).

On n'était pas tendre pour le pauvre homme en question. Le philosophe et orateur païen Cicéron lui conseillait de préférer mourir de faim que de commettre une malhonnêteté. Pour le droit romain, en effet, la propriété était un absolu, et toute brèche qui y était faite, un vol. Les « pénitentiels », c'est-à-dire ces manuels destinés aux confesseurs, où face au péché, figurait la pénitence à lui imposer, étaient sévères. Les tribunaux aussi, et on les comprend en partie : vu la fréquence des famines en ces temps, un excès d'indulgence pour qui se servait lui-même, aurait pu mener loin. Le bon sens, sinon la charité, suggérerait cependant que ce malheureux avait bien quelque excuse. Il y avait aussi la Sainte Ecriture, même de l'Ancien Testament : pensons au droit qui était fait à quiconque traversait une vigne d'en profiter, sans cependant rien emporter ; il y avait dans le Nouveau, le précédent des apôtres passant dans le champ d'un autre et froissant des épis pour en manger le grain. Les gens du Moyen Age n'ignoraient pas non plus les textes des Pères, de Saint Basile, de Saint Ambroise, de Saint Jérôme qui allaient jusqu'à traiter de voleur celui qui ne faisait pas l'aumône quand il y avait cas de nécessité extrême. Il s'agissait de justifier, ou au moins d'excuser en droit le fait du pauvre affamé. Toutes les solutions furent essayées, on y arriva sans grand succès d'abord. Il aurait fallu chercher du côté de cette donation faite par Dieu aux hommes des biens de la terre dont, par exemple, Abélard avait déjà tiré la communauté, au bénéfice de tous, des biens terrestres. Une loi ancienne, réglant qu'en cas de famine sur mer, tous les vivres se trouvant à bord devaient être mis en commun, suggéra le libellé sauveur, qui se présenta ainsi : « De par le droit de nature, tous les biens sont communs et, en cas de nécessité, doivent être mis à la disposition des indigents ». Encore fallait-il l'expliquer et, en particulier, le concilier avec le droit de propriété qui, lui aussi, semblait ressortir au droit naturel. Il faudrait citer tous les grands juristes et théologiens qui, jusqu'à Saint Thomas, s'y essayèrent. Voici les conclusions auxquelles on avait abouti quand Saint Thomas commençait à enseigner à Paris. La communauté des biens et leur appropriation tiennent, bien que diversement, au droit naturel. La communauté est première, et subsiste en tout état de cause. Même sous appro-

MISSION ET CHARITÉ

priation, c'est-à-dire devenus légitimement propriété privée, les biens de la terre sont destinés à tous les hommes ; ils sont une table servie par la nature, et Dieu, son auteur, à tout le monde, et à laquelle tout le monde est appelé à s'asseoir. Après avoir émis la supposition que le droit de propriété était une conséquence du péché originel, l'un de ses effets, on a trouvé plus normal de le rapporter, lui aussi, au droit naturel. « Les choses ne veulent pas être mal gouvernées », disait le poète ancien. Ce sans quoi les biens de la terre, non seulement ne serviraient pas à tous les hommes, mais seraient source de conflits sans fin, on peut dire que cela répond à un vœu de la nature. L'on doit dire qu'il en est ainsi de la propriété privée, même si, personnifiant la nature, on précise qu'elle ne s'y prête qu'à contrecœur, ce qui en clair, veut dire que la propriété n'est valable que pour autant que le but premier des biens est préservé. Elle devient donc caduque quand elle va contre ce but. Et c'est le cas dans les deux situations pour lesquelles on dit que l'aumône est obligatoire. C'est trop évident, quand vous avez affaire à un malheureux condamné à mourir si l'on ne venait à son aide. Ce n'est pas moins certain quand on possède du superflu, c'est-à-dire des biens que, par hypothèse, on n'utilise pas pour soi, mais pas non plus pour les autres, et qui ainsi ne servent à personne. C'est sans doute l'indignation déchaînée par l'indifférence de riches en face de la première de ces situations qui avait provoqué cette phrase de Saint Basile citée par Saint Thomas : « Le pain, les chaussures, les vêtements, l'argent appartiennent aux pauvres ». Le grand nombre de gens ayant du superflu et ne se souciant pas des pauvres, sont semblables aux spectateurs qui, allant au théâtre, retiennent plusieurs places alors qu'ils n'ont l'intention de n'en occuper qu'une.

C'était donc entendu que, dans ces deux situations, il fallait donner aux pauvres. Puisqu'on devait leur donner, ce qu'on leur donnait leur était donc dû en quelque mesure. Mais le dû ressortit à la vertu de justice. Par conséquent, l'aumône était œuvre de justice. Mais c'est ici que les choses devenaient moins claires. Car il y a dû et dû. Autre chose est de devoir, et de devoir donner. La justice n'a-t-elle pas pour objet ce qui est dû au sens fort, à égalité, dit-on en droit ? Mais personne n'oserait soutenir que ce qui est donné au pauvre en aumône lui est dû comme est due, à un commerçant, la somme d'argent correspondant à la marchandise qu'il vient de livrer. Car, alors, pour nous en tenir à cet argument, le pauvre pourrait traduire en justice le riche récalcitrant, ce qui est impensable.

On avait cependant le droit de parler de justice, non sans doute de la justice stricte ou commutative, ni non plus de cette justice

qui est la pratique de la vertu ou la sainteté, celle qui a pour objet l'équilibre et la paix entre les hommes. C'est d'elle qu'Aristote dit qu'elle est belle comme l'étoile du matin et comme l'étoile du soir (Eth. à Nicomaque). Nous l'appelons justice sociale. Les théologiens, en étudiant Aristote, commençaient à la redécouvrir, et Saint Thomas allait, sous le nom de justice légale, en mettre en pleine lumière la notion et le rôle dans toute la vie humaine, et très spécialement dans l'aumône. Il nous faut maintenant voir comment il y a été amené, et comment, par là, il a situé l'aumône en plein cœur de ce que nous appelons la « question sociale ».

IV. — PROPRIÉTÉ PRIVÉE ET COMMUNISME D'USAGE

Ce que le riche donne en aumône, il doit le donner, il le doit donc en quelque mesure. S'il ne le doit pas au pauvre, à qui peut-il bien le devoir ? On le découvrira en revenant avec le Saint Docteur sur le fameux principe définissant la destination des biens de la terre.

Affirmons tout d'abord que le « *dominium* » (ou droit de propriété) absolu et premier sur les biens de la terre, revient à Dieu et à Dieu seul. Si quelque autre le possède aussi, ce ne peut être que par délégation de Dieu et de façon limitée. Tel est le cas de l'homme, au titre de la ressemblance qu'il a avec Dieu du fait de sa nature raisonnable. Dès lors, en effet, il a le droit de considérer que ces biens sont pour lui comme l'imparfait est pour le parfait, et comme, par l'exercice de sa volonté libre, il peut prendre possession de lui-même, il peut aussi se les approprier. Et cela, en plein accord avec le droit naturel. Car il est bien entendu qu'ils doivent servir aux hommes pour leur permettre de réaliser leur destinée de la manière le plus en rapport avec la hauteur de cette destinée. Mais la nature ne se contente pas de vouloir aussi la fin, ici que tous les hommes bénéficient des biens de la terre, elle veut aussi que cela se fasse comme il se doit, dans l'ordre, l'efficacité, la dignité. C'est à quoi répond la propriété privée ; d'abord parce que l'homme serait réduit, comme l'animal, à s'emparer par la force de ce qui lui est nécessaire, ce qui ne convient pas à sa nature ; ensuite, parce que, possédés en commun, à considérer la nature humaine telle qu'elle est, les biens en question seraient la source de désordres de toutes sortes et, en tout cas, ce qui va contre le vœu de la nature, ils manqueraient à être mis en valeur dans les conditions voulues d'ordre et d'efficacité. La nature autorise donc l'homme à s'approprier les biens

MISSION ET CHARITÉ

de la terre, à en acquérir le « dominium », mais il ne peut s'agir que d'un « dominium » relatif, limité qu'il est par celui de Dieu, qui se réserve toujours la nature même des choses, et par leur destination providentielle, qui est de pourvoir, autant qu'il est nécessaire, et même convenable, à la vie, à la dignité de tous les hommes. C'est en fonction de cette double réserve, que Saint Thomas trace les limites de la propriété privée. Les biens sont propriété des individus quant à leur « procuratio » et à leur « dispensatio », mais restent communs quant à leur usage. Au risque de passer par-dessus quelque nuance, on peut traduire « procuratio », non par procuration, mais par administration pour son propre compte, gestion en toute indépendance, et y faire rentrer toutes opérations auxquelles se livre, sur ses biens familiaux, un père de famille à qui en revient le soin, qui en a le souci (tel est le sens du mot latin « cura » qui a donné « procuratio »). Quant à la « dispensatio », c'est l'usage qu'en fait en toute liberté le propriétaire, l'utilisation qu'il leur donne, à son profit, ou à celui de qui il veut. Et cela, malgré les termes employés, sans déroger à l'obligation où le met leur destination de nature de les faire servir à tous sans faire tort à ce « communisme » d'usage, comme on a dit, que revendique le Saint Docteur. On ne criera pas à la contradiction qu'il semble y avoir entre avoir à soi pour soi, et être obligé de donner, si l'on se rappelle que, quand on fait état de la liberté qu'a l'homme de faire ou d'omettre quoi que ce soit, on sous-entend toujours : étant sauves les exigences de la raison, exigences générales, ou exigences particulières propres à l'activité envisagée. Pour les Romains, la propriété comportait *uti* et *abuti*, c'est-à-dire de s'en servir même déraisonnablement à l'exclusion de tous autres. C'était oublier que l'homme est toujours obligé de régler l'usage qu'il fait des biens sur la volonté essentielle de Dieu. Celle-ci réclame également la sauvegarde du bien commun, la justice sociale, et la satisfaction du droit vital naturel qui consiste à ne pas manquer du nécessaire. C'est cette exigence qui se fait entendre dans les deux cas où il y a obligation de faire l'aumône. Pour le premier, cela est évident : faute pour le riche de lui donner ce dont il n'a que faire, il y a un malheureux qui mourra de faim. Quant au cas de la possession de superflu, c'est-à-dire de biens dont il ne se sert ni pour lui, ni pour personne, si l'urgence à le donner est moindre, elle n'en existe pas moins, puisque ce superflu est, comme on vient de le dire, constitué de biens qui ne servent à personne, donc vont contre leur destination providentielle.

Par où l'on voit que, tout en étant, en sa qualité d'œuvre de miséricorde, ordonnée d'abord au soulagement de la misère, l'aumône

répond à une finalité, ou du moins possède une utilité bien plus vaste, celle, en rappelant sans cesse aux riches qu'ils ne le sont pas uniquement pour eux-mêmes et en établissant ou en rétablissant sans cesse ce minimum d'égalité économique qui est un facteur important de paix et d'harmonie entre les hommes, de travailler au bien de la collectivité humaine, en répondant aux sollicitations, aux exigences de la justice « générale », à qui est confié le soin de ce bien.

Donc, de par son but objectif, le soulagement de la misère par prélèvement sur ses biens, l'aumône relève de la justice « générale ». Cela, Saint Thomas ne l'a pas découvert, mais il faut reconnaître qu'il a eu le mérite de le mettre pleinement en lumière, parce qu'à l'école d'Aristote, il avait redécouvert la notion et le rôle de cette justice. Il est à peine besoin de signaler quels immenses horizons il ouvrait ainsi à l'avenir. Il semblait renforcer le droit de propriété privée : c'était en réalité, pour mieux en affirmer l'aspect social, le mettre à la disposition de tous, le subordonner à la justice sociale et le faire servir au bien de tous.

V. — AUMONE ET CHARITÉ

Saint Thomas aurait pu s'arrêter là : l'édifice théologique de l'aumône semblait achevé. Et pourtant, il manquait quelque chose. En rattachant l'aumône à la seule justice, comme ses devanciers, il aurait magnifiquement orchestré l'aspect objectif de l'aumône et fondé le devoir de venir au secours de la misère en prélevant sur ses biens. Mais n'est-ce pas ce qu'il y a de plus pathétique dans l'aumône, ce qui évidemment la fait davantage être elle-même dans la vérité des choses comme pour chacun de nous, qui aurait été passé sous silence. On a fait remarquer, en donnant sa définition, les deux mots : « par compassion », qui répondent, on l'a dit, à l'étymologie du mot aumône. Il le fallait pour être complet. Mais ne méritaient-ils pas mieux ? C'est ce que, peu à peu, Saint Thomas en est venu à penser. Sous quelle influence, ou qu'est-ce qui a orienté sa réflexion dans ce sens ? Comme toujours, il n'a pas jugé bon de nous en faire confidence : ce n'est pas dans ses habitudes et irait contre la règle d'objectivité qu'il s'est imposée. Et, de fait, il a certainement, en la matière, obéi à un souci d'objectivité. A force d'analyser la notion d'aumône, il n'a pas pu, de plus en plus, ne pas remarquer ces petits mots : *per compassionem*, et se demander quelle était leur place dans la réalité vivante de l'aumône. Compatir, c'est faire

MISSION ET CHARITÉ

sienne la souffrance d'autrui. Il y a une compassion purement sensible, mais il y en a une aussi qui, pour avoir son origine dans la sensibilité, n'en est pas moins le fait de la raison et du cœur au sens le plus haut de ce mot, et alors c'est la miséricorde. Mais la miséricorde, n'est-elle pas une des fonctions, et non la moindre, de la charité, la grande vertu ? Et par là, l'aumône était rattachée à la charité, et cela était de conséquence.

Il y a un très beau texte du Saint Docteur (I a-II ae, q. 105 a 2) qui est une synthèse de l'aumône envisagée très spécialement dans le rôle qu'elle joue dans l'ensemble de la vie chrétienne. Partant de Saint Paul, qui montre que tous les commandements de la loi, spécialement ceux qui ont trait au prochain, ont pour but la charité fraternelle, et rappelant, à la suite de Saint Jean, que la charité doit se traduire en actes, il en conclut que toute la loi semble aller dans ce sens. Dans la 1^{re} Epître à Timothée, l'apôtre engage d'ailleurs son disciple à former ses riches à cette charité et à partager leurs biens. C'était là reconnaître à toute la loi, comme s'exprime le Père Bouvier (p. 189) la qualité d'une divine pédagogie de la bonté. Tous les chemins de charité et même de la justice menaient à l'aumône : n'était-ce pas situer celle-ci à sa vraie place, au cœur même de la plus grande des vertus théologiques ?

En effet, il peut sembler que si Saint Thomas situe son étude de l'aumône dans son traité de la charité, c'est parce qu'il faut bien la situer quelque part. Il n'en est évidemment rien. Mais l'on ne peut que se réjouir que l'étude de l'aumône vienne après la magnifique analyse qu'il trace de l'acte de charité et qui vaut évidemment pour elle aussi, puisqu'elle est un acte de la charité. Au lieu de la voir uniquement comme obéissance aux injonctions toujours un peu froides de la justice, on la voit aussi, et bien plus, comme la traduction au dehors de cette « amitié » qui nous fait nous unir de cœur à notre prochain, et par là faire nôtre sa souffrance au point que nous n'avons de cesse que nous ne l'ayons soulagée. Du coup, nous la voyons à cette glorieuse place que Saint Jean, dans sa 1^{re} Epître donne à la charité fraternelle, nous la voyons aussi parée de toutes ces qualités que Saint Paul, dans son fameux chapitre XIII de sa 1^{re} Epître aux Corinthiens, attribue à la charité, que Saint Thomas traduit techniquement en disant que la charité donne à l'aumône d'être faite — *prompte, delectabiliter, et eo omni modo quo debet* — « avec promptitude, allégresse, en un mot sous tout rapport comme elle doit l'être », ce qu'il serait facile d'illustrer par l'histoire de la charité, chez un Saint comme Saint Vincent de Paul dont la vie n'est qu'une traduction en acte de cet enseignement de Saint Thomas.

En plus d'un endroit, le Saint insinue que la réponse aux difficultés, par exemple de détermination des frontières en ce qui est obligatoire et ce qui ne l'est pas, se trouve dans les exigences ou les requêtes de la justice ou de la charité. Plus d'un élément de sa synthèse est tombé en cours de route. Il n'est évidemment plus question de retenir comme encore valables tels quels, les deux cas où il déclare l'aumône obligatoire : le cas de besoin extrême se rencontre rarement et, en tout cas, il ne manque pas d'institutions, libres ou non, où l'adresser ; celui de possession d'un vrai superflu restant inutile ne devrait plus exister, à une époque où la frontière séparant les classes sociales est tombée et où il y a tant de manières de faire travailler l'argent au bénéfice de tout le monde. Mais il existe encore tant de vraie misère, misère individuelle ou collective, misère des particuliers ou des nations, en faveur de laquelle plaide la justice générale ou sociale ou, si l'on préfère, ce souci du bien commun, cet intérêt passionné du progrès de l'humanité qui, après tout, n'est pas si rare que cela. La balance de la casuistique peut ne pas pencher toujours vers l'obligation stricte : en cette matière, est bien à plaindre qui ne marche que par ordre strict. Les braves gens le savent bien qui, quand on les sollicite en faveur des malheureux d'Agadir ou de Fréjus, se croient bonnement obligés de faire quelque chose, et n'hésitent pas à se priver même ; ils le disent bien : on est des hommes, pas des bêtes. Ils font mieux que penser, ils sentent que les malheurs des uns est celui des autres, et qu'on n'a le droit de jouir vraiment du bonheur que quand tout le monde est heureux. Et n'est-ce pas ce sentiment qui soutient tant de courages, sur tous les continents, en dedans comme au dehors du christianisme, en vue de la réalisation du bonheur de tous par la justice sociale totale enfin passée dans les faits ? Dans cette justice, il y a bien de la charité qui s'ignore. Celle-ci n'est jamais absente de la justice, parce que trop de générations chrétiennes les ont jointes indissolublement. Sera-t-il pour autant sans utilité de travailler à redonner à cette justice son âme de charité, et à ne pas laisser la charité en acte oublier ce qui doit être son premier objectif, réaliser le bonheur de tous, la paix entre tous, individus et nations, par la réalisation de la justice sociale ? S.S. Paul VI pensait sans doute aussi à cela, dans son encyclique *Ecclesiam Suam*, quand il attirait l'attention de tous sur cette grande tâche de notre temps, l'éducation de la charité.

Paul JOPPIN, C.M.

Professeur au Grand Séminaire de Rouen.

La croisade des aveugles

par le R. P. Pierre Boury, s. j.

En septembre 1927, à l'Hospice du Perron, près de Lyon, six aveugles, quatre hospitalisés et deux travailleurs, étaient groupés autour d'un jeune Père jésuite, presque aveugle lui-même, pas encore prêtre : le Père Yves Mollat.

C'était la première réunion de la Croisade des Aveugles qui fut, dès l'origine, une section spécialisée de l'Apostolat de la Prière. Offrande de la journée, dizaine de chapelet quotidienne, communion au moins mensuelle, étaient les moyens proposés à tous pour atteindre le but : porter le Christ au monde des aveugles, christianiser le monde des aveugles. Le Père Mollat mourut prématurément, en 1934, mais déjà la Croisade comptait plusieurs milliers d'adhérents en France et dans les pays limitrophes.

En France, la famille des aveugles compte plus de 40 000 membres. Ils sont environ 10 millions dans le monde. Depuis le 31 juillet 1943, c'est le Père Boury qui a la charge de la Croisade des Aveugles en France.

Un apostolat est fécond dans la mesure où il s'insère exactement dans la vie, où il répond aux besoins d'un milieu. Nous sommes corps et âme, chair et esprit. Il importe donc, dans une œuvre, de se garder de l'angélisme qui, sous prétexte de spiritualité, ne voudrait s'adresser qu'à l'âme, en oubliant qu'elle est incarnée.

« Pour répondre à ces exigences apostoliques, écrivait le Père Boury, j'ai regardé les aveugles. Je les ai regardé vivre. Un long regard d'amour m'a fait découvrir en eux beaucoup de misères, des misères de toutes sortes : physiques, morales, intellectuelles, matérielles, spirituelles. Mais ce regard m'a fait aussi découvrir en eux beaucoup de souffrance inemployée, parfois gâchée, de grandes virtualités en sommeil, un immense désir de servir, une soif d'ascension, de don de soi.

« Que faire pour répondre à tant de besoins, pour utiliser tant de richesses ? Que faire, sinon essayer de leur venir en aide ? Que faire, sinon essayer d'ouvrir leurs âmes à l'amour, leurs cœurs et leurs vies au service des autres ? Qui ne comprendrait pas cela ne saurait comprendre l'action multiforme de la Croisade des Aveugles depuis 1943. »

Fidèle à l'esprit de son fondateur, fidèle à son idéal de christianiser le monde des aveugles, elle a œuvré sur tous les terrains : spirituel, moral, éducatif, social, charitable, législatif, professionnel. Elle est entrée et s'est fait entendre et écouter dans les Comités nationaux et internationaux où sont discutées les questions concernant les aveugles.

En 1945, l'assemblée des cardinaux et archevêques l'agréa officiellement en nommant le P. Boury « Aumônier national ».

La même année se situe la première réalisation d'ordre éducatif.

Pourquoi les jeunes gens aveugles seraient-ils tenus à l'écart des joies que le camp apporte à leurs camarades clairvoyants ? Il n'existait pas alors de scoutisme pour les aveugles. Le Père Boury présenta l'aumônier de l'extension dans trois écoles d'aveugles, dont une seule accepta alors de faire un essai.

La Croisade des Aveugles donna le coup d'envoi et vit le premier camp, en France, de jeunes gens aveugles. Essai bien timide qui, les années suivantes, devint une Route. Pendant des années, la Route sillonna la France, la Touraine, la Bretagne, les Pyrénées, l'Auvergne, ouvrit les voies aux camps de l'extension, et introduisit les jeux dans les institutions d'aveugles.

Pourquoi les jeunes filles aveugles n'auraient-elles pas, comme leurs frères aveugles et comme leurs frères et sœurs clairvoyants, une colonie de vacances qui leur donnerait la joie du soleil et du grand air, des jeux et de la détente éducative et épanouissante, et serait pour certaines une protection nécessaire ? La réponse à cette question fut, en 1945, la création de la Colonie de Nouzilly (Indre-et-Loire) qui, depuis lors, a reçu plusieurs centaines de jeunes filles aveugles de 15 ans et au-dessus.

Si l'on s'engage dans l'action sociale, il faut un très solide fondement spirituel. Que de bonnes volontés, de généreux dévouements ont sombré faute de cette base doctrinale et spirituelle. Si l'on n'est pas fortement accroché à Dieu, il y a danger de laisser l'action sociale prendre le pas sur tout le reste.

Ce souci du spirituel se doublait pour les dirigeants de la C.A. d'un autre problème. Ne pourrait-on pas trouver la possibilité de faire se rencontrer et mieux se connaître, en les faisant vivre ensemble,

MISSION ET CHARITÉ

dans une atmosphère de joie, d'amitié, de prière, de charité, les aveugles et les clairvoyants ? Les aveugles ont besoin des clairvoyants et ceux-ci ont beaucoup à recevoir des aveugles. C'est pour y parvenir que fut réalisé, en 1946, le premier pèlerinage-congrès de la Croisade des Aveugles à Lourdes. Ils n'étaient que 350 cette année-là, et l'organisateur avait reçu des lettres, dont certaines manquaient pour le moins d'aménité... Avait-on idée de faire un tel rassemblement d'aveugles ? Ce serait pitoyable un tel défilé... Ce ne fut pas pitoyable, ce fut émouvant et d'une piété bouleversante. Jamais Lourdes n'avait vu cela.

Maintenant, ils sont 2 000. Et quand on les voit à la grotte accrochée au rocher, quand ils portent le dais et les torches à la procession du Saint-Sacrement, quand on fait avec eux le chemin de croix dans la montagne, et que certains marchent pieds nus dans la rocaille, sans pouvoir choisir l'emplacement où ils vont mettre leurs pieds, quand on a prié avec eux à la veillée religieuse, aux piscines, quand on a entendu leurs supplications et plus encore leurs témoignages de joie et de reconnaissance, on est rempli d'admiration et d'action de grâce. Le cœur est en fête. On ne peut que remercier Notre-Dame qui, sur son domaine, accomplit tant de merveilles, suscite tant de dévouement et fait éclore tant de vocations à l'apostolat. Car c'est à Lourdes que se recrutent la plupart des responsables et militants. Lourdes est vraiment le cœur de la Croisade des Aveugles.

— *Les jeunes aveugles* venaient de plus en plus nombreux à Paris pour continuer leurs études. Le problème du logement y est difficile, parfois insoluble. Pour le résoudre et fournir aux aveugles des conditions de vie acceptables et des facilités de travail, la C.A. ouvrit, en 1950, le Foyer des Etudiants aveugles, au siège même de l'association, 15, rue Mayet ; 25 à 30 aveugles peuvent y être admis pendant le temps de leurs études et de leur rééducation. Le Foyer est agréé par l'Aide sociale. Ils y trouvent, avec le vivre et le couvert, des lecteurs et lectrices bénévoles, des pianos, magnétophones, postes de radio... sans oublier le petit oratoire dédié à Notre-Dame de la Lumière.

— *Les organistes* aveugles et chantres d'église avaient besoin de perfectionner leurs études de grégorien et de se tenir au courant des progrès de cet art. L'Ecole grégorienne Braille fut fondée en 1952 et affiliée à l'Institut grégorien de Paris. Quatre sessions sont nécessaires pour obtenir le diplôme de chant grégorien. Cours et corrections des devoirs sont assurés par les Pères Bénédictins de Ligugé. Les titulaires ont demandé des cours de perfectionnement et d'accompagnement.

Tout l'enseignement du grégorien s'est trouvé transformé en quelques années.

— *Plus de 60 % des aveugles sont d'origine rurale.* Or, il n'existait pour eux aucun enseignement agricole. Ceux qui restaient à la campagne étaient ou bien des vanniers, brossiers, chaisiers, ou bien des bricoleurs qui aidaient un peu à de menus travaux, ou encore des inemployés qui passaient une partie de la journée près de leur poste de radio. Rares étaient ceux qui travaillaient vraiment.

En 1956, la Croisade des Aveugles ouvrit à Villeneuve-Sainte-Odile, à Plénée-Jugon (Côtes-du-Nord), le premier Centre éducatif rural d'aveugles en Europe. Une trentaine de jeunes gens y suivent des cours théoriques et pratiques d'horticulture, d'aviculture, de vacher ou d'éleveurs. Les résultats sont magnifiques.

— *Pour les jeunes filles aveugles,* un Centre éducatif Ménager rural a été créé en 1957, à Notre-Dame de Terreneuve, à Chauvé (Loire-Atlantique). Des constructions sont en cours, qui vont permettre d'accueillir en chambres particulières une soixantaine d'aveugles et de les former à être de bonnes ménagères, capables de s'occuper elles-mêmes de leur intérieur et de leur basse-cour.

— La Croisade des Aveugles n'oublie pas pour autant la grande masse des *aveugles adultes*, travailleurs ou non, et les personnes âgées.

Elle a fondé, en 1963, à Lille, un atelier protégé. Elle a, depuis 1955, un magasin de vente de travaux d'aveugles à Besançon. Elle organise des expositions-ventes de travaux d'aveugles et des sessions de vannerie fine. Elle s'occupe actuellement de l'écoulement du travail des brossiers aveugles par les commandes prioritaires de l'Etat et des administrations publiques. Elle oriente des clients vers les masseurs-kinésithérapeutes, les professeurs de musique, les accordeurs... Elle trouve des places. Elle donne de très nombreuses consultations sociales. Elle aide les aveugles par des dons, des prêts d'honneur... Mais pour sauvegarder la dignité de l'aveugle, elle lutte énergiquement contre la honteuse exploitation de la cécité que constitue la vente de porte à porte de produits soi-disants fabriqués ou vendus au profit des aveugles.

Les 68 groupes filiaux de France, souvent dirigés par un aveugle, totalisent plus de 10 000 adhérents aveugles. Leurs réunions pleines d'entrain, de joie, de franche camaraderie, sont très suivies. On y trouve un élément spirituel, un souci éducatif et beaucoup de cordialité.

— *Pour aider les parents d'enfants aveugles,* souvent désorientés devant l'épreuve, la Croisade a fondé, en 1963, une section qui a

MISSION ET CHARITÉ

pris le nom d'Amicale des Parents d'Enfants aveugles. Cette amicale connaît un grand succès, ce qui prouve qu'elle répond à un grand besoin. La Croisade projette de mettre sur pied, pour les enfants aveugles retardés, un service de visites et d'enseignement à domicile.

Elle sait qu'il faudrait des maisons pour les personnes âgées, des maisons de vacances familiales. Elle en a une au Mont d'Halluin (Nord) ; mais chaque jour apporte de nouveaux besoins. Deux autres maisons seront probablement ouvertes.

Son imprimerie Braille a édité en format de poche le missel des dimanches et fêtes. Le Nouveau Testament, des parties de l'Ancien, des chansons de marche et de veillées, les grandes encycliques de Jean XXIII figurent au catalogue de ses publications braille. La revue *Lux Vera* est éditée en noir et en braille.

Des journées de récollection et des retraites fermées sont organisées. Chaque année, 400 à 500 aveugles font une retraite fermée de trois jours.

On ne compte plus les sorties éducatives, les visites de cathédrales, châteaux, musées, usines, qui sont si enrichissantes pour les aveugles.

Le problème du sacerdoce des aveugles a retenu l'attention des dirigeants de la Croisade. Des démarches ont été faites, au cours d'audiences privées, près de Pie XII et de Jean XXIII, pour une révision de certaines dispositions du Code de Droit Canonique concernant l'accès des aveugles au sacerdoce. La question a été posée à S.S. Paul VI qui a promis de s'y intéresser. Le pape Jean XXIII a autorisé, en 1953, l'ordination sacerdotale de trois aveugles, dont un Français, l'abbé Delaby, du diocèse d'Arras.

La Croisade des Aveugles est présente dans les Comités nationaux qui s'occupent des questions concernant la cécité. Elle a une vice-présidence au Comité national pour la Protection sociale des Aveugles, le secrétariat du Comité de la Journée nationale des Aveugles, un délégué à l'Organisation mondiale pour la Protection sociale des Aveugles.

Pour élargir son action, la Croisade se devait de franchir les frontières. En 1959, a été fondé le Comité international de la Croisade des Aveugles, qui groupe des associations catholiques nationales de huit pays et a des correspondants dans un grand nombre d'autres. Les Congrès internationaux qu'elle a tenus à Lourdes (1958), à Rome (1959), à Bruges et Bruxelles (1961), à Constance (1963), ont prouvé sa vitalité et son rayonnement international de plus en plus grand. Le Comité international de la Croisade des Aveugles est membre associé de l'Organisation mondiale pour la Protection sociale des Aveugles. La Croisade des Aveugles, association reconnue

DOCTRINE

d'utilité publique, est administrée par un Conseil d'administration présidé par le prince Raymond de Broglie ; M. Robert d'Harcourt, de l'Académie française, ancien président, est président d'honneur.

Fidèle à l'esprit du Père Mollat, la Croisade des Aveugles essaie de porter le Christ au monde des aveugles en les aidant tous dans leur promotion humaine, sociale et spirituelle. Nombreux sont les aveugles qui nous disent que la Croisade a non seulement transformé leur vie, mais qu'elle est leur vie. Par sa spiritualité incarnée, elle fait d'une chair de souffrance une chair de rédemption.

Pierre BOURY, S.J.

*Aumônier national
de la Croisade des Aveugles.*

L'activité spirituelle de la croisade des aveugles⁽¹⁾

par R. P. J. Florin, c. m.

I. — Comment concevez-vous l'action spirituelle de la Croisade?

Monsieur le Président,
Mesdames,
Messieurs,

Tous les rapports le disent : l'action spirituelle est *primordiale* dans la Croisade. « Elle en est le cœur, le moteur ; elle doit animer toutes les autres activités ; sans elle, la Croisade n'a plus de raison d'être. »

LE BUT A ATTEINDRE

La conception de cette action spirituelle est exprimée de multiples façons, en des formules souvent très riches que vous reconnaîtrez :

- Christianiser le monde des aveugles ;
- Amener tous les aveugles au Christ ;
- Leur porter le Christ ;
- Soutenir, éduquer, approfondir la foi qui fait prendre conscience aux aveugles de leur dignité de fils de Dieu ;
- Aider chacun à conserver, augmenter ou retrouver la foi ;
- Montrer à tous la plénitude de la vérité chrétienne ;
- Faire éclater la charité du Christ ;
- Faire des aveugles croyants les apôtres de leurs frères, afin que, par eux, la lumière, le réconfort, la joie, l'amour du Christ soient portés au plus grand nombre possible ;

(1) Congrès de Lille (Juillet 1964).

- Préserver l'âme des aveugles ;
- Faire passer parmi eux un courant organisé d'esprit chrétien ;
- Faire circuler la sève de l'idée chrétienne ;
- Faire vivre l'esprit chrétien ;
- Refaire chrétiens nos frères en cécité.

Depuis son origine, c'est là le but de la Croisade ; il n'a jamais varié ; il n'a jamais été abandonné. C'est la fierté de la Croisade d'avoir pour mission d'apporter le Christ au monde des aveugles.

LIGNES DE FORCE DE CETTE ACTION

Par quels moyens atteindre ce but ? Quelles sont les lignes de force de cette action spirituelle ?

Beaucoup l'ont rappelé : « La Croisade est un mouvement d'action catholique », et le souci de la Croisade doit être d'insérer son action dans la ligne de l'action catholique, de voir si sa pensée et ses réalisations sont bien conformes aux directives de pensée et d'action de l'Eglise, d'adapter pour ses membres l'enseignement et les consignes de l'Eglise.

L'AME DE TOUT APOSTOLAT

Il est utile de revenir aux origines pour comprendre la spiritualité de la Croisade.

C'est en 1927 que le Père Yves Mollat organisa la première réunion de la Croisade à Lyon, avec six aveugles.

Grâce à son action inlassable, la Croisade connut un développement rapide. Quand il mourut prématurément, en 1934, la Croisade comptait plusieurs milliers d'adhérents en France et dans les pays voisins.

L'action spirituelle du P. Mollat consistait en visites, recollections, retraites, impression de livres de piété, bulletin périodique : *Lettres de la Croisade des aveugles*.

Le Père Pottier continua l'œuvre dans la même ligne d'action, donnant au bulletin de la C.A. le nom de *Lux Vera*.

Certains d'entre vous ont connu ces premiers apôtres, ces pionniers, à qui la Croisade doit son existence et sa spiritualité.

Le Père Mollat, il le dit lui-même dans l'opuscule qui raconte sa vie, avait voulu « apporter à tant d'âmes creusées par l'épreuve de l'infirmité et avides de vie divine, un aliment spirituel adapté, leur apprendre à transformer en valeurs rédemptrices tant de souffrances apparemment inutiles, créer parmi les aveugles un vaste

MISSION ET CHARITÉ

courant de zèle et d'entraide spirituelle qui irait atteindre les plus isolés et les plus déshérités. »

Il voulait « établir un lien aussi universel que possible, créer un esprit qui soit opérateur de bien ».

Ce lien, cet esprit, il les emprunta à l'Apostolat de la Prière qui demandait et demande toujours à ses adhérents l'offrande quotidienne de toutes leurs actions et souffrances au Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ en réparation de leurs péchés et à de vastes intentions apostoliques.

« Reconnaître, disait-il, dans la vie de l'aveugle, une vocation divine, l'accepter et en tirer le maximum ». Il savait, par sa propre expérience, que « rien ne se ferait de grand dans le monde des aveugles tant que cette attitude vraiment chrétienne n'aurait pas été prise vis-à-vis de l'infirmité ».

Il constatait que « là où elle n'était pas, les âmes s'aigrissaient dans la révolte, ou bien s'abandonnaient dans une mentalité déprimante d'éternel assisté, ou bien encore se raidissaient dans un stoïcisme non dépourvu de grandeur, mais orgueilleux et stérile. »

Il aimait rappeler cette réflexion d'un aveugle : « Mon Père, autrefois j'étais révolté mais, depuis que je me suis remis à prier, je suis calmé. »

Ou cette autre : « Ce fut très dur les deux premières années, mais maintenant c'est l'action de grâces. Je puis prier toute la journée, pour ma famille, pour toutes les intentions... Donnez-moi des intentions de prières. »

Depuis qu'ils avaient reconnu sur eux ce que le Père appelait une « vocation divine », depuis surtout qu'ils avaient accepté et offert au Seigneur leur cécité, le calme, la paix et même la joie étaient entrés dans leurs cœurs.

PRIÈRE, OFFRANDE : SOURCES D'ACTION

La prière, l'offrande sont toujours les bases de l'action spirituelle de la Croisade.

C'est l'âme de l'apostolat.

Combien d'aveugles ne peuvent offrir que cela. Mais cela, c'est le trésor spirituel de la Croisade, trésor inestimable de prières et de mérites.

Le Père Mollat était allé à l'essentiel. Il avait préparé la bonne terre pour les moissons futures. Sa vie trop courte ne lui a pas permis d'élargir davantage son action spirituelle.

CROISADE, MOUVEMENT D'ACTION CATHOLIQUE

Après la guerre de 39-40 et pendant l'occupation, en 1943, le Père Boury prit la direction de la Croisade. Dès la Libération, en 1945, l'Assemblée des Cardinaux et Archevêques agréa officiellement la Croisade comme mouvement d'Action catholique, en nommant le Père Boury aumônier national.

La Croisade avait désormais ses lettres de service ; il lui fallait intensifier son action spirituelle dans la ligne des mouvements d'action catholique.

« Il lui fallait, sensible et ouverte à toute souffrance et à toute misère, porter de plus en plus aux aveugles le message du Christ et l'amour de Dieu par les voies les plus diverses, avec les méthodes de l'Evangile et selon les directives de l'Eglise ».

SPIRITUALITÉ ENGAGÉE

Les papes ont tracé la ligne de marche de l'Action catholique.

« La doctrine de l'Eglise, disait Jean XXIII, saisit l'homme dans sa totalité... et c'est en référence à l'homme total, être social et religieux... donc à une anthropologie chrétienne, et finalement, à l'Incarnation Rédemptrice, que doit se faire la mise à jour de l'Eglise. »

SPIRITUALITÉ INCARNÉE

Combien l'ont rappelé dans leurs rapports :

« Nous ne sommes pas des anges, des esprits seulement. Nous sommes corps et âme, chair et esprit. Notre âme est incarnée. »

Par conséquent, l'action spirituelle de la Croisade doit être incarnée. Elle doit se concrétiser dans le service.

« Lorsqu'on pense au monde des aveugles, on y découvre beaucoup de misères, des misères de toutes sortes : physiques, morales, intellectuelles, matérielles, spirituelles. C'est à toutes ces misères que la C.A. a le devoir de porter remède. Elle doit apporter à toutes les misères la charité du Christ » (P. Boury).

Le but de la Croisade est apostolique, comme celui de l'Action catholique. Donc, comme elle, en plus des formes de base de l'apostolat, prière, offrande, bonne parole, œuvres de charité... elle doit contribuer à l'effort commun pour une vie matérielle et sociale plus humaine.

Il faut, en effet, un minimum de bien-être pour pratiquer la vertu et effectuer une réelle montée vers Dieu.

« Christianiser le monde des aveugles, ce n'est pas seulement

MISSION ET CHARITÉ

l'évangéliser, dans le sens étroit de ce terme, mais aussi lui procurer des conditions de vie telles que la vie chrétienne y soit possible » (Abbé François).

VOIR, JUGER, AGIR

« La mission apostolique de la Croisade est donc aussi, comme le demande l'Eglise, de voir, de juger et d'agir à la lumière des principes évangéliques, pour que les conditions de vie des aveugles ne soient pas en opposition avec une vie chrétienne normale ».

C'est cela aussi l'action spirituelle de la Croisade. Les croisés chrétiens doivent apporter avec leur prière et leur offrande, leur action.

Ils doivent « manifester leur foi dans tous les milieux où ils vivent et y exercer une influence chrétienne ».

Ils doivent « s'engager dans les réalisations qui s'emploient à remédier aux injustices, au déséquilibre, à la souffrance sous toutes ses formes ».

« La Rédemption ne vise pas seulement à sauver les âmes et à peupler le ciel, mais aussi à rétablir sur terre l'équilibre, la justice, le bonheur et la paix » (Cardinal Liénart).

« Les disciples du Christ doivent être les premiers à apporter à l'œuvre de restauration leur concours, avec l'esprit et les forces surnaturelles qui les animent... Ils doivent être présents au monde pour lui apporter le salut dans toute son ampleur, tel que Dieu le veut. »

COMME LE CHRIST

C'est bien ainsi qu'a travaillé le Christ.

Pour sauver les hommes, Il a donné sa Parole, sa Prière, sa vie, mais « en entrant dans la vie de ses contemporains, partageant leurs joies et leurs peines, soulageant leurs misères : Il a guéri, Il a ressuscité, Il a nourri les foules, Il a pleuré avec ceux qui étaient dans la peine, Il s'est réjoui avec ceux qui étaient heureux, Il a travaillé de ses mains, 30 années de sa vie sur 33 ; Il a changé l'eau en vin pour les invités d'une noce, Il a relevé les pécheresses et accueilli les prodigues... »

Ainsi la Croisade doit s'efforcer d'aider les aveugles à trouver « un peu de joie, de l'amitié dans ses réunions, dans ses récollections, ses pèlerinages, ses retraites ; elle leur met au cœur la hantise du bonheur et du salut des autres ; par toutes ses réalisations sociales, elle les aide dans leur profession, dans leur travail, dans toute leur formation humaine.

Chacun de ses moyens est orienté vers la christianisation du monde des aveugles, car en chacun d'eux domine l'esprit du Christ. Tous ont une valeur de rédemption, une valeur divine, une valeur d'éternité.

Que chacun dans la Croisade ait à cœur de marcher dans cette large route tracée par le Christ et par son Eglise et de faire éclater dans toutes les réalisations l'immense charité du Christ.

II. — Comment réalisez-vous personnellement cette action spirituelle ?

Comment est-elle réalisée dans vos groupes ?

Les témoignages sont une longue et réconfortante énumération de toutes les réalisations individuelles et collectives. Ce qui retient aussi l'attention, ce sont quelques indications sur l'esprit de cette action, sur les qualités nécessaires pour une action spirituelle, profonde et efficace.

EFFORTS INDIVIDUELS

La liste des efforts individuels est presque la même en chaque rapport :

« La prière, l'offrande, l'exemple d'une vie chrétienne sérieuse, l'attitude chrétienne envers tous, les visites des aumôniers surtout aux malades et aux isolés, les visites mutuelles des aveugles et des guides, tous les petits services d'amitié et de charité, toute la correspondance en noir, en braille et par bandes sonores. »

Plusieurs de ces moyens sont souvent « l'occasion d'une bonne parole qui peut être un trait de lumière dont le Seigneur se servira pour faire pénétrer sa grâce ».

Il faut souligner ce geste : « Pendant la semaine, je vais voir certains aveugles âgés ou infirmes qui ne peuvent assister à la messe et leur fait la lecture de l'épître et de l'évangile du dimanche. »

ACTION COLLECTIVE

Peu à peu, avec parfois des hésitations ou de sérieuses difficultés, le même rythme s'établit partout pour l'action spirituelle collective : réunions, retraites, journées de récollection, pèlerinages locaux, pèlerinage de Lourdes, réunions de formation spirituelle pour les responsables, conférences, messes mensuelles. Plusieurs groupes font célébrer une messe dans la paroisse de chaque défunt de la Croisade.

MISSION ET CHARITÉ

RÉUNIONS

Presque toutes les réunions ont lieu tous les mois ou tous les deux mois ; ici ou là, tous les trois mois ; ailleurs, tous les quinze jours.

Dans la plupart des diocèses, il y a de nombreux sous-groupes afin de faciliter les déplacements des membres de la C.A.

Les réunions comportent en général :

— Une prière commune. Il existe cependant des réunions qui demeurent uniquement sur le terrain de l'amitié et dont les responsables craignent d'effaroucher les non-croyants par un geste religieux : ce phénomène est heureusement assez rare.

— Très souvent, une messe communautaire ou un salut du Saint-Sacrement. Quelqu'un demande aux aumôniers de prévoir un moment pour les confessions.

— Le mot de l'aumônier pendant la messe ou au début de la réunion

— Une conférence ou une lecture. Des rapports indiquent les titres des sujets traités au cours de l'année : la mission des laïcs dans l'Eglise, le Concile, la dignité spirituelle de l'aveugle, quelques grandes figures de la chrétienté. Très souvent, lecture et commentaire d'un article de *Lux Vera*.

RETRAITES

Il faut constater que les retraites annuelles sont assez peu nombreuses et suivies presque uniquement par les dames et jeunes filles... Il est évidemment difficile pour beaucoup de s'absenter trois jours... On le fait pour Lourdes et certains voyages, mais une retraite n'offre pas le même attrait...

Il est fait mention de 14 retraites organisées par la C.A. Dans un groupe important, il y a deux retraites : une pour les jeunes, l'autre pour les aînées.

On indique parfois le nombre de retraitants quand il est confortable : 30 à 40 personnes. On peut estimer à 500 ou 600 les croisés qui font une retraite chaque année... sans compter les aumôniers et les religieuses.

Un groupe exprime le vœu d'une retraite interrégionale... une retraite « sérieuse », retraite fermée, dans le silence, pour un véritable approfondissement de la foi et la formation de militants.

Celles qui ont le temps, le courage et la joie d'assister aux retraites expriment leur satisfaction : « C'est ce qu'il y a de mieux pour élever l'âme et la mettre en face de sa vocation, des responsabilités qu'elle a du salut de ses frères et sœurs dans le Christ, la mettre en face des réalités de la vie et du rôle à jouer dans l'Eglise. »

RÉCOLLECTIONS

Les journées de récollection sont évidemment plus faciles à organiser et elles sont très nombreuses et très suivies. Journées pratiquement trimestrielles, en tenant compte des pèlerinages locaux.

PÈLERINAGES LOCAUX

Quelle admirable litanie des Saints, litanie émouvante surtout en l'honneur de la Sainte Vierge que la liste des pèlerinages locaux. Ecoutez-la comme une prière :

Sacré-Cœur de Montmartre ou d'Issoudun ; Sainte-Odile ; Sainte-Bertille ; Sainte-Maxellende ; Sainte-Thérèse de l'Enfant-Jésus ; Notre-Dame de la Clarté ; Notre-Dame de Grâces ; Notre-Dame du Saint-Cordon ; Notre-Dame de Bon-Secours ; Notre-Dame de la Treille ; Notre-Dame de la Marlière ; Notre-Dame de Boulogne ; Notre-Dame des Dunes ; Notre-Dame de la Médaille Miraculeuse ; Notre-Dame de Pontmain ; Notre-Dame de Pellevoisin ; Notre-Dame de Chartres ; Notre-Dame de Fourvières ; Notre-Dame de Beauchesne ; Notre-Dame de Terreneuve ; Notre-Dame du Puy ; Notre-Dame de la Motte ; Notre-Dame de Jussey ; Notre-Dame de la Délivrande ; Notre-Dame-sur-Vire ; Le Petit Lourdes ; Notre-Dame de la Lumière... et combien d'autres sans doute.

La Croisade aime vraiment la Sainte Vierge... Elle lui doit tant.

LOURDES

C'est pourquoi il y a chaque année ce rassemblement extraordinaire de 2 000 aveugles et clairvoyants à Lourdes.

Les témoignages sont unanimes. Tout est fait dans les groupes pour attirer à Lourdes. Parfois, une réunion de préparation invite tous les aveugles du groupe à s'unir spirituellement au pèlerinage. Avec beaucoup de délicatesse et d'ingéniosité, on aide financièrement les moins fortunés, surtout les aveugles hospitalisés.

C'est à Lourdes, en effet, « que se forment, que se forgent l'âme et le cœur de la Croisade ».

C'est là que se créent les liens d'amitié et de fraternité entre aveugles, entre aveugles et clairvoyants, entre tous les groupes de France.

Lourdes est la source des admirables dévouements que l'on trouve dans la Croisade. C'est là que s'éveillent les vocations à l'apostolat. C'est là que se recrutent la plupart des responsables et militants.

C'est là enfin que tant d'âmes désemparées, démoralisées, égarées, retrouvent la foi et l'espérance.

MISSION ET CHARITÉ

Lux Vera s'est fait souvent l'écho des témoignages émouvants recueillis au cours de la réunion générale à la salle Notre-Dame. Il y a tous les rapports, il y a toutes les lettres, parfois même d'incroyants enthousiasmes par les journées d'amitié, de charité et de joie vécues pendant le pèlerinage.

Ecoutez seulement ce témoignage d'une jeune aveugle :

« Lourdes, la grotte, la Vierge qui attend, qui sourit, qui accueille. La première visite du pèlerin est pour Elle. Il se présente tel qu'il est, fatigué, accablé, pécheur. Elle, nichée dans son creux de rocher, n'a jamais repoussé personne. Oh ! ces prières, ces méditations, quand tout bruit a cessé, accompagnées seulement par la voix claire du Gave saluant au passage la Vierge qui écoute.

Lourdes, chemin de croix dans la montagne que l'on fait par tous les temps. Chemin de croix de la croisade si touchant, impressionnant si profondément le pèlerin qui se trouve dans les parages. Ce chemin de croix est bien la manifestation où l'aveugle est le plus uni à son guide, s'aidant parfois mutuellement. Les cailloux qui glissent sous les pieds, les grosses pierres qu'il faut éviter et la descente rapide aux chutes toujours possibles.

Lourdes, terre de Marie, mais aussi royaume de son Divin Fils ; les supplications, les invocations, les chants de louange qui montent vers Lui au cours de la procession du Saint-Sacrement.

Les malades qui prient, qui souffrent avec le sourire, le dévouement de ceux qui les soignent, autant de sermons, sans parole, qui bouleversent les cœurs.

Lourdes, pour nous, pèlerins de la Croisade, c'est l'école où l'on apprend ; les aînés, les dirigeants, les responsables nous montrent la route à suivre. Cet enseignement est efficace, puisque chaque année nous découvrons de nouvelles réalisations qui font honneur à ceux qui les entreprennent.

Lourdes, occasion unique de se rencontrer, faire de nouvelles connaissances.

Au moment du départ, ce sont les mêmes mots qui montent à toutes les lèvres : au revoir, à l'année prochaine. Cet au revoir, on le lui dit aussi à Notre-Dame, en cette dernière cérémonie à la grotte. Oui, nous reviendrons, car tout nous attire dans cette cité que Marie a choisie et où nous nous trouvons si bien. »

Il y aurait encore à souligner l'action spirituelle du *bulletin local*, l'intérêt de *Lux Vera* que les abonnées trouvent enrichissant, surtout l'efficacité des *réunions de formation spirituelle des responsables...*

Mais il est intéressant de recueillir quelques pensées sur l'*esprit* dans lequel il faut faire cette action spirituelle.

SERVICE D'AMOUR

L'action spirituelle doit se faire dans un climat de joie et d'amour.

« Plus que tout autre peut-être, l'aveugle a besoin d'affection.

La spiritualité de la C.A. doit être humaine, équilibrée, empreinte de joie.

Il faut créer la confiance par beaucoup de bonté et d'amour.

Les clairvoyants doivent comprendre la souffrance de la cécité.

La Croisade est un service d'amour, à l'exemple du Christ qui nous enseigne qu'il n'y a pas de plus grand amour que de consumer sa vie au service de Dieu et au service des âmes. »

COMME JÉSUS DOUX ET HUMBLE

Le Père Mollat disait : « Jésus présent dans le sein de Marie, sanctifiant Elisabeth et Jean-Baptiste, c'est l'image de notre apostolat... Marie ne s'est rien attribué, il n'y a rien à nous attribuer. »

L'action spirituelle doit être humble. On sait que le moi est haïssable. Il y a parfois ce danger du « moi » en toute œuvre et, par conséquent, dans la Croisade.

Certains relèvent avec étonnement des expressions comme : mon groupe, mes aveugles, mon œuvre, mes enfants, etc. Cela sonne mal. Les membres de la C.A. sont des adultes et non des enfants. Il faut bannir cette façon d'agir que les aveugles n'aiment pas et qualifient parfois durement.

« La Croisade est un service, un service humble et aimant. Le Christ est venu pour servir et il l'a fait pauvrement et humblement. »

Jésus, doux et humble de cœur, rendez le cœur de tous les membres de la C.A. et particulièrement de ses aumôniers et de ses dirigeants semblable au vôtre.

NI TROP, NI TROP PEU

L'action spirituelle doit être respectueuse, faite avec discrétion.

« Il ne faut pas, quand on voit un aveugle, lui parler de but en blanc de pèlerinages, de retraites, de sermons ; ce serait souvent le meilleur moyen de le braquer et de ne plus le voir aux réunions. »

« Il faut croire à l'efficacité spirituelle de l'exemple et de l'amitié. On ignore souvent l'ascendant que l'on peut avoir sur les autres simplement par l'exemple, par quelques paroles, de petites actions. L'action spirituelle doit se faire petit à petit. »

Les jeunes demandent que les réunions ne soient pas axées uniquement sur le spirituel.

MISSION ET CHARITÉ

Comme elle s'adresse à tous, « l'action spirituelle doit être dosée, adaptée, faite avec largeur d'esprit, en raison des opinions religieuses très variables. »

Evidemment, il y a des temps forts d'action spirituelle, des temps de spiritualité pure, mais il ne faut pas oublier que toutes les autres activités faites avec charité ont aussi leur valeur spirituelle.

Par contre, il ne faut pas oublier que la Croisade est un mouvement chrétien ; il ne faut pas cacher son drapeau, le mettre dans sa poche.

« Prier ensemble, parler de sa foi et de son espérance n'est pas choquant pour des incroyants ou des frères séparés, s'ils sentent combien nous les respectons et les aimons. »

OUVERTE A TOUS

Surtout, notre action spirituelle doit être faite comme le veut le Christ et le Concile. Elle doit être œcuménique, catholique, ouverte à tous, faite dans la ligne de l'Action catholique.

« Le souci majeur du Concile est l'œcuménisme, c'est-à-dire la préoccupation de toutes les âmes qui ont coûté le sang du Christ. Et pour réaliser peu à peu l'unité, il veut montrer le christianisme dans sa vérité ; il veut montrer une Eglise catholique vivante de la vie du Christ, débordante de charité, enracinée dans l'Evangile d'où lui vient sa sève et sa vie, afin de donner à tous le désir de vivre comme elle, de marcher avec elle dans la voie du salut ».

Nous trouvons le même souci à la Croisade.

Elle veut être ouverte à tous, vraiment catholique.

« Il faut toucher tous les aveugles, sans exception, pour les amener au Christ. »

La Croisade n'est pas une confrérie, un cercle fermé, réservé aux seuls pratiquants.

« Elle ne veut pratiquer aucune discrimination d'ordre confessionnel. Elle est ouverte à tous, les catholiques fervents comme non-fervents, ainsi qu'à toutes les âmes de bonne volonté quelle que soit leur confession... Elle doit multiplier les liens avec les groupements qui ne présentent pas de caractère religieux ».

Comme le Concile le demande :

« Elle doit montrer à tous la splendeur de la vérité, rayonner partout la clarté de l'esprit, la ferveur de l'âme, la chaleur du cœur, apportant à tous compréhension et amour, plaçant toute son action sous le signe chrétien de la justice et de la charité. »

Comme le demande Saint Paul :

« Elle doit se faire toute à tous, pour les attirer au Christ qui n'a rejeté personne. »

ACTION ÉCLAIRÉE, VIVANTE

Cette action doit être réalisée dans la ligne de l'Action catholique. La première partie de ce rapport a déjà développé ce sujet. Un témoignage cependant qui insiste sur la nécessité d'un travail en équipe et sur la formation spirituelle et sociale des militants.

« Ce qui est vrai pour l'Action catholique, l'est aussi pour la Croisade, avec ses applications particulières au monde des aveugles. La Croisade doit être un mouvement d'Action catholique véritable, dirigé par une équipe d'aveugles et de clairvoyants authentiquement militants, équipe animée et éclairée de la lumière du Christ par un aumônier national, aidé dans sa tâche par les autres aumôniers, équipe qui doit à son tour animer et former spirituellement et socialement les équipes des différents groupes. La Croisade ne doit pas être d'Action catholique seulement de nom, mais être un véritable mouvement plein de force et de vie, qui doit mettre en branle les aveugles et les clairvoyants pour refaire chrétiens leurs frères. »

III. — On entend dire parfois que la Croisade doit conduire à la résignation... Qu'en pensez-vous ?

Le mot a quelques défenseurs.

« Oui, la Croisade doit conduire à la résignation... Elle est le premier pas... Combien la cécité est lourde... Combien ont du mal à se faire une raison, à se résigner. Au début de toute cécité, pour un adulte, il y a la révolte, il y a une crise de dépression très dure, et puis, peu à peu, vient la résignation... Ce n'est pas toujours facile d'aller plus loin... Il y a beaucoup de tempéraments portés à la passivité... Il faut bien subir son sort. »

Mais le plus souvent, on ajoute un qualificatif à ce terme ou une courte explication : « Résignation, oui, mais résignation active... résignation dominatrice... résignation sanctificatrice... résignation victoire... une résignation qui ne soit pas abandon... découragement... laisser-aller... tristesse... ».

MISSION ET CHARITÉ

UNE MENTALITÉ DE CHIEN BATTU

Cependant, la majorité n'apprécie guère le mot « résignation », et il a de vigoureux adversaires.

« Se résigner, c'est supporter par la force des choses, cela aboutit à une spiritualité passive... On subit son sort et c'est tout... La résignation est forcément repliée sur elle-même... C'est n'avoir rien compris à la Croisade que de dire que sa spiritualité doit conduire à la résignation... Se résigner, c'est être écrasé, sans trop savoir pourquoi, par quelque chose de très lourd qu'il faut bien supporter dans l'impossibilité où l'on se trouve de s'en décharger, comme le forçat traîne son boulet... Se résigner, c'est ce que j'appelle une mentalité de chien battu... La résignation est néfaste et avilissante... Elle anéantit toute volonté d'émancipation chez l'aveugle... Ce mot a pour moi un sens de renoncement qui m'est pénible... Il a un côté triste et négatif qui ne me plaît pas... Ce serait choquant d'entendre dire que le Christ s'est résigné à porter sa croix... »

« On nous demande parfois, dit quelqu'un, de nous résigner à la Volonté de Dieu. Il faudrait savoir si c'est vraiment la volonté de Dieu que nous soyons aveugles. Je n'aime pas tout mettre sur le dos de Dieu. La maladie, les hérédités sont dues à une transgression de la loi de la nature, c'est-à-dire au péché, et le péché n'est pas la volonté de Dieu. Les accidents sont dus à un non-respect de la sécurité ou à un travail excessif, ou à un abus quelconque. Il y a toujours une responsabilité humaine directe ou indirecte. Ce n'est pas la volonté de Dieu. Et que dire de la guerre ?... Et même les catastrophes naturelles, les cataclysmes n'ont-ils pas leur raison profonde dans le refus d'obéissance des êtres créés ?... Je ne vois pas dans ma cécité la volonté de Dieu... »

ACCEPTATION VIRILE

On retient surtout le mot « acceptation ».

Acceptation non sans regret, non sans révolte parfois, mais « elle ne sert à rien ».

« Acceptation d'un état de fait... Prise de conscience de la réalité... Acceptation réfléchie... Acceptation virile... Acceptation comprise... Acceptation aimante, généreuse... »

Acceptation, oui, mais pour combien, avec une lueur d'espérance.

« J'accepte librement ma condition d'aveugle, mais en souhaitant intensément, si cela est un jour possible, une amélioration de mon sort... »

« J'accepte, oui, mais si un jour je pouvais revoir... »

Dieu n'a-t-il pas donné la lumière au monde ?... »

IV. — Une spiritualité d'offrande est-elle une spiritualité de résignation ?

Il est réconfortant de sentir dans les rapports avec quelle générosité beaucoup franchissent les étapes de cette montée spirituelle, de l'acceptation réfléchie de la souffrance à l'offrande rédemptrice, puis de l'offrande à l'engagement au service des autres.

ELLE SERT A QUELQUE CHOSE

Evidemment, cela ne veut pas dire qu'on devient insensible et invulnérable devant la souffrance, surtout devant les multiples désagréments de la cécité.

On avoue avec simplicité qu'il est très difficile d'arriver à cette spiritualité d'offrande.

« Cela se fait petit à petit... Il est impossible de se résigner à la cécité... Heureusement qu'on peut l'offrir... Elle sert quand même à quelque chose... Elle peut être utile pour soi et pour les autres... »

Le Père Mollat raconte qu'il est allé à Lourdes demander sa guérison, et il écrivait avec un certain humour :

« J'ai cru que ce n'aurait pas été consciencieux, ni même aimable pour la Sainte Vierge de ne pas faire cette démarche... Mais la bonne Sainte Vierge a bien voulu bénir mes mauvais yeux... Elle a bien voulu me conserver mon infirmité... J'en remercie la Sainte Vierge de tout mon cœur... Cela contribue à augmenter en moi la paix et la confiance à ce sujet... J'en suis heureux parce que c'est un acte de foi et de confiance qui me tranquillise complètement... »

Monsieur Pouget, prêtre très savant, qui était aveugle, et dont Jean Guittenon disait : « Cet aveugle de qui j'ai reçu la lumière », écrivait lui aussi, en revenant de Lourdes : « J'avais demandé la clairvoyance, et j'ai reçu une grâce beaucoup plus importante, la grâce de l'acceptation de la cécité. »

DOMINER LES DIFFICULTÉS

Combien d'aveugles ont demandé comme eux, comme le Christ à Gethsémani, d'être déchargés de leur lourde croix. Mais, comme eux, ils ont compris que :

« Ce qui fait honneur à l'homme, surtout ce qui fait honneur à Dieu, ce n'est pas la résignation passive, ce n'est pas l'apathie paresseuse, mais le courage, basé sur la confiance en Dieu, le courage qui fait dominer les difficultés. »

MISSION ET CHARITÉ

C'est une des plus belles leçons que les aveugles ont l'occasion de donner au monde.

SPIRITUALITÉ DE VIVANT

La spiritualité de la Croisade est une « spiritualité de vivant ».

Elle demande d'abord cette « vaillance dans le port de la croix ».

Elle rappelle que les aveugles ne sont pas des inutiles... « qu'ils leur faut lutter pour arriver quand même ».

Elle met dans le cœur « la confiance et l'espérance surnaturelles ».

On se souvient du petit chemin de croix de Lourdes, celui qui se trouve près de la grotte.

« Après les 14 stations traditionnelles il y a deux tableaux. Le premier représente l'espérance, l'espérance de la Vierge qui n'a jamais pensé que tout était fini le Vendredi-Saint, qui sentait que tout allait commencer. Le second qui représente le Christ glorieux du matin de Pâques. Le chemin de croix, le Vendredi-Saint n'ont de sens que dans la résurrection. Le triomphe du Christ donne la vraie signification de ses souffrances, et par conséquence de nos souffrances unies aux siennes. Par la Croix, par la souffrance, nous aussi nous marchons vers la joie de la résurrection, nous marchons vers la gloire. La vie de tout chrétien, la vie de tout croisé doit être dès ici-bas, une vie de joie pascale, une vie dans la foi, une vie pleine d'espérance. »

AVEC LE CHRIST

La Croisade nous dit, en effet, que la croix de la cécité unie à celle du Christ, « ainsi soulevée avec elle, est rédemptrice... elle nous élève vers Dieu, elle nous rapproche du Christ... et cette offrande humble et généreuse, donne une place de choix dans le mystère de la Rédemption. »

Offrande difficile certainement et qui demande à être souvent renouvelée. C'est pour cela que le Père Mollat avait adapté pour les aveugles la belle prière d'offrande de l'Apostolat de la Prière :

« Cœur de Jésus, Lumière du monde, je vous offre par le Cœur Immaculé de Marie toutes mes prières, mes actions, mes paroles et toutes les souffrances de ma vie, principalement celles qui viennent de ma cécité. Je vous les offre en union avec vos douleurs sur la Croix et votre Saint-Sacrifice sur l'autel, en réparation des offenses et pour le salut du monde entier, principalement pour celui de mes frères aveugles et aveugles-sourds. »

La Croisade voudrait conduire les aveugles jusque-là, jusque'à

cette offrande, ce don au Seigneur de leur croix et de leur vie toute entière.

« Elle demande que leur vie de souffrances physiques et morales, que leur vie de ténèbres, que leur vie de pauvreté, soit une vie offerte avec le Christ, dont la première pensée et la première parole fut de s'offrir à son Père, avec la Vierge Marie, la servante du Seigneur, la Dame du « Fiat », avec tous les chrétiens, membres du Corps mystique, avec tous leurs frères et sœurs en cécité ; une vie offerte en réparation de toutes les fautes, une vie offerte pour le bonheur des autres, une vie offerte pour donner la Lumière à tous ceux qui n'ont pas la foi et l'espérance ».

C'est bien cette pensée généreuse que beaucoup expriment en reprenant les strophes du Cantique de l'Offrande ; l'offrande totale : l'âme, le corps, le cœur, la jeunesse, l'âge d'homme, la vieillesse, la prière, le travail, la souffrance, le service.

AU SERVICE DE NOS FRÈRES

Offrande qui doit mener, pour tous ceux qui le peuvent, jusqu'à l'engagement au service des autres, à l'acceptation, dans sa paroisse, dans sa commune, surtout dans la Croisade, de responsabilités diverses.

Quelqu'un rappelait cette pensée de Saint Vincent de Paul : « Aimez Dieu, mes frères, mais que ce soit à la force de vos bras, que ce soit à la sueur de vos visages. »

L'action spirituelle doit mener jusque-là, jusqu'à l'engagement au service des autres.

VERS LA JOIE

C'est dans cette offrande, c'est surtout dans cet engagement, que l'on trouve la joie, la joie d'un beau service généreux.

Le Père Mollat parlait beaucoup de la joie :

« Ce n'est pas rendre gloire à Dieu, disait-il, que de le servir avec une âme de saule pleureur. Notre apostolat doit être un apostolat de la Joie. »

Non pas la joie d'être aveugle. Il est bien difficile, en effet, de comprendre et d'approuver certaines formules rencontrées rarement il est vrai, comme « l'amour de la cécité... considérer la cécité comme un don ». La cécité est un mal et on ne peut aimer le mal quel qu'il soit.

Mais la joie de donner, la joie d'offrir, la joie de servir, la joie dans la confiance, l'espérance et l'amour.

MISSION ET CHARITÉ

V. — Les éditions de la Croisade, en braille, exercent-elles une action spirituelle ?

Des réponses très brèves, mais fort encourageantes et quelques suggestions.

Beaucoup d'aveugles ne connaissent pas le braille, surtout l'abrégé, et ce sont les jeunes surtout qui profitent de cette nourriture spirituelle.

Des aveugles font bénéficier de leur savoir d'autres aveugles en leur lisant *Lux Vera* ou d'autres ouvrages en braille.

Des compliments pour la belle tenue de *Lux Vera* : « C'est une revue bien complète, avec ses articles de spiritualité, sa chronique sociale, les intentions de prières, les nouvelles diverses.

On lit avec intérêt les textes de l'Ecriture Sainte, les encycliques qui servent souvent à préparer des plans d'études pour les réunions.

On apprécie le Missel qui aide à comprendre et à suivre la messe. Il a été adopté au moins dans une institution.

On aime aussi les bulletins régionaux édités en braille.

Les groupes de correspondance ont aussi une heureuse influence spirituelle.

Un groupe a eu l'heureuse initiative de déposer à la bibliothèque municipale les éditions en braille des Evangiles, Epîtres, Actes des Apôtres.

Quelques suggestions enfin :

Emploi plus fréquent de l'intégral, surtout dans les groupes de correspondance.

La diffusion de *Lux Vera* sur bande sonore.

Une page spéciale de spiritualité demandée par des religieuses aveugles.

L'impression d'un catéchisme pour adultes, d'un ouvrage sur le mariage.

La publication fréquente de la liste des ouvrages en braille.

Enfin, un sondage pour connaître quels livres les aveugles voudraient avoir en braille.

Le Père

Jean-Marie BOUCHET

*baryton à la voix d'or,
familier de Platon,
adversaire juré d'Erasme
et ami des « petits iota souscrits ».*

par Louis Brunet

Un physique de Méphisto du répertoire : traits saillants, barbiche très noire, moustaches de ténébreux, nez de gypaète — cette racine grecque l'eût enchanté — un regard sombre, enfoncé au creux des orbites, des muscles que l'on devinait redoutables, sous le camail verdi.

Dans *Faust*, il eût fait sensation. Il n'avait pas, en effet, que le faciès et la taille de Méphisto, mais un timbre de baryton-Martin, d'un métal et d'une ampleur lyriques.

A vrai dire, nous ne l'entendions pas souvent. Son extrême pudicité, vite effarouchée, lui interdisait de se produire, mais rien qu'à moduler avec amour ses aoristes et ses génitifs absolus, il témoignait, malgré lui, d'une richesse vocale, digne des têtes d'affiches de l'Opéra.

* * *

Certain Noël, cependant, il accepta d'interpréter, à la chapelle, sur les instances très pressantes du Père Praneuf, une page de Rameau.

Malgré les coups d'œil conjugués du Supérieur et du Père Lalanne, les élèves ne purent s'empêcher de tenir obstinément la tête tournée vers l'orgue d'où tombaient cette imploration, cette harmonie, cette beauté.

Nos censeurs eux-mêmes n'étaient pas fâchés d'admirer, de l'oreille et des yeux, ce confrère, très secret à l'ordinaire, qui révélait, contre

MISSION ET CHARITÉ

son gré, l'une des plus riches possibilités de son tempérament artistique.

Tout le prestige du théâtre — fût-il sacré — tient là : les amoureux du chant et de la musique aiment à voir et non seulement à entendre qui les charme. Paul Bourget ne saluait-il pas, dans ce prestige de la présence, l'irremplaçable valeur de la « corporéité ».

C'était vrai, en ce qui concerne le Père Bouchet, mais il y avait, cette nuit-là, dans notre regard d'enfants, beaucoup de tendresse.

* * *

Nous l'aimions, en effet, cet homme, ce professeur, ce prêtre, délicat, sensible, frémissant même et voilé d'un mystère prompt à s'émouvoir.

Tout, chez lui, était discrétion. A telle enseigne qu'il avait élu domicile dans une chambre perdue au bout des couloirs, où sifflotait un bec d'acétylène.

Ce goût d'une certaine solitude, il le manifestait encore, en parcourant, de son pas balancé où l'on percevait une ascendance de laboureurs, les champs de maïs qui allaient buter, au loin, contre les pinèdes.

Que lisait-il, en arpentant, sous la pluie, le soleil, la neige, les terres sablonneuses ?

Son bréviaire, à la couverture mille fois plissée par des mains nerveuses. A moins que ce ne fût le *Banquet* de Platon ou — charitable éclectisme — quelque version de ses élèves.

Cette hérédité paysanne, auvergnate, pour être précis, il la trahissait encore, en se dirigeant d'instinct vers la ferme où il déposait, quelques minutes, sur un bas-flanc, Thucydide et Xénophon, pour caresser l'encolure d'une laitière ou humer, en connaisseur, la dernière portée de la truie-maison.

* * *

Il accepta même de gérer les intérêts de la ferme et ceux de Pouillon, manoir un peu mélancolique d'où le bon Louis, notre vieux cocher, revenait souvent, les quatre fers en l'air, au fond de la voiture, lesté d'un vin blanc assez coquin. Dans l'humidité des matins landais, l'helléniste-fermier allait, en sabots, distribuer le travail aux ouvriers, dont quelques-uns avaient le masque et le buste noueux d'un Breughel ou d'un Bosch.

Des fenêtres du dortoir où la cloche fêlée nous réveillait pourtant,

sur le coup de cinq heures, je le voyais qui se hâtait — assez lentement — vers les étables. Sa longue silhouette, un peu fantomatique, s'allongeait démesurément dans la brume. Il me faisait penser — qu'il me pardonne ! — avec sa barbiche et son profil anguleux, à certain Don Quichotte, croqué par le crayon de Daumier.

* * *

A la réflexion, je me souviens maintenant, en ranimant ces souvenirs, d'un Chevalier de la Manche, filmé par le cinéaste allemand Pabst.

C'était Fedor Chaliapine, la célèbre basse russe, qui incarnait, à l'écran, le personnage. Il s'était fait, comme s'il l'avait connu, le masque du Père Bouchet.

Dans la salle obscure, où j'assistais à cette première cinématographique, j'entendais, je voyais, dix ans après, celui qui m'avait ouvert les splendeurs d'une langue prodigieusement souple, articulée, musicale.

La ressemblance me parut telle, l'or du timbre était si troublant — il s'agissait d'un film tiré de l'opéra de Mazzucato — que j'écrivis, le soir même, au Père Bouchet, quelques lignes très spontanées où je tentai de bâtir, par gratitude, deux ou trois phrases, dignes sinon d'Hérodote, mais, au moins, d'un épitomé.

La réponse m'arriva, par courrier, avec deux ou trois accents rudes et doux corrigés et ce mot, tout de réserve et d'affectueuse mélancolie : « *A l'un de mes petits iota souscrits qui n'oublient pas encore.* »

Car il nous appelait ses « petits iota souscrits ». C'était naïf, charmant, impérissable.

* * *

Les classes de grec devenaient, avec cet enchanteur, narquois et tendre, un véritable goûter de miel. Nous les guettions, au même titre que les cours de latin du Père Lalanne.

Ces deux hommes se témoignaient, d'ailleurs, une estime affectueuse qui nous édifiait. A telle enseigne qu'ils avaient conçu le dessein d'un lexique jumelé où les racines et les temps se fussent, pour notre délectation, conjugués.

Ils étaient voisins de table. Et l'esprit — j'en témoigne pour les avoir observés, plusieurs années, face à face au réfectoire — ne chômaît guère.

MISSION ET CHARITÉ

Quand il n'était pas fâché d'un mot assez drôle — et il en ratait peu — le Père Bouchet lissait, de l'index replié, sa moustache de Méphisto, tandis que le nez du Père Lalanne se faisait encore plus cicéronien et que ses paupières battaient à la cadence d'un métronome fébrile.

Quant au Père Pierre, le troisième voisin, il glissait un regard en coulisses, connu de plusieurs générations d'élèves et de maîtres, où Monsieur Vincent eût identifié sa propre malice.

Cette brochette de professeurs, d'humanistes et de prêtres, divers et singulièrement un dans leur amour et leur respect des enfants, a marqué toute notre existence d'hommes, appelés à porter témoignage.

* * *

Ce fils d'Auvergne, frémissant et très maître de soi, il existait une « ficelle » absolument sûre pour le faire bondir : la prononciation qu'il qualifiait, avec une moue sans appel, d'érasmiennne.

Certains lui cherchaient querelle, bien sûr, au sujet de cet iotacisme qui transforme les *éta* en *ita*, les *ai* en *ai*, les *théta* en *the* britannique et les *ch* en une sorte de « *jota* » espagnole, quelque peu atténuée.

Lui, si calme, si froid même, en apparence, soulignait encore son indignation rentrée, d'un mouvement tournant de l'index, du majeur et du pouce :

— Nom de Zeus !... Ce n'est tout de même pas pour rien que le « ypsilon » figure, dans l'alphabet, sous le nom d'i grec. Pourquoi, dès lors, voulez-vous le prononcer u, comme dans... cucu la praline ?

* * *

Lorsque cet argument de gourmet truculent n'ébranlait pas son adversaire, le Père Bouchet en appelait à l'harmonie et à l'esthétique :

— Enfin, je vous le demande, s'il vous plaît : où discernez-vous la beauté : dans *ai termopulai* ou dans *ai thermopylai* ? Homère n'a jamais pu écorcher, comme un charcutier, la langue des dieux !

Décontenancé par cette sortie d'artiste, l'adversaire rompaît, juste le temps de reprendre son souffle. Notre Auvergnat l'achevait, alors, d'une citation définitive de Théocrite où les *the* sifflés et les *ypsilon* chantaient leur adorable mélodie.

Si quelque malin se référait aux brebis d'Aristophane, pour affirmer, non sans un clin d'œil, que le poète grec y traduisait le bêlement par un *beta* et un *éta* — ce qui se fût évidemment prononcé *bé* et

non *vi* — le Père Bouchet répliquait, en se lissant la moustache et en faisant pivoter ses doigts :

— Montrez-moi donc le texte ! Je vous parie une pipe en sucre que vous en êtes incapable. Pour la bonne raison qu'il n'existe pas !

* * *

Mais notre professeur n'en appelait pas seulement aux auteurs profanes, si mélodieux qu'ils fussent, pour s'élever contre le sieur Erasme (un érudit poussiéreux qui n'avait jamais quitté ses brumes hollandaises, pensez donc !)

Il lui arriva, certain jour en classe — et nous en étions à la fois émus et captivés — de traduire spontanément, dans un grec angélique : « O Père qu'adore mon père », de Lamartine.

* * *

Cet helléniste, d'essence très rare, ne s'était pas contenté, en effet, comme le sieur Erasme, de jouer les rats de Facultés...

Il avait porté l'Evangile, de très longues années, dans tout le Moyen Orient et sous les ciels où fleurit l'Odysée.

Cet humaniste à la soutane verdie en avait même rapporté ce qu'il appelait sa peau de lapin, son *cuniculus vulgaris*, en termes plus nobles, son camail de chanoine, tombé de Rome sur ses épaules d'Arverne.

Pourquoi ?

Ce n'était pas facile de lui arracher des confidences. Il ne fallait pas moins de nos astuces pseudo-candides pour rouler ce compatriote de Vercingétorix, né malin.

Une fois par année, environ, nous triomphions, à force de sourires, de contresens raréfiés — et lorsque son foie ne le taquinait pas trop — de sa pudeur, toujours sur la défensive.

Têtu et très marial, le Père Bouchet s'était juré de retrouver, du côté d'Ephèse, les traces d'un antique oratoire, consacré à la « Panagia ».

Chacun, parmi ses confrères, professeurs, archéologues et missionnaires, raillait doucement cette entreprise :

— Vous ne trouverez rien, Père Bouchet ! Voilà des années que nous cherchons. Cet oratoire, s'il a jamais existé, est réduit en poussière, usé par le feu du soleil, la pluie, les séismes. Ne perdez pas votre temps... Abandonnez !

C'était mal connaître notre Auvergnat helléniste. Des mois et

MISSION ET CHARITÉ

des années, il recoupa les renseignements, creusa les textes, mania la pioche, pour exhumer, en fin de compte, quelques pans de murs qui lui tirèrent des larmes.

* * *

D'où cette « peau de lapin » qui lui donnait le droit de s'asseoir, sauf erreur, dans les stalles de Saint-Jean de Latran.

Faut-il vous dire que le Père Bouchet ne se payait jamais ce luxe ?

Quant à la peau de lapin, offerte par des bonnes sœurs, elle ne résista pas six semaines aux mites. Leur avait-il été livré en pâture expiatoire ? C'est bien possible !...

Il avait la piété solitaire, presque farouche. Elle ne répondait pas très exactement à l'esprit de la Communauté, mais il avait ses raisons. Et quelles raisons !

Attaqué, en pleine montagne, par des bandits kurdes, le Père Bouchet qui transportait pour d'autres, en impénitent marcheur, épris de nature, des sommes très importantes, à trente kilomètres de là, n'échappa au couteau des brigands que par l'effet d'un évident miracle.

Tandis que l'un des malfaiteurs braquait son poignard sur la gorge de notre montagnard d'occasion, l'autre lui retournait les poches. Soudain, le bandit-fouilleur poussa un hurlement de terreur et jeta, très loin, dans le sentier rocheux, un minuscule objet. Et puis les deux voleurs, qui n'auraient pas tardé à se transformer en meurtriers — car il s'agissait de supprimer le témoin — s'enfuirent, en gesticulant.

A moitié étranglé, notre Auvergnat souffla un bon coup et se mit à chercher, dans le soir tombant, cet objet, étrange et dérisoire, qui avait épouvanté les bandits.

Il le trouva non sans peine. C'était une médaille de quatre sous, telle que les Filles de la Charité la distribuent, rue du Bac, à Paris, celle-là même que sa mère, simple paysanne, lui avait fait promettre, le jour de son ordination, de porter dans sa poche de montre.

Cette histoire qui fera sourire les esprits forts, le Père Bouchet nous la contait, avec une singulière économie de moyens et de son beau timbre de baryton où frémissait l'indiscutable accent du vécu.

* * *

Cette aventure avait secoué ses nerfs, à l'époque même où le fatiguaient, outre mesure, son apostolat, ses cours et ses recherches archéologiques. Il en résultait une quasi-impossibilité, pour lui, de

célébrer une grand-messe, assisté du diacre et du sous-diacre qui lui rappelaient trop fâcheusement un voisinage moins pacifique !

Le phénomène d'allergie à certains souvenirs et à certaines images est bien connu des praticiens mais, à l'époque, notre malice enfantine imaginait volontiers — je l'avoue à notre courte honte — que le Père Bouchet, solitaire du mysticisme, se délestait ainsi, non sans ingéniosité, de certaines obligations, astreignantes et solennelles.

C'était mal connaître, en dépit de nos prétentions à la psychologie, cet homme secret et hypersensible.

Au prix d'un gros effort, le Père Bouchet acceptait, en revanche, de passer la dalmatique pour les grandes fêtes, quand un confrère était souffrant.

Le cérémoniaire était, alors, un certain élève prénommé Antonin — le pieux, bien entendu — qui nous arrivait, comme le Père Bouchet, des rocs brûlés de l'Aveyron.

Au moment de lui donner le baiser de paix, notre professeur de grec réprimait, à chaque fois, un sourire.

Que tramait-il ?

Nous le demandâmes au pieux Antonin qui — *sancta simplicitas* — nous vendit la mèche :

— Figurez-vous qu'au lieu de me dire *Pax tecum*, il me chuchote : « A toi, d'Auvergne ! »

Tout le Père Bouchet se retrouvait là, dans cette forme exquise de la sensibilité que l'on nomme l'humour, fût-il folklorique et sacré.

* * *

Cette piété mariale dont je vous entretenais à l'instant, notre maître, aux ferveurs un peu bretonnes, la devait, bien sûr, à la chaleur de sa famille paysanne, mais encore à d'évidentes manifestations supranaturelles, dont la sensibilité des enfants et des belles âmes ne s'étonne guère.

Ce jour-là, notre Père Bouchet missionnaire tirait, de toutes ses forces — elles n'étaient pas négligeables — sur la corde d'une très lourde cloche.

Seul dans le campanile, il lui sembla entendre, entre deux chocs de battant sur le bronze, qu'une voix l'appelait : « Jean-Marie ! Jean-Marie ! »

Intrigué, il cessa de sonner et s'approcha d'une ouverture, pratiquée à la base du clocher, pour savoir qui pouvait bien l'interpeller par son prénom.

A ce moment précis, un sifflement énorme lui déchira les oreilles,

MISSION ET CHARITÉ

tandis qu'une masse d'air déplacée lui fouettait le visage... L'énorme battant de la cloche s'écrasait à ses pieds, sur les dalles qu'il éventra !...

Le Père Bouchet se montrait formel : personne ne se trouvait dans les parages, à moins de deux ou trois cents mètres.

Je laisse aux petits malins le soin de répondre.

* * *

Le Père Bouchet était la terreur du clergé de Vichy où il suivit, quelque temps, pour son foie malmené, des cures, d'ailleurs, très fantaisistes.

Embauché, par l'archiprêtre, pour faire la quête aux grand-messes, notre pudique et foudroyant Auvergnat avait une manière bien à lui de battre tous les records de vitesse.

Sous le nez des curistes aux réflexes ralentis, sans doute, par une vésicule défaillante, le quêteur improvisé passait l'aumônière avec une telle prestesse, que les pauvres diables n'avaient même pas le temps de porter la main à leur portefeuille.

Résultat : des bourses désespérément vides, quand le saint homme revenait à la sacristie, pour remettre le fruit de sa vertigineuse randonnée à travers le sanctuaire.

Inutile de préciser que le curé de Vichy renonça bientôt à la collaboration de l'Arverne, admis, tout au plus, à garnir les stalles de la cathédrale.

* * *

Grand marcheur, le Père Bouchet ne manquait pas une occasion de parcourir, des heures durant, les pinèdes.

Sa promenade favorite était Buglose, dont l'étymologie très discutée fournissait des arguments mi-sérieux, mi-plaisants, aux fouisseurs d'archives et aux poètes.

— Buglose ?... *Tou boos glotta*... La langue du bœuf, de toute évidence ! affirmaient les confrères qui sollicitaient évidemment, pour taquiner l'Auvergnat helléniste, le folklore spirituel et le jardin des racines chères au professeur de grec.

Le jeu ne manquait pas de sel, d'autant que la pieuse histoire du pèlerinage landais s'y prête à merveille. N'est-ce point un bœuf qui retrouva, dans les marais, cette statue vénérée que les paysans avaient cachée là, pour la soustraire aux vandales de la Révolution ? Le berger ne surprit-il pas ses bestiaux en train de lécher la statue, à demi immergée ?

Ce familier d'Eschyle souriait, attendri par ces étymologies fantaisistes, peut-être, mais assez évocatrices pour toucher ce fervent de piété mariale.

* * *

Buglose lui était donc un but de promenade, mais encore et surtout, un pèlerinage qu'il faisait souvent seul et par tous les temps.

Quand il nous emmenait en promenade, le jeudi ou le dimanche après-midi, pas de question : demi-tour à gauche, gauche, en sortant de la cour de récréation et nous mettions le cap sur le fameux sanctuaire aux soixante-dix cloches.

Qui s'en fût plaint ? Tout au long de la route, ce Lazariste sportif aux épaules qui roulaient un peu comme celles d'un marin, debout, par gros temps, sur le pont du bateau, nous entretenait, sans en avoir l'air, des lumières de l'Hellade et de la prodigieuse musicalité des prosodies ioniennes.

Arrivés au sanctuaire, nous n'éprouvions aucune peine à nous recueillir, quelques minutes, et à nous élever plus haut, tout en haut, d'un bond.

Le Père Bouchet nous avait, en quelque sorte, maintenus sur un plan supérieur, tout de finesse et de beauté.

* * *

Il me sembla, certain jeudi, que notre grand ami allait d'un pas moins assuré. Son masque, gravé déjà comme une eau-forte, me parut encore plus creux. Malgré toute sa gentillesse, il ne parla guère.

Quand il s'agenouilla sur la paille d'un prie-Dieu, face au chœur un peu mauresque de Buglose, je crus remarquer, au fond de son regard, comme une angoisse épuisée.

* * *

De mois en mois, le Père Bouchet marcha plus lentement. Il espéra bientôt ces promenades auxquelles il consacrait autrefois, quelle que fût la charge de ses obligations, une après-midi, au moins, par semaine.

— Alors, Père Bouchet, on se fait vieux ? lui lançait, avec une affectueuse malice, un confrère normand, haut et large comme une armoire à glace.

L'Auvergnat le regardait, de l'œil malheureux du gladiateur blessé, et ne répondait pas.

MISSION ET CHARITÉ

Un matin, le Père Bouchet ne put se lever. L'excitateur avait en vain frappé, sur le coup de quatre heures, à sa porte, au bout du couloir.

Peut-être, notre professeur de grec avait-il répondu *Deo gratias* au *Benedicamus Domino* du confrère encore mal éveillé que nous voyions passer, entre nos paupières engourdies, dans la torpeur matinale des dortoirs mais, trahi par ses jambes, il s'était recouché sur son lit de fer, à courtépointe de coton.

Alerté, le frère infirmier pénétrait, une heure après, chez le Père Bouchet.

Quel spectacle ! Un véritable éléphantiasis déformait l'aine et paralysait les jambes du Père Bouchet, honteux comme un enfant qui aurait longtemps caché un vilain bobo.

— Mais, Père Bouchet, il fallait nous le dire, voyons ! s'exclama le Supérieur. On vous aurait soigné, tout de suite !...

— Vous faites bien de me dire : « On vous aurait soigné », murmura simplement le Père Bouchet, très sensible aux nuances du langage, parce que, maintenant, c'est trop tard... Avouez, d'ailleurs, que ce n'était pas joli à voir !

* * *

Où notre Auvergnat-helléniste avait-il pris ça ?

Faute d'un diagnostic plus précis, la Faculté pencha pour un miasme que le mystique archéologue de la Panagia aurait « attrapé », en piochant les terres brûlées d'Ephèse.

— De toute manière, conclut le praticien mandé au Berceau, il faut l'emmener à l'hôpital de Bordeaux... Là, on fera des analyses, on verra...

Le Père Bouchet, dont le masque de tragédien tournait à la cire, se contentait de lisser sa moustache sombre, souriant, d'un air indulgent, à cette comédie de la science humaine, manifestement impuissante.

* * *

On l'emmena jusqu'à la halte du chemin de fer, sur un brancard porté par ces ouvriers de la ferme qu'il avait tant aimés.

A mi-chemin, il demanda très gentiment, comme à l'accoutumée, qu'on s'arrêtât. Une longue minute, il contempla, d'un œil de connaisseur et d'ami, les épis de maïs que dorait le soleil du matin :

— Les enfants auront de la bonne bouillie ! murmura-t-il. C'est bien. Maintenant, vous pouvez y aller !

C'était là son testament d'homme qui avait donné toute sa vie aux enfants des autres ; de prêtre qui célébrait, chaque matin, avec le blé de la terre landaise, de l'humaniste-paysan qui retournait dans sa bouche, comme une saveur terrienne, les syllabes charnelles de Virgile et de Théocrite.

* * *

Il dort, lui aussi, sur les pentes du Pouy, à côté de ce Père Lalanne, frère en harmonie linguistique et en pudique sensibilité ; près de ce Père Praneuf qu'il avait séduit, comme nous, par son timbre d'or.

Louis BRUNET.

Monseigneur Jean CALVET

(1874-1965)

Le mardi 26 janvier 1965, à l'heure des toutes premières messes, Mgr Jean Calvet, pro-recteur honoraire de l'Institut catholique de Paris, remettait définitivement son âme à Dieu. Depuis le 17 janvier précédent, il était entré dans sa 92^e année. Cet anniversaire avait été marqué dans la petite résidence de Bellevue-Sèvres, par le sacrifice de la messe qu'un fils de Saint Vincent, le signataire de ces lignes, était venu offrir dans la soirée aux intentions d'un jubilaire qui était et qui demeure de la vaste famille vincentienne.

En lui, tous les disciples de Monsieur Vincent, et particulièrement sa visible famille, perdent un ami dévoué dont l'affection simple et fidèle n'a jamais bronché. Il me souvient comme d'hier de ma première rencontre en tête à tête avec Mgr Jean Calvet. C'était en août 1942, au parloir de Saint-Lazare. Après une longue conversation où chacun essayait de reconnaître les positions de l'autre, de nuancer ses affirmations, d'esquisser des suggestions, Mgr Calvet m'attaqua très affectueusement en éclairant son offensive d'un magnifique sourire : « A la Mission, déclara-t-il en modelant soigneusement sa période, vous êtes coupables, vous êtes coupables : vous n'exploitez pas assez les richesses prodigieuses de Saint Vincent. Le monde d'aujourd'hui a besoin de sa sagesse et de son cœur si profondément humain. A ma grande surprise, ce même sourire je l'ai vu poindre et éclater en ce soir du dimanche 17 janvier, lorsque je disais « au revoir » à Mgr Calvet. Je l'assurais d'une prière vigilante, d'une affection simple, cordiale et profondément respectueuse. « Merci, merci », me dit-il d'une voix dont la vigueur et l'intention me surprirent. En même temps, sa main m'étreignait chaleureusement. Dans sa nuit, cet aveugle marchait au rythme et à la lumière de son cœur.

Ce grand artisan des lettres et de la culture française a été pour beaucoup le révélateur du véritable Vincent de Paul si différent du Vincent de Paul de l'hagiographie et de l'imagerie populaire. La direction de *Mission et Charité* ne peut ici payer la dette de reconnaissance qui a été contractée à l'égard de Mgr Calvet ; elle ne voudrait pas, toutefois, l'ignorer ou la méconnaître.

Grâce à la bienveillance de M^{lle} Jeanne Solive, cousine de Mgr Calvet, nous publions le *Testament spirituel* de cet ami de Monsieur Vincent. M. F. Combaluzier a bien voulu, pour les lecteurs de *Mission et Charité*, compléter l'article qu'il écrivit en 1952 pour le volume d'hommage intitulé *Un maître d'aujourd'hui, Jean Calvet*, Paris, De Gigord. Nous sommes heureux de l'en remercier très fraternellement.

André DODIN, c.m.

Testament spirituel

de Mgr Jean Calvet

Après avoir fait mon testament et vendu ma propriété littéraire, détaché, sauf pour l'usage, de tous biens matériels, j'éprouve le besoin de dire qu'à mesure que j'avance dans la vieillesse, je me sens plus lié à la vérité catholique et à l'Eglise. Je suis confondu de l'abondance des grâces que j'ai reçues et dont j'ai fait un si mauvais usage. J'ai toujours vécu pour la jeunesse, avec la jeunesse qui m'a payé avec surabondance de toutes mes peines. J'ai été entouré dans ma maison de sollicitude et de soins constants. Mes anciens élèves et mes amis n'ont comblé. Je ne méritais pas tout cela. Je dis merci à tous.

Je voudrais, si la chose est possible, être enterré à Castelnau, aux pieds de Mgr Dousset qui fut, pour moi, plus qu'un père. Qu'on ne m'accompagne devant Dieu qu'avec des prières. Je demande aux miens et à mes amis de prier pour moi, et de soutenir, en souvenir de moi, l'enseignement catholique.

Jean CALVET, 26 août 1947.

Monseigneur Jean Calvet et Saint Vincent de Paul

par Fernand Combaluzier, c.m.

Dans la pensée et l'œuvre écrite ou parlée de Mgr Calvet, au cours d'un demi-siècle de publications et d'activités, la figure et le rayonnement de Vincent de Paul conservent une place de choix. A maintes reprises et avec une visible sympathie, il s'en est approché, évoquant cette figure de paysan landais et de réalisateur averti, dont l'activité nous atteint encore, à travers ses créations toujours vivantes.

A trois époques de sa vie, Mgr Calvet a eu principalement l'occasion de s'intéresser à Saint Vincent : au Grand Séminaire de Cahors, au Séminaire Saint-Vincent de Paul de Paris (1901-1903), et lors de la publication des Œuvres vincentiennes en quatorze volumes, éditées (1920-1925) par le Lazariste Pierre Coste († 1935).

Sur la fin du ^{xix}^e siècle, le jeune abbé Calvet arrivait à Cahors dans cet antique Grand Séminaire du ^{xvii}^e siècle. Pour cette institution, sous l'impulsion de l'évêque Alain de Solminihac, Vincent de Paul s'était, dès 1643, passionné et dépensé. Et depuis plus de deux cent cinquante ans, en ce diocèse de Cahors, les Fils de Monsieur Vincent se dévouaient en faveur de générations sacerdotales. Après l'orage révolutionnaire, dès 1822, les Lazaristes avaient repris place et charges de jadis. Depuis septembre 1879 jusqu'au mois d'août 1898, le Grand Séminaire de Cahors fut dirigé par un remarquable Supérieur, Pierre Méout : « Du bon sens en barre », esprit large, perspicace, pratique, tenace, ouvert, profondément attaché à sa besogne, comprenant la jeunesse qui, en retour, l'entourait de son ardente vénération.

Dès ses premières années cléricales, avec l'esprit attentif qui déjà le caractérisait, l'abbé Calvet fut amené à se pencher sur l'histoire

MISSION ET CHARITÉ

de la Maison. Il eut dès lors l'occasion de prendre contact avec l'œuvre écrite de Vincent de Paul : dans l'édition que le Lazariste landais Jules-Jean-Baptiste Pémartin (1827-1892) venait enfin d'imprimer pour la première fois (1880-1881), après quelques autographies antérieures. En principe, la publication était réservée ; mais, en fait, elle était communiquée à ceux qui s'y intéressaient. La présentation était honnête, réalisant un notable progrès sur les éditions précédentes ; mais pourtant elle se présentait sans appareil d'érudition, quasi sans annotations. C'était même le côté le plus déficient : elle demeurait dans un certain goût du temps, sans le scrupuleux respect de la présentation des textes, ne sentant pas le besoin de distinguer autographe ou copie, sans souci d'éclairer l'entourage ou le milieu. Mais l'essentiel s'y trouvait. Ce fut une révélation pour les esprits avertis : correspondance savoureuse et vivants entretiens spirituels. Ce Vincent de Paul était nettement tout autre que celui qu'offrait la traditionnelle imagerie populaire.

Après ce premier contact vincentien de Cahors, l'abbé Calvet se rendit à Toulouse. Sans tarder, il y profita des conseils et du dévouement du remarquable maître, l'abbé Léonce Couture, qui pour sa part professait aussi une admiration raisonnée pour Vincent de Paul et sa collaboratrice, M^{lle} Legras. Là encore, Vincent de Paul ne fut pas oublié parmi préoccupations d'examen et exercices scolaires.

En 1901, admissible à l'agrégation des Lettres, l'abbé Calvet se trouvait à Paris ; il prenait pension au Séminaire Saint-Vincent de Paul. Ouverte en 1899, pour recevoir des élèves ecclésiastiques de l'Institut catholique, la Maison comptait un petit nombre d'étudiants, d'un bon esprit : ce qui permettait dans ce *Convict* une large organisation. On y travaillait avec entrain, sans contrainte et sans mélancolie. Le Supérieur, Fernand Portal, avait le souci, en y attirant des hommes d'œuvre, étrangers ou français, de fournir à ces jeunes cerveaux la leçon et le spectacle d'une activité enrichissante, s'exerçant dans le réel. D'autre part, la question des Eglises et de l'union à préparer étaient sous-jacentes et affleuraient toujours dans les préoccupations apostoliques d'un tel homme, d'un tel milieu.

En marge de ses activités, M. Portal y commençait alors une de ses multiples revues, toutes éphémères, qu'il entreprit et anima au cours de sa vie. Dans ce sens, quelques années durant, les *Petites Annales de Saint Vincent de Paul*, en un programme fort modeste, se proposaient d'accueillir des documents inédits ou peu connus, et de provoquer des études sur Vincent et son œuvre. Mais bientôt viennent s'adjoindre des suppléments plus élargis : information sur la pensée théologique et les sciences ecclésiastiques. C'est là que

Mgr Calvet, en marge de ses efforts scolaires, publia quelques pages (1) où se profilait Vincent de Paul, lors de la parution du fameux livre de Raoul Allier : *La Cabale des Dévots*. A propos de cet ouvrage, l'abbé soulignait « la partialité des articles du Père Clair qui est un jésuite, la naïveté de dom Beauchet-Filleau qui est un bénédictin, l'ardeur de ton et les écarts de langage de F. Rabbe qui est un protestant, et l'esprit historique à sauvegarder par Raoul Allier ».

Tout proche de ces lignes, l'abbé Calvet ajoutait, peu après, une étude sur *Un Confesseur de Saint Vincent de Paul, André Duval, docteur en Sorbonne*, dont plusieurs pages passèrent *in-extenso* dans une esquisse historique postérieure sur *Saint Vincent de Paul réformateur*, parue en 1905, dans la *Revue des Pyrénées*, organe averti de toute une équipe de plumes toulousaines.

Entre-temps, à Toulouse même, M. Calvet confiait aux *Mélanges Dousset* une conférence qu'il y avait donnée le 18 février 1904 : *Saint Vincent de Paul et son influence sur Bossuet*. A cette époque encore, dans une autre revue portalienne : *La Revue Catholique des Eglises* (1904, pp. 497-511), il traitait de la curieuse et sympathique attitude de Vincent de Paul à l'égard des protestants.

Mais les obligations et occupations professionnelles conduisaient M. Calvet de Toulouse à Paris : Collège Stanislas, puis Institut catholique ; elles le maintenaient pourtant dans la fréquentation de ce XVII^e siècle, temps de Vincent de Paul.

Dans cette optique, il suivait avec un profond intérêt et encourageait la préparation de l'édition scientifique de Saint Vincent de Paul à laquelle Pierre Coste s'adonnait, à partir du début de 1910. Pour sa part, M. Calvet avait alors en chantier un *Saint Vincent de Paul* qui parut enfin en 1913, chez Plon, dans la *Bibliothèque française*. Sous la suggestion de Fortunat Strowski († 1952), ce volume de textes choisis et commentés présentait au public averti un Vincent de Paul « qui ne fut pas seulement le bon, le pieux, le charitable Vincent de Paul, mais aussi un homme de génie qui sut comprendre son temps et trouver les remèdes aux maux de son époque, et qui reste le principal ouvrier de notre grande réforme catholique ».

Cette publication, une ébauche — suivant la confidence liminaire de l'auteur — se rattachait à une étude entreprise depuis plusieurs années autour de Vincent de Paul et de son influence sur le sentiment religieux.

Suivant les procédés de la méthode historique, le volume déroulait l'existence et les étapes de cet homme d'action et de foi. Parallè-

(1) Voir bibliographie, page 98.

MISSION ET CHARITÉ

lement aux diverses époques de sa vie, prenaient place des extraits de lettres et de paroles de Vincent de Paul. Les écrits, ainsi situés dans leur cadre et leur temps, deviennent plus intelligibles et plus probants. Les textes de cette publication avaient été revus sur les travaux préparatoires de l'édition Pierre Coste.

Quelques idées majeures soulignent les composantes de cette figure attachante : le rôle national de Saint Vincent de Paul ; l'expansion mondiale de son œuvre : la Barbarie (l'Afrique du Nord), la Pologne, Madagascar ; l'assistance aux Provinces ; Vincent de Paul chez lui, avec ses confrères : la Petite Méthode (Code de la prédication populaire), les Conférences aux Missionnaires ; Monsieur Vincent chez M^{lle} Legras, chez les Dames de la Charité, à la Visitation (pour ces dernières cependant aucun texte n'a pu être retrouvé).

Paru sur la fin de 1913, ce volume eut grand succès : suggestif témoignage d'une intelligente fréquentation de Saint Vincent de Paul.

Enfin, aux lendemains de l'intermède sanglant de la guerre, et sur les encouragements prépondérants du Supérieur général lazariste, François Verdier, les quatorze volumes de l'édition Coste purent sortir à une exceptionnelle cadence, de 1920 à 1925. Cette fois, nous tenions l'édition vincentienne complète ; elle était consciencieuse et méritait entière confiance. Ce fut un concert d'éloges auxquels M. Calvet eut à cœur de s'associer. Et par-delà toutes ces louanges, toute une suite de travaux et d'études partirent et s'élevèrent de ces bases solides, de ces textes soigneusement colligés et présentés : Bremond, Renaudin, Giraud, Redier, Truc, Arnaud d'Agnel, etc. ; mais, mieux que maints autres, l'abbé Calvet souligna en connaisseur ce remarquable labeur d'édition : l'œuvre vincentienne était devenue d'un accès aisé et facile.

De son côté, le travail entrevu de M. Calvet mûrissait et s'élargissait. En 1938, après des années de labeur et de préparation méditative, sortait enfin le cinquième tome de son Histoire de la littérature française : *La littérature religieuse de François de Sales à Fénelon*.

Dans cette magistrale fresque d'ensemble, Mgr Calvet replace entre autres Vincent dans le sillage de son illustre ami François de Sales. Reprenant une fois de plus d'heureuses formules, depuis longtemps déjà méditées et déjà utilisées, il campe Monsieur Vincent (pp. 113-127) : « Celui qui a atteint les hommes, qui a agi sur ses frères, sur les événements et qui, par ses institutions, a préparé et commandé l'avenir. Il demeure l'apôtre de la charité, assurant au peuple du pain et une vie religieuse salvatrice. La langue de ses lettres et de ses entretiens est fraîche et vivante : c'est bien celle

d'Henri IV. Sur la brûlante question protestante, Vincent prend, par devers lui, une position originale et des accents qu'on chercherait vainement ailleurs en toute son époque : attitude pénétrée de respect, d'estime et de tendre charité. »

Dix ans plus tard, après ce magistral volume, s'achève, en 1948, le tracé du grand sillon vincentien qui marque dans l'œuvre de Mgr Calvet. Dans la collection *Les Grands Spirituels*, il put enfin publier la biographie de Saint Vincent dont il avait tant rêvé et qu'il avait esquissée dans plusieurs de ses aperçus et chapitres. Devant cette attachante figure, si souvent contemplée, le savoir, le talent et la vénération de l'auteur s'en sont donné à cœur joie. Avec patience et entrain, il a repris et suivi en six chapitres cette existence rayonnante. Les origines (jusqu'en 1610). Les étapes de la sainteté (1610-1625). Au temps de Louis XIII : l'activité constructive (1625-1643). Le grand rôle national de Monsieur Vincent (1643-1653). L'extension mondiale du rôle de Monsieur Vincent par-delà les frontières. Vincent de Paul chez lui, ses occupations, ses conférences, sa spiritualité.

Dans ce cadre extrêmement souple, dans cette suite de tableaux, Mgr Calvet a versé de mémoire, il *a parlé* (cela caractérise le volume) cette longue méditation de son sujet : tout l'y a aidé et porté, particulièrement sa large et enrichissante connaissance du grand siècle français.

Dès l'abord, sur le seuil, voici le *portrait* de Vincent, que nous résumons à grands traits : Séduisant, des yeux petits et incandescents, des lèvres minces, plissées d'esprit et de malicieuse bonté ; un corps mobile, une mimique expressive, une voix mâle et chaude, bref une force poussée en pleine nature ; un esprit avisé, un sens religieux qui fleurit en sainteté, en œuvres de bien. Issu d'une famille paysanne parmi nombre d'autres, laborieuse, âpre au travail, ménagère de ses deniers. Dans sa chaumine natale, pauvre et chaude, dans un paysage décanté et austère, se développent, chaque jour, la sagesse précoce de l'enfance et la joie optimiste de vivre. Dans ce contact avec la nature, l'âme profonde de Vincent rencontre et trouve tout un univers d'images et de principes qui, plus tard, sourdront et éclaireront la voie, tout au long de son existence. Nanti de cette patience, de cette humilité, de ce sens de la terre (*humi*), la vertu paysanne et cet amour du réel triompheront de tout.

Découvert par M. de Comet, avocat en la Cour présidiale de Dax, Vincent est enlevé à ses troupeaux. Ce Gascon éveillé reçoit la tonsure et les Ordres mineurs en 1596 ; il se rend à Toulouse, cité turbulente, encore fumante de querelles religieuses. Mais Vincent tra-

MISSION ET CHARITÉ

vaille, dans une théologie traditionnelle, solide et substantielle. Il prend les choses au sérieux, en chrétien convaincu, et après le sous-diaconat et le diaconat reçus à Tarbes en 1598, se prépare au sacerdoce avec ferveur. Dans un cheminement qui déçoit encore toutes les explications, excipant de la vacance de l'évêché de Dax, il s'en va, proche de Périgueux, recevoir la prêtrise (23 septembre 1600) à Château-l'Evêque, des mains de Bourdeille qui meurt dans l'année. Un procès pour la cure landaise de Thil, convoitée et contestée, conduit en Cour de Rome « ce Gascon au pied agile, à l'humeur aventureuse ». Peines perdues. A son retour, un héritage entraîne Vincent de Toulouse à Marseille pour faire rendre gorge à un débiteur rétif ; et le voilà qui nous entraîne dans des aventures jusqu'en terre africaine. Revenu en Avignon, de nouveau il entame une autre équipée jusqu'aux dalles de la Ville Eternelle, « ce sol résistant et, tout ensemble, ce visage temporel de l'Eglise, cette lumière romaine des questions et cette patience dans les requêtes ». Bientôt, Vincent trouve enfin la stabilité relative à Paris où allait succomber le séduisant Henri IV, spirituel béarnais, plein d'entregent et ami du peuple. Non loin du roi, un poste d'aumônier place Vincent au service de la reine Margot, qui achevait sa curieuse et voyante carrière, lettrée et bienfaisante, fantasque de toutes façons.

Toutefois, dans le cadre remuant de sa vie, Vincent est une âme travaillée qui conquiert lentement la sainteté. Sa tendresse humaine pour les petits se déploie dans le secours des malheureux. Providentiellement, il rencontre le Père Bérulle : un saint, un dominateur par tempérament. En 1612, Vincent est curé aux portes de Paris, à Clichy, quelques centaines d'habitants. Peu après, toujours sous l'impulsion de Bérulle, il est agréé comme précepteur chez les Gondi, ces Florentins aux réussites voyantes, inlassables aux intrigues et complots. Ils s'avèrent les bienfaiteurs de Vincent.

Après quelques mois passés à Châtillon-les-Dombes, Vincent est pratiquement fixé à Paris. Il y rencontre, en 1618, François de Sales : avec lui, il s'entretient « sous le clignement de ses yeux bigles et de son sourire malicieux » († 1622). Devant Jeanne de Chantal qui, dans sa direction, demande à Vincent de l'approuver, Vincent conserve humblement son avis et l'expose respectueusement, travaillant avec persévérance à rectifier ce que son caractère conserve d'atrabilaire et d'explosif. Pour sa part, il s'adonne surtout à missionner sur les terres des Gondi ; partout où il passe, il établit la Charité ; il aligne ses règlements pour le bien des pauvres, ne cherchant pas les pauvres pour ses règlements. « *Le pauvre peuple meurt de faim et se damne.* » Cette obsédante réalité reste son refrain, son

coup de fouet ; il faut donc assurer à ces masses la vérité qui sauve, et fournir le pain par la charité et le travail.

La fondation de la Mission par les Gondi (1625) constitue à Paris son point d'attache : au collège des Bons-Enfants.

Mais voici l'engrenage de ses œuvres : la Mission passe, la Charité reste. Pour elle, Vincent excite et organise le zèle des Dames charitables, en leur évitant le ridicule des dévotes. Partout, à Paris comme dans le moindre village, on se réunit autour de l'idée de charité : action de l'homme de génie, action du saint...

A ses côtés pourtant œuvre la Compagnie du Saint-Sacrement : ce brillant essai laïque d'action catholique. Son esprit n'est pas tout à fait celui de Vincent ; il est, lui, respectueux de l'autorité, mesuré dans son zèle, travaillant au grand jour, bonnement et simplement. Dans ce sens et pour son rayonnant apostolat, Vincent organise la Compagnie des Filles de la Charité : une idée de génie... Pour cette besogne délicate, il découvre et dirige une femme capable de la comprendre, M^{lle} Legras, Sainte Louise de Marillac, nature riche, excessive, tenaillée par les scrupules : il la fait s'épanouir ; elle fut la plus parfaite réussite de Vincent de Paul.

Et Vincent, patiemment, poursuit dans cette atmosphère son œuvre multiforme : elle réussit malgré quantité d'obstacles, car ce saint était un réalisateur génial et avisé, pratique et tenace jusqu'au bout.

Après tant d'autres essais, cette biographie de Saint Vincent de Paul par Mgr Calvet rencontra le succès qu'elle méritait.

Par sa connaissance du XVII^e siècle, par son souci d'en tirer des enseignements qui vont au cœur de nos contemporains, ce volume vient d'ajouter à la littérature vincentienne un attrayant fleuron, accessible et attirant pour les esprits de notre époque. Tout y prédisposait son auteur : une période longtemps parcourue et scrutée, des pages longuement méditées, des exemples sagement appréciés.

Mais aux côtés de Saint Vincent, et pour le compléter en quelque sorte, il reste à Mgr Calvet de nous donner enfin la biographie de M^{lle} Legras, Sainte Louise de Marillac, l'éminente collaboratrice de Vincent de Paul, dont il a déjà si bien parlé lors de la fondation de la Compagnie des Filles de la Charité. Dans son esprit et dans son cœur, il a toute la matière de ce nouveau volume. Là encore, dans une autre réussite, nous retrouverions une fois de plus « le souriant, l'humble et génial Vincent de Paul ».

Paris, mai 1952.

MISSION ET CHARITÉ

POST-SCRIPTUM

Cédant enfin à de pressantes insistances, et désireux aussi « de dire son sentiment sur un sujet connu » (p. 7), Mgr Calvet, dans la ligne de son cycle vincentien, publiait enfin, en 1958, *Louise de Marillac par elle-même. Portrait* (Aubier, Collection « La Légion de Dieu », 230 p.).

Longtemps médité, ce portrait d'une âme exceptionnelle, saisie dans son ascension, atteste un contact prolongé et attentif de la vie et des écrits de la sainte (1). Dans cette collaboratrice avisée de Monsieur Vincent, dans cette femme au grand cœur, l'auteur trouve et présente une étonnante réussite. Louise a tant redit sa gratitude envers son Très Honoré Père, qu'elle a un peu disparu dans le rayonnement et le sillage de cette destinée. Mais il faut y regarder d'un peu plus près.

Tout au long des pages du Portrait (redisons-le, ce n'est pas une biographie), surgit « une Marillac » qui, fille naturelle de Louis de Marillac (12 août 1591), ne figure pas dès lors dans la généalogie officielle de la famille. Le père, « beau et spirituel, fantasque aussi et vert-galant » (p. 17), demeure éclipsé par ses deux frères : Michel, garde des Sceaux et chancelier de France, et un autre Louis, comte de Beaumont, maréchal de France. Dès le 24 juillet 1604, il laisse sa chère Louise, orpheline à 13 ans. L'enfant, à son entrée dans la vie consciente, sentit encore plus « le brouillard de sa naissance ». Après quelques mois d'internat chez les Dominicaines de Poissy, où elle contracte « l'habitude des fortes nourritures intellectuelles » (p. 23), Louise éduque et affine sa vocation à la souffrance. Y contribue encore un mariage de raison (5 février 1613) avec Antoine Le Gras, « un simple écuyer, un bourgeois » qui bientôt, sous l'étreinte de la maladie, manifeste un caractère irritable. Autre source de nouvelles souffrances : même ce rayon de soleil que fut la naissance de son fils Michel (19 octobre 1613) apporte lui aussi, peu après, nuages et orages devant un caractère apathique et instable. Dès lors, veuve le 21 décembre 1625, Louise fléchit sous une crise de neurasthénie, aisément compréhensible. Mais l'étonnante remontée est proche... Après divers essais d'envol, voici la providentielle rencontre de Vincent de Paul. Affectueux mais réservé, ce directeur spirituel procure à Louise l'épanouissant service des pauvres. C'est, dans le sillage de la Mission, la charité avec sa vie active de plein air et de plein vent » (p. 51).

Et le portraitiste de suivre, avec force détails, l'action attentive de Vincent. Pour écarter le repliement sur soi, ce sont les grandes préoccupations que le ciel ménage : la formation et l'œuvre des Filles de la Charité (p. 109-171). C'est l'ascension de Louise (p. 175-228) vers l'union mystique, dans la docilité et dévotion à l'Esprit-Saint.

(1) L'on sait que les textes de Louise de Marillac (sa vie par Gobillon et ses divers écrits) dont Mgr Calvet se servait dans l'édition hors commerce de 1887, ont été enfin réédités et mis à la disposition de tous, en 1961. (*Sainte Louise de Marillac*, VI-1054 pages), 140, rue du Bac, Paris.

Dans ce cadre, l'auteur, imprégné de ses sources, et familier avec ses textes, lus, relus et médités, verse et prodigue quantité de ses propres réflexions, laisse fuser en formules heureuses son savoir nourri et son expérience des âmes. En effet, pour caractériser toutes choses, il a sur les lèvres quantité de réflexions que l'on trouve, ici et là, à foison dans cette séquence de causerie, de méditation à haute voix, reprise, retouchée et toujours vivante.

Le style clair et savoureux de cette parole multiplie ses aperçus et sur les sujets les plus concrets et sur le monde des âmes. Il est heureux de voir que cet amour et ce service du pauvre, remède tonifiant de l'action (se décider, parler et agir) fournit à Louise de multiples occasions de vivre désormais dans l'épanouissement. Que de leçons !

En présence de cette activité, que n'entrave guère une santé chétive, l'auteur regarde vivre cette créature de choix et souligne les affleurements d'une haute spiritualité chez la fondatrice. Et comme instinctivement, Mgr Calvet retrouve là, en Louise, ce qui fut toute sa propre vie, son charisme, le goût, la passion, l'art d'enseigner » (p. 129). Et derrière cette activité, il montre, en arrière-plan et fort discret, Monsieur Vincent qui, tout le premier, admire, encourage et laisse agir la grâce. Et sur tout cet enchaînement de scènes et de notations, le portraitiste inlassablement manipule les teintes et articule les images.

De la sorte, il relève et souligne, en frémissant, cette héroïque prière de Louise demandant l'affaiblissement de l'usage de ses sens qui sont les organes de sa vie terrestre, l'usage de sa vue, de son ouïe (p. 219-220).

La notation devient émouvante quand on sait que, dictant ces lignes, Mgr Calvet a, depuis longtemps, la vue déficiente, et qu'il sent alors grandir en lui, chaque jour, « cet affaiblissement de ses sens ». Et ce fut bientôt après, pour ses dernières années, la privation de la vue, de l'ouïe, de la parole... On admire alors davantage, et l'on remercie cette âme pleinement sacerdotale et vincentienne qui a si bien vu et compris, dans cet étonnant *Portrait de Louise de Marillac* (1), ce que pouvait faire, en un cœur d'élite, la pensée, le rayonnement de Vincent de Paul.

Paris, ce 29 janvier 1965.

Fernand COMBALUZIER, c.m.

(1) Sur cet ouvrage, on peut voir quelques notations d'un autre ordre dans la *Revue d'Histoire de l'Eglise de France*, t. XLVI (1960), p. 140-142.

MISSION ET CHARITÉ

On lira dans la bibliographie vincentienne qui suit, l'active et indéfectible fidélité de Mgr Calvet à l'égard de Saint Vincent de Paul.

Saint Vincent de Paul et la Compagnie du Saint-Sacrement (1636-1660), dans « Petites Annales de Saint Vincent de Paul », 1903, pp. 36-43.

Un confesseur de Saint Vincent de Paul (André Dnval), dans « Petites Annales de Saint Vincent de Paul », mai 1903, pp. 135-146 ; juin 1903, pp. 166-176.

Saint Vincent de Paul et son influence sur Bossuet. (Conférence faite à l'Institut Catholique de Toulouse, 18 février 1904. Publiée dans « Mélanges Dousset », Cahors, 1904, pp. 280, 245-274).

Saint Vincent de Paul et les Protestants, dans « Revue Catholique des Eglises », t. I (1904), pp. 497-511.

L'influence de Saint Vincent de Paul sur la prédication, dans « Bulletin de littérature ecclésiastique de Toulouse », 1904. Extrait de l'article précédent.

Saint Vincent de Paul réformateur, dans « Revue des Pyrénées », 1905, p. 538-561.

Saint Vincent de Paul et la Réforme catholique au XVII^e siècle, dans « Revue catholique des églises », t. I (1904), pp. 305-320.

Saint Vincent de Paul. Etude de psychologie religieuse, dans « Revue de Philosophie ». Mai-juillet 1913.

Saint Vincent de Paul. Textes choisis et commentés, dans « Bibliothèque française », Paris, Plon, s.d. (1913), pp. II-336.

La charité de Monsieur Vincent, dans « La Vie spirituelle », 1^{er} mai 1933, p. 115-135 ; dans « Frédéric Ozanam et les Conférences de Saint Vincent de Paul », Ligugé, 1933, p. 7-27.

La littérature religieuse de Saint François de Sales à Fénelon, dans la collection : « Histoire de la littérature française », publiée sous la direction de J. Calvet, t. V. Paris, De Gigord, 1938, p. 656 (pp. 114-127).

Une page de Mgr Calvet sur Saint Vincent de Paul, dans « Revue religieuse du diocèse de Cahors », 25 juillet 1942, pp. 218-219.

Témoins de la conscience française. Paris, Alsatia, s. d. (1943), 216 p. (VIII. Saint Vincent de Paul, pp. 64-73).

Panégyrique de Saint Vincent de Paul, donné à Paris, 95, rue de Sèvres, le 10 avril 1947. Texte dans « Annales de la Congrégation de la Mission », 1947-48, pp. 299-306.

Saint Vincent de Paul, organisateur de la charité, dans « Messages du Secours Catholique », mars 1948, pp. 1-4.

La charité de Monsieur Vincent et du Père Pernet, dans « Nos sillons », Paris. Automne 1948, pp. 29-30. (Petites Sœurs de l'Assomption.)

Saint Vincent de Paul. Collection « Les grands spirituels », Albin Michel (1948), 276 p.

LES TRAVAUX ET LES JOURS

DANS LE MONDE

OU EN SOMMES-NOUS ? — UNE ANNÉE SINGULIÈREMENT GRAVE **Sic transit gloria mundi**

Il n'est pas trop tard pour parler encore de « Monsieur K... ».

Une fois de plus, le pur a trouvé plus pur qui l'a épuré. En attendant que surgisse plus pur que le dernier épurateur en date.

Simple sketch de l'ample comédie qui, par malheur, fait, de temps à autre, une trempette de sang.

. . .

Et cette chinolserie, en forme de champignon dont l'ombre couvre encore les chancelleries ?

Relation de cause à effet ? Très probable. On ne cherche pas querelle à des voisins qui s'amuse à faire partir, sur leur palier, des pétards de ce calibre. Moscou « liquidait » celui qui tirait les oreilles de Pékin.

A l'heure où les naïfs jouaient aux Talleyrand de sous-préfecture et se réjouissaient déjà de voir les Blancs faire front contre le fameux « péril jaune », prédit par les Hohenzollern et le plus strictement célèbre d'entre eux, Guillaume II, nouvelle pirouette du Kremlin.

Sic transit, murmurait le chef du gouvernement français.

Le réflexe du général, humaniste et chrétien, était le bon.

. . .

Tellement bon qu'il s'appliquait, trois semaines après le tour de valse soviétique, à cet autre puissant de la Terre, Ibn Séoud, dont la presse nous a dit les hauts mérites : roi du pétrole ; quatre épouses attirées ; des centaines d'autres, facultatives ; 250 Cadillac ; 20 000 dollars de pourboire aux stewards d'un paquebot.

Le voilà donc détrôné par son frère, proclamé roi.

Quo usque ? s'écriait déjà ce bavard de Cicéron.

. . .

Pour en revenir à ce qui fut le « Céleste Empire », nous voici loin des petits Chinois de la Sainte-Enfance.

J'ai donné des gros sous, comme tout le monde, pour que les méchants cochons ne les mangent pas.

Les malins ricanent de cette histoire.

MISSION ET CHARITÉ

Et pourtant ! A qui fallait-il donc en appeler ?

A Malthus ? A la charité de ceux qui mangeaient et buvaient bien, trop bien ? A la « chanson qui berce la douleur humaine », comme disait le tribun dont la grande philosophie consistait à rayer Dieu de ses papiers ?

Ce devrait être, sur le plan humain, une source de terrible désespoir, pour les missionnaires, les médecins, les maîtres qui avaient jeté, dans cette bataille du cœur et de la foi, toute leur vie, de voir la Chine des martyrs se donner, avec une frénésie naïve et meurtrière, au plus primaire, au plus affligeant des scientismes techniques.

Je n'ai rien, bien entendu, au départ, contre l'aspirateur, le frigidaire ou le poste de télévision.

Je souhaite même que tous les anciens petits Chinois de la Sainte-Enfance ne manient plus le balai, mangent bien chaud ou boivent bien frais et regardent **Cinq colonnes à la une** (sur le mode pékinois, bien sûr), mais on ne peut s'empêcher de frémir, quand on les voit faire, à leur tour, ces rougeoles et ces prurits de civilisation en pleine puberté.

. . .

Rien de plus facile, à ce compte, que de jouer les prophètes. On demeure même confondu, en vérité, d'avoir raison à ce point-là !...

Comment voulez-vous que les mêmes causes ne produisent pas, dans tous les domaines, les mêmes effets ? Et quelle que soit la couleur épidermique des poseurs de causes ?

Les enfants entendent refaire le monde. Les chefs de peuple aussi. Et c'est le drame. A chaque fois qu'ils réinventent l'humanité, les Führer proclament à leur peuple qu'il est le plus méritant et le plus malheureux du monde.

Que font-ils, pour libérer ces minorités opprimées ?

Ils leur suppriment le beurre, mais les gavent de littérature belliqueuse et de fusées nucléaires. Car le canon est démodé.

. . .

Ces maîtres à penser recommandent à leurs sujets d'avoir beaucoup d'enfants. Pour constituer les réserves de matériel humain dont ils auront besoin, en vertu des immenses hémorragies à venir.

Méditez plutôt la forte pensée d'un certain Liou-Shao-Shi, bras droit de Mao-Tsé-Toung :

— Plus il y a d'hommes pour y jeter du bois, mieux le feu brûle !

Dans le genre poésie de la férocité, c'est une assez jolie chanson. Les Fioretti de l'Apocalypse, en quelque sorte.

En vertu de quoi, il naît 15 millions de Chinois par an. Le tiers de la population française.

Hymne à l'amour et à la vie ? Pensez donc !

Coincé entre ce désir de fabriquer du matériel humain et sa hantise de la famine, le gouvernement de Pékin érige à la hauteur d'une institution d'Etat l'enseignement anticonceptionnel.

Des « cadres » du parti donnent, dans les villages et les villages retirés, des cours du soir sur l'art de ne pas être mère.

Mieux, si l'on ose dire : les patrons n'accordent que sept jours de vacances, par an, aux gens mariés, mais les célibataires bénéficient de deux semaines.

Comme dirait Gavroche : drôle d'allocations familiales !

LES TRAVAUX ET LES JOURS

Ecoutez Mao lui-même :

— L'amour est un dérivatif psychomatique. L'énergie qu'il oblige à déployer doit être mise au service du parti.

Du Courteline, revu et corrigé par Karl Marx. Assez drôle, en vérité — une pâture de chansonniers — si ce n'était sinistre.

Pauvre et grande Chine de Confucius, des poètes ambulants, des soieries qui chantent, de l'exquise politesse, des porteurs d'Evangile, des crucifiés et des décapités pour crime d'apostolat et d'humanité !

Mais le futur Gengis Khan aura-t-il besoin, au fait, de tous ces petits d'hommes, nés à cause de lui ? Ou malgré ses ukases ?

. . .

Le monstrueux champignon que les Chinois cultivent, désormais, en lieu et place du lotus, se contentera, pour grandir encore, d'une poignée de techniciens, de quelques centaines d'ouvriers, spécialisés dans la mort nucléaire.

S'il n'est d'exemple, dans l'Histoire, d'une invention qui ne se mette, en fin de compte, au service de la malice humaine, l'Extrême-Orient cédera-t-il, un jour, soit à la panique, soit à la folie de l'expansion à tout prix ?

Et pour régner sur quoi ?

Sur les marches d'un Occident brûlé jusqu'à l'os qui détruirait impitoyablement les conquérants, assez fous pour s'y aventurer.

. . .

A supposer, bien entendu, que l'Occident attaqué ne rugisse de colère, de souffrance, et ne trouve encore assez de forces pour transformer en enfer le « pays du sourire ».

Pessimisme ?

Toute l'Histoire est là pour démontrer qu'en jouant à se faire peur, les meneurs d'hommes finissent par jouer, comme disent les enfants, porteurs de vérité, « pour de bon ».

. . .

— Tout est simple ! murmurait, en mourant, un magnifique religieux qui occupa, de longues années, la chaire du romantique en bure blanche.

Où, tout est simple. A condition de penser juste. Comme l'écrivait, à peu près, un certain Auvergnat géomètre et mystique.

Mais les mystiques, ces vrais réalistes, ont-ils encore la parole, au siècle du fonctionnel ?

. . .

Et l'Amérique ?

Elle vibre encore du succès de Johnson.

Or, le succès des uns, dirait M. Prudhomme, fait la débâcle des autres.

C'est indigeste, une débâcle. Même pour un estomac de Yankee dont on sait, insinuent les mauvaises langues, l'allergie à l'eau claire.

Or, le Sud n'a manifestement pas assimilé, plusieurs mois après, le bouillon du 4 novembre dernier.

Il n'est, pour s'en convaincre, que de lire et de méditer la presse anti-Johnson

MISSION ET CHARITÉ

des Etats-Unis. Amertume et rancœur, sinon plus, s'y disputent encore les colonnes des quotidiens et des périodiques ?

Pourquoi ?

Le seul mot de « Sud » porterait-il en lui des relents de Sécession ? Existe-t-il une valeur incantatoire des syllabes ?

La case de l'oncle Tom est-elle devenue, pour risquer précisément un mot, celle de l'oncle... atome ?

Un Noir entrera-t-il, un jour, à la Maison-Blanche ?

Le deuxième personnage de l'Etat français n'est-il pas un homme de couleur ?

De là, me direz-vous, non sans quelque raison, à dormir sous les dorures de l'Elysée, chères à Mme de Pompadour...

. . .

« Le rouge et le noir », pourrait-on dire, par l'effet d'un sinistre à-peu-près, au sujet de ce Congo où le sang des otages et des Indigènes — d'un camp ou de l'autre — n'a pas fini de sécher.

Haines inexpiables ? Certes non. Tout finit par s'arranger. Quelquefois très mal, ajoutait l'humoriste. Mais certain vent qui souffle de l'Est et veille, par nature, sur la tiédeur des cendres, avec mission, le jour venu, de les attiser, nous glace le cœur.

Qui s'interdirait de penser au champ clos de l'Espagne, de l'Indochine, de la Corée, du Viet-Nam où les nouveaux Moloch se sont fait, se font ou se feront la main, pour la grande curée ?

. . .

Quel chrétien, quel homme ne partagerait la douleur, toujours à vif, de nos voisins et amis Belges ?

Qui ne frémirait d'horreur au souvenir des humiliations, des cruautés, des tortures infligées, entre autres, aux religieuses et aux prêtres envoyés là-bas pour soigner, instruire, aimer leurs futurs bourreaux ?

Peut-être, ces bourreaux ne savaient-ils pas, non plus, ce qu'ils faisaient.

Sont-ils vraiment les grands, les seuls responsables ? Ces gamins drogués — ils se croyaient invulnérables ! — ont-ils soupçonné, un instant, qu'ils devenaient, en fait, les pires des mercenaires ?

Des mercenaires qui ne touchaient même pas le prix du sang. Des mercenaires que le meneur de jeu, à l'abri derrière ses micros et sa lointaine propagande, envoyait mourir sous le feu des paras et de leurs frères ennemis !

. . .

De quoi laisser tomber les bras, en disant, à tout jamais :

— J'abandonne !

Ce n'est pourtant pas le moment de capituler. Ni sur le plan de la coopération des hommes, ni sur celui de l'immense bagarre spirituelle qui ne finira qu'avec la fin des temps.

La croix demeure, plus que jamais, le signe-type de contradiction. Les voix de la Rome conciliaire ne s'étaient pas éteintes que le Proche-Orient fermentait. Des chefs de diocèse, venus du monde entier, se voyaient interdire l'accès des lieux saints.

Pourquoi ?

LES TRAVAUX ET LES JOURS

Parce qu'ils avaient absous, dans un évident souci d'apaisement historique et spirituel, le peuple d'Israël du crime de « déicide ».

Ce souci d'apaisement allait-il, par l'effet de répercussions politiques et à l'heure de l'œcuménisme, susciter un schisme ?

Si la barque était dure à mener, sur le lac de Tibériade, que dire du bateau de Pierre, ballotté à travers tous ces nationalismes exaspérés, ces néo-paganismes, primaires et agressifs ?

Jésus dormirait-il encore, au fond de la barque, là où crépitent les mitrailleuses ?

. . .

Le monde, épuisé et frémissant de tuer encore et toujours, vibre, plusieurs mois après la randonnée sur le chemin de Thomas et de François-Xavier, des appels déchirants que lui a lancés un vieillard, petit, maigre, affreusement las...

Des appels qui réveillent, dans la mémoire et le cœur, l'adjuration pathétique de Benoît XV :

— Filioli... Mes enfants, mes tout petits enfants, ne vous battez pas, ne vous battez plus ! Aimez-vous les uns les autres !

Ce fut cependant la tuerie de 1914 dont on nous dit, aujourd'hui, une fois de plus, qu'elle était « monstrueuse et inutile ».

. . .

— Prolétaires de tous les pays, unissez-vous ! proclame un slogan politique, dérisoirement humain, qui prétend rebâtir le monde sur la lutte des classes et sur elle seule.

— Hommes de toutes les races, chefs de tous les Etats, s'écrie le chef de la chrétienté, unissez-vous contre la faim, la pauvreté, la misère, la haine et la guerre !

. . .

Adjuration gratuite ? Littérature sacrée ?

— Autant en emporteront les bourrasques de la violence ! soupirent les pessimistes.

S'il porte, parfois, des flammèches, le vent projette aussi des graines qui tombent sur les murs en ruines. Et rien ne pousse mieux et plus vite que l'herbe dite folle sur les vieilles pierres.

Où, folle de vouloir vivre. Comme la pauvre humanité qui se bat désespérément, dirait-on, pour oublier son misérable et prodigieux destin.

. . .

A l'heure où paraîtront ces lignes, le calendrier aura déjà englouti plusieurs semaines d'une année singulièrement importante et grave de conséquences.

Véritable virage d'une époque difficile, 1965 marquera, sans aucun doute, ce siècle finissant.

Notre monde bouge. Et il bouge très vite.

Face aux nuées qui montent, l'Occident se recroqueville. Aurait-il terminé sa mission ?

Délesté, au contraire, d'un passé devenu trop lourd, spiritualisera-t-il assez une action, partiellement dépassée, pour redevenir un « marcheur à l'étoile » ?

MISSION ET CHARITÉ

Quelques mois encore et le pays de Monsieur Vincent, positif et mystique, se prononcera sur un nom, une politique — au sens élevé du terme — sur une manière de comprendre la vie, la nôtre et celle du monde.

. . .

- **Odi profanum vulgus !** s'écriait le païen.
- **Misereor super turbam !** réplique l'Evangile.

. . .

Le dilettante, l'opportuniste, le sceptique tenteront, sans doute, de flotter, sans se compromettre, entre deux eaux.

Pour les hommes de bonne volonté, le choix est éternellement fait.

TESTIS.

L'ÉGLISE ET LA CHARITÉ

Faits et Dates

SEPTEMBRE 1964 : FRANCE.

Une exposition sur la pauvreté dans les pays occidentaux.

Strasbourg, 16 septembre. — La pauvreté n'est pas l'apanage exclusif des pays sous-développés. Elle existe aussi dans les pays hautement industrialisés de l'Europe occidentale. Dans le cadre de la Foire européenne de Strasbourg, qui vient de se terminer, une exposition a montré l'étendue insoupçonnée de la misère dans les pays occidentaux.

Organisée par l'association Aide à toute détresse (1), sous l'impulsion du R.P. Joseph Wresinski, l'exposition avait pour but de sensibiliser l'opinion à l'aide de photos, graphiques, statistiques et autre matériel documentaire, à la misère de milliers de familles.

Cette association, agissant en France, en Allemagne, en Angleterre, aux Pays-Bas et même aux Etats-Unis, s'efforce d'assurer l'intégration sociale des familles pauvres ou vivant en marge de la société. Son principal objectif est la disparition des bidonvilles.

Ses animateurs, aidés de volontaires, ont à leur actif plusieurs réalisations : création d'un centre de promotion sociale à Noisy-le-Grand, qui a aidé à reclasser près de six cents familles ; secteur expérimental d'éclatement d'un bidonville à La Courneuve.

L'association a mis au point, par le truchement du bureau de recherche sociale, deux projets visant l'intégration des familles faibles ou accidentellement inadaptées et des familles difficiles.

« Le Monde », le 17/9/64.

SEPTEMBRE 1964 : FRANCE.

Un reportage de Radio-Luxembourg sur l'Eglise des pauvres...

« Je ne pense pas que les curés, le curé de campagne, avec ses larges souliers, sa soulane usagée, soit riche, il se contente de peu, mais dans cette Eglise, comme dans toute organisation, il y a des seigneurs, en haut, qui eux, peut-être, sont riches. Pourquoi le Pape semble réserver sa bénédiction spéciale plutôt aux couples fortunés qu'aux couples pauvres ? L'Eglise a été beaucoup trop souvent du côté des riches contre les pauvres, il faut que cela change. »

(1) Aide à toute détresse, établissement de Noisy-le-Grand, 77, rue Jules-Ferry. C.C.P. Paris 13.351-80.

MISSION ET CHARITÉ

Analysant la situation en France, le P. Daniélou répondit : « La position du prêtre moyen français est du même ordre que la position du Français moyen. Si nous prenons l'ensemble du clergé en France, on ne peut pas dire qu'il soit privilégié du point de vue de la richesse. Dans certains cas, il y a une véritable pauvreté qui peut être un obstacle ; je pense qu'un prêtre doit avoir des ressources nécessaires pour se procurer les livres dont il a besoin pour préparer ses sermons. Il a besoin d'un minimum, et ce minimum, c'est tout juste s'il l'a. J'ai été très frappé, en consultant la liste des évêques français du Concile, de voir comment une très grande partie d'entre eux venait de milieux très simples, artisans, paysans, ouvriers. Je ne peux pas dire, par exemple, que l'ensemble de l'épiscopat et du clergé français se recrute dans la haute bourgeoisie, ce serait faux. » Très vite, le débat s'éleva à l'échelle du monde. Ce fut Mgr Rodhain qui l'ouvrit :

« Que vaut le témoignage d'une chrétienté confortable par rapport à d'autres peuples si nombreux qui souffrent de la famine ? Je voudrais insister aussi sur le fait que ces peuples confortables ne représentent pas seulement l'Eglise catholique, mais représentent les chrétiens, par conséquent tous les baptisés et, au point de vue œcuménique, il y a là une responsabilité encourue par les baptisés, qu'ils soient protestants ou catholiques. »

Mgr Camara enchaîna avec son émouvant accent brésilien :

« Pour vous, de l'Europe, et surtout de France, qui écoutez parler du monde sous-développé, pour vous, c'est plutôt une phrase, c'est un mot. Alors, j'apporte cette expérience très vivante, lorsque l'on est là, au nord-est du Brésil... Je suis en ce moment un homme qui parle à des hommes, excusez-moi, mes propres frères de France, et d'une certaine manière, je puis dire de notre France, parce que nous, les Brésiliens, nous aimons votre pays. Belle et forte France, excusez-moi, je ne suis pas un ingrat, mais il faut le reconnaître, vous ne dépensez, pour l'aide, pour la collaboration aux pays en voie de développement, que 1,50 % de votre revenu brut national !... Nous commençons juste la décade décisive pour le nord-est brésilien, nous commençons un corps à corps pour lutter contre la misère, contre le sous-développement, contre la faim... et ça, c'est vraiment un travail d'Eglise. Il faut être là, pour aider, pour stimuler, pour arriver à rompre le cercle vicieux du sous-développement... L'important est que l'Eglise oublie à jamais d'être l'Eglise qui, autrefois, aimait à être servie. J'aime cette Eglise du Concile qui n'a pas la prétention de diriger, non, mais qui veut simplement servir, comme le Christ. »

Après une intervention de Roger Bourgeon, qui tint à souligner la pauvreté de la majorité des Pères conciliaires, le P. Lebreton prit la parole avec une conviction passionnée :

« 80 % de la population mondiale sont en stagnation ou en régression. Nous sommes devant un phénomène mondial d'une gravité exceptionnelle. Quand on comprend que ce problème n'apparaît pas aux hommes d'aujourd'hui, aux politiques d'aujourd'hui, aux dirigeants économiques d'aujourd'hui, comme le problème numéro un et que, pour eux, le problème numéro un est la défense de je ne sais pas quoi, alors, je suis outré. Qu'on dépense 150 milliards par an pour la défense et qu'on nous déclare 8 milliards pour l'année dernière, alors, je ne comprends pas, le monde est fou et nous devons révolutionner ce monde... Nous sommes des coupables, nous sommes des criminels, nous sommes des avares, nous ne donnons pas assez, nous ne faisons pas assez, nous ne nous expatrions pas assez

LES TRAVAUX ET LES JOURS

humblement pour aider. Si nous ne sommes pas capables de penser le monde de demain, de créer la civilisation solidaire pour demain, la civilisation du développement universel, eh bien, c'est fini, l'Occident est fini ; qu'est-ce qui se passera après, nous ne le savons pas, les expériences humaines se continueront sans nous, mais nous sommes en train de nous condamner... Ce sera l'honneur de Jean XXIII, ce sera l'honneur de Paul VI, d'avoir fait que ce Concile aboutisse à des déclarations qui éclaireront le monde, les unes pour longtemps, les autres pour quelques décennies, mais c'était indispensable que ce témoignage de l'Eglise, qui est le témoignage du Christ, soit formulé avec éclat. »

« La Croix », le 17/9/64.

SEPTEMBRE 1964 : FRANCE.

Prochaine campagne du Comité catholique contre la faim.

Venus de toutes les régions de France, environ deux cents responsables des Comités diocésains du Comité catholique contre la faim se sont réunis samedi et dimanche à Paris pour étudier les objectifs de la campagne 1964-1965, notamment sur le plan de l'information.

La nécessité d'une véritable « éducation de l'opinion » est revenue comme un leitmotiv au cours des « carrefours » et des exposés. Grand voyageur et spécialiste de la « recherche en vue du développement harmonisé », le R.P. Lebrez a orienté la « réflexion doctrinale » des animateurs vers la conclusion qui s'impose aujourd'hui avec force : la lutte contre la faim, c'est le développement.

Les dirigeants de nombreux mouvements et œuvres ont participé à cette rencontre animée par M. l'abbé Giraud et M. Philippe Farine ; entre deux voyages à Rome, Mgr Streiff, vice-président du Comité catholique contre la faim, a tiré les conclusions des journées d'études en insistant sur l'indispensable coordination des efforts et la mise en alerte de l'opinion.

Au nom du Souverain Pontife, le cardinal Cicognani a fait parvenir aux Comités diocésains un télégramme d'encouragement :

« Sa Sainteté exhorte paternellement tous catholiques, répondre généreusement besoins tiers-monde. »

L'impressionnante exposition réalisée par le Comité aidera le public à mieux comprendre ce devoir en mesurant l'ampleur et l'urgence d'un problème littéralement « vital ».

« La Croix », le 29/9/64.

OCTOBRE 1964 : FRANCE.

Le Secours catholique a donné plus de 16 millions pour la campagne contre la faim...

Le Conseil directeur de l'Organisation des Nations Unies pour l'alimentation et l'agriculture (F.A.O.), a été informé que 1 107 millions de francs français ont déjà été recueillis pour la campagne contre la faim, grâce à des dons provenant de particuliers, d'Organisations publiques ou privées et de différents gouvernements pour le financement de projets tendant à l'accroissement de la production agricole et à l'amélioration de la distribution des produits alimentaires.

La plus importante contribution provient du Conseil national des Eglises

MISSION ET CHARITÉ

du Christ aux Etats-Unis avec 131 millions de dollars (655 millions de francs français). La France vient au sixième rang des donateurs avec 3,38 millions de dollars (16 900 000 francs français), venant pour la plupart du Secours catholique.

« La Croix », le 10/10/64.

OCTOBRE 1964 : FRANCE.

A propos du livre de Mgr Mercier et M. J. Le Guillou : « Mission et Pauvreté, l'heure de la mission mondiale ».

Notre conscience missionnaire est provoquée par les divisions de l'humanité, par la hantise de la solidarité et de la paix qui travaille, désespérément, quelquefois, les peuples. L'Eglise serait-elle fidèle à elle-même si elle ne découvrirait combien la réconciliation des hommes en Jésus-Christ est au cœur du dessein de Dieu ? Hélas ! la désunion des chrétiens lui apparaît d'autant plus dramatique. Le Concile a franchi un seuil : l'inquiétude de l'unité fait réellement partie de l'expression que l'Eglise veut donner d'elle-même, de l'action qu'elle veut accomplir dans le monde pour le sauver. Nous sommes arrivés comme devant un deuxième seuil. Le Concile va aborder les problèmes les plus graves de ce temps. Il ne pourra échapper à une réflexion sur la pauvreté ; des signes le manifestent déjà.

C'est un fait dont nous devenons plus conscients : nous vivons au siècle des pauvres. Depuis une centaine d'années, le problème social ébranle petit à petit les pays d'Occident. L'action sociale est devenue un des meilleurs tests de la fidélité à l'Evangile. Maintenant, notre attention doit dépasser les limites de nos pays. Il nous faut reconnaître le drame social comme un fait mondial. C'est ainsi que nous le présente Mgr Mercier, quand il nous livre son tourment d'évêque missionnaire. Le ton du manifeste traverse quelquefois ses pages. L'évêque du Sahara place sous nos yeux le tableau d'un monde qui vit dans des conditions infra-humaines. Cela dérange toujours. Une constatation majeure se dégage ; elle nous inquiétera davantage encore. La voici : non seulement dans chaque pays, mais à l'échelle du globe, le monde des pauvres est celui des hommes qui ne connaissent pas le Christ, celui des hommes qui ne reconnaissent pas l'Eglise pour ce qu'elle veut être, leur salut. Le monde des pauvres est celui dont l'Eglise est coupée.

L'amour de Dieu pour l'humanité explique la mission du Christ et la place qu'y tient la pauvreté. Ce même amour explique la mission de l'Eglise. Y croire aujourd'hui, c'est pour elle devenir plus résolument missionnaire, soucieuse de l'amour des hommes à l'échelle du monde d'aujourd'hui. Elle ne le peut sans se laisser saisir par le mystère évangélique de la pauvreté, sans se mettre au service des pauvres, et d'abord dans les pays en voie de développement. Cet appel au service, les chrétiens doivent l'entendre avec réalisme, à la mesure des problèmes du monde.

De nouveaux peuples accèdent publiquement à la scène de l'histoire ; un effort gigantesque et difficile de développement marque la civilisation moderne ; l'information toujours plus ample nous met en contact presque immédiat avec tous les pays et tous les peuples. Notre manière de comprendre le monde devient plus concrète et universelle. La destinée spirituelle de l'humanité nous concerne tous. Aussi la grâce de la mission qui travaille toujours l'Eglise pousse-t-elle les chrétiens à élargir leur sens missionnaire. Pour eux tous, c'est l'heure de la mission mondiale !

« La Croix », les 11-12/10/64.

LES TRAVAUX ET LES JOURS

OCTOBRE 1964 : ROME.

Paul VI aux Observateurs : « C'est la charité, non l'égoïsme qui nous presse. »

... Ceci vous montre, Messieurs et chers Frères, que l'Eglise catholique est disposée à considérer attentivement — alors même qu'elle ne peut s'éloigner de certaines exigences doctrinales auxquelles elle a le devoir dans le Christ de rester fidèle — comment supprimer les difficultés, dissiper les incompréhensions, respecter les trésors authentiques de vérité et de spiritualité que vous possédez, élargir et adapter certaines formes canoniques en vue de faciliter la recomposition dans l'unité des grandes et désormais séculaires Communautés chrétiennes jusqu'ici séparées de Nous. C'est la charité, non l'égoïsme qui nous presse : « Car l'amour du Christ nous presse. » (II Cor., 5, ¹⁴).

« La Croix », le 25/10/64.

OCTOBRE 1964 : ROME.

Vatican II et le Congrès de Bombay contribueront à faire mûrir l'idée de pauvreté dans l'Eglise.

Paul VI, on ne saurait trop le souligner, a mis comme conditions à son voyage à Bombay :

1° Qu'il revêtirait une simplicité de type gandhien ;

2° Qu'il n'accepterait pas de rencontrer le président de la République indienne en tant que chef d'Etat, mais seulement en tant que « pèlerin » ;

3° Qu'il voulait se mêler à la foule des pauvres à quelque religion qu'ils appartiennent.

Cette triple consigne contribuera sans doute à exorciser quelque peu le caractère triomphaliste du Congrès eucharistique international. L'exemple de l'humilité et de la simplicité venant de si haut, on peut penser que tout sera tenté — quitte à improviser au dernier moment — pour donner aux cérémonies du congrès un caractère qui ne soit pas offensant pour les dizaines de millions d'Indiens qui meurent de faim ou qui n'ont pas de toit. Sentant le danger de manifestations tapageuses, les évêques catholiques de l'Inde ont rédigé une lettre collective dans laquelle on lit notamment : « Habitants de la ville de Bombay, et vous, visiteurs de l'Inde ou de l'étranger, souvenez-vous que durant les journées du congrès des millions de gens seront appelés à juger du christianisme d'après la manière selon laquelle les chrétiens s'y seront comportés. Fidèles au patrimoine religieux de notre race, ils considèrent toute forme d'ostentation et d'extravagance comme incompatible avec le véritable esprit religieux. »

Un des organisateurs du congrès a affirmé que Bombay serait « un triomphal échec » si les catholiques qui y participent ne donnent pas de preuves concrètes d'un esprit de charité authentique : visites dans les hôpitaux, les orphelins, les prisons, etc. On sait déjà qu'une matinée sera réservée à un rassemblement des enfants pauvres de la ville et que le dernier jour des agapes fraternelles qui se tiendront dans une quarantaine de centres rassembleront des hommes et des femmes de toutes les religions, autant que faire se peut, et de toutes les classes sociales.

Une dizaine de spécialistes de la F.A.O. feront, pendant le congrès, des exposés techniques sur les problèmes de la démographie, de la sous-nutrition et du sous-développement en Inde.

Pendant ce temps, à Vatican II, les problèmes de « l'Eglise des pauvres »

MISSION ET CHARITÉ

continuent à être très sérieusement étudiés dans différents « ateliers » où se rencontrent des évêques tels que le cardinal Lercaro, archevêque de Bologne ; Mgr Mercier, évêque du Sahara ; Mgr Helder Camara, archevêque de Recife ; le Père Gauthier, de Nazareth ; la sœur Marie-Thérèse de Bethléem, etc. Les résultats de leurs travaux se feront bientôt sentir concrètement.

Faisant récemment un exposé à ce groupe de personnes, le Père Haëring déclarait :

« La hiérarchie qui est envoyée pour porter l'Evangile doit prendre les moyens faibles qui ont conduit le Christ à la résurrection. La pauvreté est une condition du dialogue. C'est faire preuve d'un esprit de simonie que d'employer les choses les plus sacrées pour exalter une culture humaine. L'Eglise est servante de toutes les cultures et non pas protectrice de la seule culture latine considérée comme sa propriété indispensable.

« La pauvreté n'est pas une belle spiritualité pour ces vocations spéciales. C'est une obligation morale stricte pour les évêques. Puisque les évêques ont reçu la plénitude du sacerdoce, ils ont le privilège de la totale pauvreté. C'est une obligation totale pour les évêques, sinon ce concile serait une faillite.

« La collégialité est elle-même liée à l'esprit de dépouillement ; elle aide à se libérer de l'instinct de domination. »

Mgr Trinitade Golland, archevêque de Botucatu (Brésil), a déclaré au cours d'une de ces réunions :

« Nous sommes tellement coupés des pauvres que, lorsque moi-même j'essaye d'être pauvre et d'aller vers les pauvres, je leur reste étranger, comme venant d'un autre monde. Il devrait exister une commission où tout le monde pourrait venir nous dire ce qu'il voudrait sur nous, car nous ne savons pas ce que les gens pensent véritablement de nous. »

De son côté, Mgr Motta, archevêque de Vitoria (Brésil), a déclaré :

« Si nous n'envoyons pas des prêtres spécialement formés pour vivre et travailler avec les ouvriers et avec les pauvres, nous, évêques, nous ne pouvons pas comprendre les pauvres, pas plus qu'ils ne nous comprennent, car nous sommes en marge de leur vie. Je voudrais intervenir sur le sujet du travail des prêtres dans l'aula conciliaire. »

« Le Monde », le 27/10/64.

OCTOBRE 1964 : ROME.

L'esprit d'humilité et de pauvreté, condition du dialogue avec les hommes... (interview du P. Haëring, Rédemptoriste).

... L'Eglise doit être pleinement consciente qu'elle doit prêcher la Seigneurie de Dieu sur toutes les réalités terrestres. Mais elle doit être aussi très consciente des limites de sa propre compétence. Les choses temporelles sont totalement soumises à Dieu, mais elles ont une juste autonomie vis-à-vis de la compétence de l'Eglise.

Une distinction théorique de ces compétences ne suffit pas. Il y a une condition psychologique, morale et religieuse : l'esprit de pauvreté.

Si les membres de l'Eglise, clergé ou laïc, sont possessifs, s'ils veulent dominer au lieu de servir, le monde n'acceptera pas leur témoignage. Cette condition du dialogue est exprimée par la première Béatitude :

« Bienheureux les pauvres en esprit »... La pauvreté en esprit exprime

LES TRAVAUX ET LES JOURS

l'humilité vis-à-vis de Dieu et vis-à-vis des hommes, la reconnaissance et la charité...

... Au moment où nous discutons le schéma XIII, il est évident que l'Eglise ne veut pas prêcher l'esprit de pauvreté aux seuls individus isolés. Il s'agit surtout d'une réforme de l'esprit des communautés et d'une réforme des structures.

Par exemple, les fidèles des nations aisées doivent faire un effort commun pour aider les peuples en voie de développement par une action communautaire de l'Eglise et, plus encore, par l'influence des chrétiens sur l'opinion publique et sur la société.

Dans le domaine de l'équilibre entre les différentes couches sociales, un chrétien aisé doit éviter tout ce qui causerait un scandale pour la classe pauvre. Cela ne suffit pas s'il le fait d'une manière individuelle. Selon ses possibilités, il doit participer aux mouvements sociaux susceptibles d'amener un équilibre plus juste.

Le chrétien qui, en toute sincérité, participe à ces efforts, peut employer tous les moyens modernes pour sa profession, sa famille, son épanouissement personnel, sans danger parce qu'il n'est pas un esclave des biens terrestres. Il ne s'agit donc pas de réduire les chrétiens à la misère. Il s'agit, pour eux, d'avoir la liberté des enfants de Dieu par la justice et la charité...

« La Croix », le 28/10/64.

NOVEMBRE 1964 : ROME.

A propos d'un passage du schéma XIII sur la solidarité des peuples...

M. Norris, président de la Commission internationale :

Dans la communauté des nations, un petit groupe de nations privilégiées est devenu immensément riche : il représente 16 % de l'humanité et il possède 70 % des richesses du monde. Ce sont les nations groupées autour de l'Atlantique-Nord, qui sont chrétiennes de tradition, sinon toujours en pratique.

... Le décalage entre les riches et les pauvres s'accroît rapidement... c'est un fait sans précédent qui constitue un défi à la conscience chrétienne des nations occidentales... leur christianisme n'aura aucun sens si elles oublient que la richesse est une responsabilité et que la propriété entraîne des devoirs sociaux.

Malgré les efforts déjà entrepris, il faut maintenant une campagne persévérante et réaliste qui soit entreprise... toutes les confessions chrétiennes sont concernées.

La pauvreté ne sera pas instantanément balayée de ce monde. Il ne faut pas se lasser de bien faire. Le but ne sera atteint que si, dans chaque pays riche, s'organise solidement un groupe d'hommes et de femmes de bonne volonté, bien informés et courageux.

Le cardinal Frings, archevêque de Cologne :

... 1^o Toutes les Conférences épiscopales nationales devraient créer une institution consacrée à la lutte contre la misère dans le monde.

Il s'agira d'œuvre sociale plus que d'œuvre de charité : il faut aider les nations sous-développées à s'aider elles-mêmes, en formant des techniciens, des médecins, etc.

Cette action doit être universelle, et il ne doit y avoir aucune discrimination de race ou même de religion.

2^o Cette action doit être d'inspiration religieuse. Il faut prévoir des quêtes

MISSION ET CHARITÉ

dans les églises pendant le Carême, pendant l'Avent. Ces quêtes doivent avoir lieu si possible conjointement avec celles qui sont entreprises par les non-catholiques.

3^e Cette action doit être bien organisée : des Commissions épiscopales distribueront les ressources. Un Secrétariat cherchera à établir les vrais besoins. Les secrétariats diocésains se rencontreront une fois par an pour coordonner leur travail. Ce travail sera fait en rapport avec le Saint-Siège...

« La Croix », le 6/11/64.

NOVEMBRE 1964 : FRANCE (PARIS).

Le budget de la Santé publique : Moyens insuffisants pour les enfants Inadaptés...

Samedi soir, l'Assemblée nationale a examiné, sur rapports de MM. Bisson (U.N.R.) et Fréville (Cent.-Dém.), le budget de la Santé publique. Il s'élève à 2 286 millions, soit une augmentation de 192 millions.

Dans son rapport, M. Fréville déclare : « On ne peut passer sous silence le fait que notre pays compte plus d'un million d'enfants caractériels, plus de 450 000 déficients intellectuels, 130 000 enfants handicapés physiques, dont près de 120 000 déficients moteurs et 10 000 déficients sensoriels. » Malgré l'effort important accompli en 1964, fait remarquer le rapporteur, la situation de plusieurs centaines de milliers d'enfants devient dramatique et risque de le devenir de plus en plus. Par son ampleur, le problème de l'enfance inadaptée requiert « une action extrêmement énergique et des investissements massifs ».

Au cours de la discussion et faisant le bilan des mesures nouvelles concernant son ministère, M. Marcellin, ministre de la Santé publique, a souligné les mesures prises en faveur de l'enfance inadaptée : doublement de l'effectif des élèves-éducateurs en 1965 (par rapport à 1962), réalisation à 190 % des objectifs prévus par le IV^e Plan.

Pour la construction d'hôpitaux et l'équipement social, le ministère a reçu 1 642 millions, au lieu des 1 442 prévus. Dans la lutte contre le cancer, les dépenses d'équipement, en 1965, seront en augmentation de 15 % sur celles de 1964 ; celles qui concernent la prophylaxie des maladies mentales seront en augmentation de 27 %.

« La Croix », les 8-9/11/64.

NOVEMBRE 1964 : FRANCE (MARSEILLE).

Un beau geste de marins américains.

Une quarantaine de marins américains du porte-avions « Wasp » (qu mouille actuellement au large de Marseille, ainsi que six autres bâtiments de l'U.S. Navy) ont utilisé leurs journées de loisirs dans le vieux port à... repeindre les volets de l'orphelinat « La Providence ».

Ces sympathiques « Popeye » ont également repeint bénévolement toute une alle et restauré cet établissement sis 36, rue d'Izoard...

L'« événement » a été commenté favorablement (et abondamment) dans tous les cafés du vieux port.

« La Croix », le 10/11/64.

LES TRAVAUX ET LES JOURS

NOVEMBRE 1964 : ROME.

Paul VI : « Les Conférences de Saint-Vincent de Paul restent à l'avant-garde de la charité... »

Conduits par leur président mondial, M. Chouard, les délégués des Conférences de Saint-Vincent de Paul ont participé dimanche, à Saint-Pierre, à la messe célébrée à leurs intentions par Paul VI lui-même. S'adressant à eux, dans l'homélie, Paul VI a relevé que loin d'être dépassée, l'activité des Conférences de Saint-Vincent de Paul, si conforme aux origines du christianisme, est encore à l'avant-garde des initiatives prises à notre époque dans le domaine de l'assistance.

Enfin, le Souverain Pontife a exhorté ses auditeurs à vivre de façon toujours plus intense le message de leur fondateur, Frédéric Ozanam. Il a ajouté : « Nous souhaitons voir un jour Frédéric Ozanam sur les autels et proposé en exemple aux laïcs chrétiens de notre temps. »

« La Croix », les 10-11/11/64.

NOVEMBRE 1964 : ROME.

L'œcuménisme et le monde des pauvres (Une conférence de Roger Schutz, prieur de Taizé).

Situant les chrétiens en face des deux tiers de l'humanité qui vivent dans la misère, le Frère Roger Schutz a dit : « L'œcuménisme sera la rencontre de tous les chrétiens d'Occident avec les pauvres du monde. L'une des lignes de force de l'œcuménisme passera par le monde des pauvres. »

L'existence du monde des pauvres peut être, pour les chrétiens, un événement de Dieu pour les aider à ne pas s'enfermer dans leur société d'abondance, un moyen de s'extraire du processus de repliement sur eux-mêmes qui caractérise les vieilles sociétés. Rejoindre le monde des pauvres, ce sera donner une possibilité œcuménique concrète aux nouvelles générations, qui ne supporteraient pas un œcuménisme uniquement abstrait et idéologique.

Le contact avec les pauvres nous permettra de faire notre propre « aggiornamento », de retrouver le sens de l'attente de Dieu que perdent les chrétiens occidentaux.

Le Frère Roger Schutz propose deux attitudes :

- Nous intégrer dans la grande communauté des pauvres, retrouver à leur contact la fraîcheur évangélique, le sens de la Providence.
- Rechercher tous ensemble une doctrine sociale de l'œcuménisme dont les têtes de chapitre seraient : partager, coopérer, s'associer, participer à la promotion humaine.

En terminant, le Frère Roger Schutz parla de l'opération « Espérance » lancée par Taizé en faveur de l'Amérique latine et d'un projet d'une édition œcuménique du Nouveau Testament dont un million d'exemplaires seraient fournis à l'épiscopat latino-américain. En retour, dit-il, sur ce chemin des réconciliations, déjà des évêques préparent chez eux des collectes à l'intention des non-catholiques des Indes.

Mercredi après-midi, le prieur de Taizé s'adressait à l'ensemble de l'épiscopat de l'Amérique latine.

« La Croix », le 12/11/64.

MISSION ET CHARITÉ

NOVEMBRE 1964 : FRANCE.

« Un monde sans faim » (thème du VII^e Congrès de l'Union fédéraliste mondiale).

Le VII^e Congrès de l'Union fédéraliste mondiale s'ouvre mercredi à Paris. Le thème de ses travaux : « Un monde sans faim », illustre l'objet que se sont fixé les promoteurs du mouvement, qui vise à l'universalité et veut organiser la lutte pour le désarmement, contre la guerre, la faim, l'ignorance et la maladie. Tandis que la guerre était autrefois la réalité et la paix l'utopie, c'est aujourd'hui la paix qui est la réalité et la guerre l'utopie. Il s'agit de créer une nouvelle conscience politique mondiale.

Le fait que le prochain congrès du mouvement universel pour une fédération mondiale se tiendra à San-Francisco l'an prochain, à l'occasion du vingtième anniversaire de la signature de la charte de San-Francisco, atteste du désir des organisateurs de travailler en accord avec l'O.N.U. et de faire en sorte que le droit prime la force.

La diversité des participants à ce congrès atteste également de l'intérêt éveillé dans toutes sortes d'organisations pour la lutte contre la faim. Syndicats, partis politiques, banques, intérêts privés, confessions diverses, seront représentés, et des spécialistes des problèmes du « tiers monde », tels que MM. Louis Perillier, Henri Laugier, Robert Buron, Josué de Castro, participeront aux débats.

Quatre rapports seront successivement débattus : d'abord celui de M. Michel Cepede, professeur à l'Institut national agronomique : « Pourquoi notre monde a faim ». Puis M. Lazar Focsaneanu, professeur à l'Institut d'études politiques de l'Université d'Aix-Marseille, présentera son point de vue sur les solutions actuellement adoptées dans la lutte contre la faim, la complexité des structures et la dispersion des efforts. M. André Platier, professeur à l'École des Hautes Etudes, exposera dans un troisième rapport l'appréciation des résultats dans la lutte contre la faim avec les solutions appliquées jusqu'à ce jour.

Au cours d'une conférence de presse, M. Josué de Castro, directeur du Centre international pour le développement, a rappelé mardi que l'abîme qui séparait les peuples nantis de ceux qui ne le sont pas tendait à se creuser et a conclu en souhaitant un renversement rapide de cette tendance.

« Le Monde », le 19/11/64.

NOVEMBRE 1964 : ROME.

A condition de le vouloir, notre siècle a le pouvoir de faire reculer la faim...

Directeur du Centre de Recherches socio-religieuses de Bruxelles, M. l'abbé Houtart vient de faire, à Rome, un exposé sur la faim dans le monde.

Parlant de l'alimentation dans le monde, l'orateur a déclaré qu'il y avait une amélioration de la situation alimentaire mondiale. Ainsi, entre 1939 et 1952, la population a augmenté de 20 %, l'alimentation de 25 % ; entre 1939 et 1963, la population a progressé de 35 % et l'alimentation de 50 %. Mais cette amélioration est différentielle. Ainsi :

— En Europe : de 1939 à 1959, la population a augmenté de 10 % et l'alimentation de 50 % ;

— En Amérique du Nord, pour la même période : la population a augmenté de 40 % et l'alimentation de 65 %.

LES TRAVAUX ET LES JOURS

— En Amérique latine, toujours pour cette même période : la population a progressé de 62 % et l'alimentation de 62 % également.

— En Extrême-Orient, de 1939 à 1959 : la population a augmenté de 40 %, tandis que l'alimentation n'a progressé que de 38 %.

— En Afrique, pour les mêmes années : la population a augmenté de 46 %, tandis que l'alimentation a enregistré une augmentation de 49 %.

En ce qui concerne la sous-nutrition et la malnutrition, le conférencier a relevé que la moyenne minimale était de 2 100 calories par jour. Il s'ensuit que le monde se partage en deux : l'Europe, l'Amérique du Nord, l'Argentine et l'Uruguay, avec 3 500 calories ; le reste du monde, 2 150 calories. On estime que 20 à 25 % des populations d'Extrême-Orient sont en-dessous de 2 100 calories, ce qui signifie 10 à 15 % des hommes, soit entre 300 et 500 millions de personnes.

Pour ce qui est de la malnutrition, on estime qu'en Inde 50 % de la population disposent d'une nourriture consistant dans une proportion de 80 % au moins des céréales, racines féculentes et sucre.

Si l'on considère la situation générale, il y a entre le tiers et la moitié des hommes qui souffrent de sous-alimentation ou de malnutrition.

Sans doute, la situation alimentaire dans le monde n'a jamais été très bonne, mais jamais le problème n'a atteint de telles proportions et jamais on n'a disposé d'autant de moyens pour le résoudre. Aujourd'hui, le monde possède les moyens techniques suffisants pour apporter une solution à cette question. Quels sont, alors, les obstacles ? Ils sont économiques, sociaux, politiques, démographiques et culturels.

Selon des statistiques récentes, il faudrait, d'ici à l'an 2000, augmenter la production alimentaire de : 100 % en Afrique, 200 % en Amérique latine, 150 % en Extrême-Orient et 120 % pour l'ensemble du monde. Et pour arriver à un niveau de consommation normal, il faudrait augmenter la production de : 300 % en Extrême-Orient, 160 % en Afrique, 240 % en Amérique latine.

En ce qui concerne les solutions, l'abbé Houtart déclare qu'elles sont aussi complexes que le problème. Elles sont essentiellement d'ordre économique, social, politique et culturel. Elles sont d'ordre local et d'ordre international. Mais bien peu pourra se réaliser sans une collaboration internationale. Pour les chrétiens, a-t-il conclu, la responsabilité est celle d'une action temporelle dans tous ces domaines. Une action caritative internationale est nécessaire, mais elle demanderait davantage de coordination. L'action des Eglises locales est essentielle, soit pour orienter les transformations, soit pour des actions exemplatives (réforme agraire), soit pour des actions de type supplétif.

« La Croix », les 22-23/11/64.

INTENTIONS ET RÉALISATIONS

1. — La Mission

LA RENTRÉE SCOLAIRE 1964 A KOLÉA (ALGÉRIE)

Les inscriptions au Cours privé technique sont à peu près terminées. Il reste seulement quelques places dans la nouvelle classe de jeunes gens qui fonctionnera à plein temps à partir du 5 octobre 1964. On a pris exclusivement des élèves âgés de plus de 14 ans (nés en 1950) sur présentation d'un certificat de scolarité de leur ancienne école. On a dû refuser un certain nombre de jeunes filles ayant été très peu scolarisées, mais d'un niveau scolaire trop faible pour suivre la classe spéciale préparatoire au C.E.P.E.

Le Cours privé technique, qui a pour but la formation de cadres subalternes pour les administrations ou les Comités de gestion locaux selon des programmes scolaires dans ses classes normales, ou spécialement élaborés pour les cours du soir, fonctionne grâce au dévouement d'un personnel enseignant très limité en nombre. Le directeur assure les cours techniques ; une dame a la charge de la classe spéciale de jeunes filles, un affecté spécial pour la classe de garçons, un professeur pour l'arabe et les cours du soir de culture générale.

TABLEAU DES INSCRIPTIONS MESSIEURS

PROVENANCE SCOLAIRE	C.J.	D.G.	C.S.G.	C.S.T.
Titulaires du C.E.P.E.	5	19	—	—
Sans diplôme	7	1	—	—
Anciens élèves du Cours privé	3	9	—	—
Elèves du C.E.T. de Koléa	—	8	—	—
Elèves du C.E.G. de Koléa	—	3	—	—
Hommes au travail	—	—	17	4
Hommes sans travail	—	—	7	—
TOTAL	12	20	24	4

C.J. = Classe de jour travaillant toute la journée.

D.G. = Cours de dactylo et de gestion s'adressant aux élèves titulaires du C.E.P.E.

C.S.G. = Cours du soir de culture générale.

C.S.T. = Cours du soir de technique (comptabilité, dactylo).

LES TRAVAUX ET LES JOURS

Il semblerait que l'assiduité aux cours et la persévérance des garçons soit meilleure que par le passé... Pour les jeunes filles, la question est beaucoup plus délicate : quatre anciennes titulaires du C.E.P.E. sont revenues, quatre nouvelles possédant le même diplôme proviennent des écoles de la périphérie. On peut ainsi former un cours commercial d'une dizaine d'élèves.

Des statistiques de la présente rentrée, il apparaît :

1° Qu'un recrutement de jeunes titulaires du C.E.P.E. est possible pour former des classes commerciales normales ;

2° Que les hommes travaillant dans les administrations ou ailleurs comprennent la nécessité d'obtenir au moins ce diplôme.

3° Que les employeurs embauchent de plus en plus sur présentation d'un C.A.P.

En conséquence, il y a nécessité et urgence pour le Cours privé technique de conformer son enseignement technique aux programmes officiels en vue de la présentation des élèves à un C.A.P. Cette préparation au C.A.P. ne peut être faite que dans des classes travaillant à plein temps.

Dans l'avenir, il faudra réserver les cours du soir aux adultes.

Koléa, le 4 octobre 1964.

2. — Les Conférences de Saint-Vincent de Paul

SA SAINTETÉ PAUL VI S'ADRESSE AUX VINCENTIENS

Chers Fils de la Société de Saint-Vincent de Paul,

Nous vous saluons avec une considération particulière, une affection particulière, et Nous saluons avec vous tous ceux qui, par l'esprit et par l'action, sont associés à votre activité bienfaisante et exemplaire, vos assistants ecclésiastiques, vos bienfaiteurs, ceux qui vous aident. Et Nous ne pouvons pas dissocier vos personnes de celles des pauvres, des personnes que vous assistez et de celles que vous aidez : c'est à toute cette foule variée et immense de frères auxquels vous unit votre charité chrétienne que va, en ce moment, Notre salut paternel, Notre bénédiction affectueuse.

Nous voulons ainsi, très chers Fils, mettre en évidence le titre qui justifie à Nos yeux comme aux vôtres cette audience : Nous vous accueillons en tant qu'« amis des pauvres » ! Quel droit à Notre solidarité, à Nos encouragements, à Notre appui cordial et concret ! Amis des pauvres ! Vous faites votre titre que Nous-même aimons porter et que Nous voudrions toujours justifier par les sentiments que nous exprimons et par l'exercice de Notre ministère ; l'amitié envers ceux de nos semblables qui ont besoin d'aide et d'assistance est justement, pouvons-Nous dire, une obligation, une exigence, une des forces, une caractéristique, un support du ministère pastoral ; et Nous éprouvons un plaisir immense à vous voir en faire, autant que vous le pouvez, l'orientation, l'esprit de votre vie. Et cela vous rapproche, vous tous qui, de cœur et d'action, êtes fidèles à l'esprit

MISSION ET CHARITÉ

vincentien, de Notre ministère apostolique, de Notre personne, et vous insère magnifiquement dans la vie de la Sainte Eglise.

Vous savez qu'aujourd'hui on parle souvent de l'« Eglise des pauvres » ; cette façon de voir la société religieuse fondée par le Christ est pleine de signification ; bien comprise, elle nous reporte aux origines évangéliques de l'Eglise, au dessein même de salut de Dieu sur le monde, à l'exemple inoubliable et indestructible du Christ, lui-même pauvre, et héraut auprès des pauvres de Sa bonne nouvelle, quand Il rappelle en se l'attribuant à lui-même la prophétie d'Isaïe : « Evangelizare pauperibus misit me », l'Esprit du Seigneur m'a envoyé annoncer aux pauvres la bonne nouvelle (Luc, IV, 18) ; quand Il proclame premiers bienheureux et premiers élus du royaume des Cieux les pauvres en esprit (Matth., V, 3) ; et quand il fait des bienfaits à toutes catégories de souffrances et de déshérités la condition fondamentale de notre salut au jugement dernier (Matth., XXV, 34 ss.).

En outre, cette apologie de la pauvreté au sein même de l'Eglise, cette revendication de la pauvreté comme d'un trésor personnel, nous ouvre la voie d'une spiritualité extrêmement féconde et dynamique qui semble destinée à se répandre dans la conscience des chrétiens de notre temps : elle nous rappelle que le royaume de Dieu, c'est-à-dire le don que le Christ apporte au monde pour son salut, n'est pas un don de ce monde, n'entre pas dans la sphère des choses à espérer, de cette terre, n'est pas une richesse temporelle. Elle déplace ainsi l'axe des désirs et des espoirs humains, elle propose à l'homme un destin supérieur et autre que sa fin temporelle, elle lui met dans le cœur une espérance « eschatologique ». Ce qui entraîne une triple conséquence. La première : ainsi s'établit la véritable hiérarchie des valeurs, et les valeurs économiques, qui sont considérées comme les plus hautes par une si grande partie de l'humanité, perdent cette place, se subordonnent aux valeurs supérieures de l'esprit et de la vie future, mais retrouvent par là leur dignité et leur véritable rôle, soit dans l'effort qu'elles demandent pour être conquises, soit dans les calculs sans lesquels elles ne seraient d'aucune utilité pratique ; ainsi l'esprit de pauvreté les décharge de leur fatale puissance illusoire et atténue leur tragique pouvoir de rendre les hommes ennemis mortels les uns des autres. La pauvreté évangélique est humilité, elle est paix et renoncement et pourtant elle n'appauvrit pas l'ordre temporel et économique, n'affaiblit pas le travail et sa prodigieuse organisation, mais l'humanise, le pénètre de cette sagesse qui rend possible l'action des vertus morales dans le jeu des intérêts matériels, sans le paralyser pour autant mais, au contraire, en le rendant plus fonctionnel et utile.

Deuxième conséquence : le cœur de l'homme se trouve libéré de l'esclavage trop facile des biens de ce monde qui dévient de cent façons son action généreuse et noble : la pauvreté évangélique est liberté intérieure du plus haut prix ; on pourrait rechercher dans ce sens la source de la poésie franciscaine, cette voix qui descend sur les créatures parce que délivrée des créatures (1).

Enfin, à sa sévère école de la pauvreté, le disciple du Christ découvre un rapport merveilleux entre la pauvreté et la charité : on les croirait complémentaires, et pas seulement parce que la première, la pauvreté, a besoin de ce secours gratuit, spontané et aimable que nous nommons charité (c'est-à-dire vertu d'amour dans son exercice extérieur et bienfaisant), mais aussi parce que celui qui aime est à la recherche de quelqu'un qui puisse recevoir les marques et dons de son amour. En d'autres termes, la charité a besoin de la pauvreté pour déployer l'énergie bénéfique qui lui est propre.

(1) Le Saint-Père fait en quelque sorte un jeu de mots en comparant « librerare », descendre sur, et « liberare », délivrer (N.d.I.R.).

LES TRAVAUX ET LES JOURS

N'est-ce pas là, très chers Fils, ce que vous pensez ? N'est-ce pas de cette sagesse que se nourrit votre activité bienfaisante ? Nous savons que vous en faites l'objet constant de vos méditations, de vos réunions, de vos « Conférences ». Et ce sont ces pensées qui vous rendent amis des pauvres : vous remettez dans la vie chrétienne une de ces pensées originelles, essentielles, toujours fécondes ; vous travaillez à rendre l'Evangile d'actualité, à lui apporter le témoignage qui le fait socialement vie, exemple irremplaçable. Vous rappelez, plus par l'exemple que par la parole, cette éminente dignité du pauvre, qui raffermirait en lui le sens de son indestructible personnalité, et posez ainsi un des principes de la sociologie chrétienne. Nous pourrions dire de la politique moderne : et ce sans démagogie, sans rhétorique, sans dilettantisme philanthropique, mais avec un réalisme humble et authentique, en n'ayant pas peur de vous approcher de vos semblables que leur indigence rend tellement dissemblables de vous. Vous instaurez une pédagogie de premier ordre : vous apprenez à ouvrir les yeux sur la scène sociale, sur les calamités persistantes, périodiques, renaissantes de notre société ; vous apprenez la solidarité avec quiconque souffre et quiconque manque de tant de choses, souvent nécessaires ; vous apprenez l'exercice personnel, direct et non par intermédiaire, ni simplement en pensées et en paroles, de la bienfaisance ; vous apprenez à sacrifier argent, temps et goûts personnels pour manifester par quelques gestes concrets et efficaces bons sentiments et belles promesses ; en un mot, vous apprenez un christianisme vrai. Et c'est ce mérite pédagogique de votre activité qui, fût-il le seul, suffirait à la justifier et l'ennobler et qui suffit à Nous faire désirer qu'elle se maintienne et qu'elle s'étende, notamment dans nos écoles, dans nos associations, en un mot dans les rangs de notre jeunesse.

D'aucuns diront que l'efficacité bénéfique des Conférences de Saint-Vincent de Paul est bien limitée. Oui, mais les statistiques sont là aussi pour dire que ses limites sont honorables pour une bienfaisance humble et privée, et qu'elles sont déjà, à juste titre remarquables et en continue extension. On vous objectera aussi que cette méthode de bienfaisance est vieillotte et désormais dépassée par d'autres méthodes fondées sur de vastes et complexes organismes publics nés d'expériences scientifiques de toutes sortes. Nous, Nous la dirions plutôt d'origines lointaines, car nous ne voyons pas dans son ancienneté plus que centenaire un signe de vieillesse, mais un titre d'honneur et une preuve supplémentaire de sa valeur. Loin de Nous l'intention de jamais comparer en les opposant votre méthode avec le grand et méritoire effort d'Assistance publique que notre société accomplit en faveur de toutes les nécessités humaines ! Nous Nous contenterons de faire remarquer que votre méthode fut à l'avant-garde, fut le stimulant des programmes modernes d'assistance, et qu'elle conserve sa valeur originelle de premier ordre : celle de la bienfaisance accomplie spontanément, directement, personnellement, cordialement, par amour de Dieu, par amour du prochain. Humble chose que votre activité, mais incomparablement précieuse !

Nous ne pouvons pas non plus passer sous silence un autre mérite des chères Conférences de Saint-Vincent de Paul, mérite que leur valeureux fondateur Frédéric Ozanam recherchait expressément : celui de l'apologie de la foi catholique. Ce grand savant — car il en fut un — s'était fixé pour but, au début de sa carrière scientifique, de donner une « démonstration de la religion catholique au moyen de l'antiquité des croyances historiques, religieuses et morales » ; et, de fait, certaines de ses études historiques et littéraires laissent transparaître dans leur rigueur scientifique un brûlant amour de la vérité catholique ; mais son œuvre est restée inachevée (Ozanam est mort à quarante ans), et bien que sa mémoire soit honorée, cette œuvre n'a pas franchi les limites des milieux académiques ; au contraire, une autre œuvre, non plus scientifique, mais charitable

MISSION ET CHARITÉ

celle-là, vous le savez, est restée pour prouver cette vérité et elle s'est développée et est devenue ce qu'aujourd'hui Nous voyons et célébrons : un grand témoignage du catholicisme vivant ; ce sont vos Conférences de Saint-Vincent de Paul. La charité fut preuve de la vérité. Et c'est ce que nous constatons à chaque instant : l'exercice de l'amour du prochain, accompli à la façon et selon l'esprit des Conférences de Saint-Vincent de Paul est encore aujourd'hui un acte probatoire de la vérité de l'Evangile réalisée dans le catholicisme, soit pour la critique qui observe de l'extérieur et qui, pour comprendre le phénomène que vous représentez, doit en chercher la raison intime dans la mystérieuse vitalité religieuse qui anime votre œuvre silencieuse d'amour, soit pour tous ceux vers qui se tournent vos pas et que vous n'appellez pas du nom de pauvre, mais de celui d'ami et de frère. Dans ce dernier domaine, les choses ont bien changé, aujourd'hui : la psychologie tant de celui qui exerce que de celui qui reçoit l'assistance charitable est bien différente de ce qu'elle était jadis ; de même les formes de cette assistance appellent des mises à jour correspondant aux circonstances sociales actuelles. Mais l'esprit demeure, l'intérêt fraternel demeure, le geste qui donne sans humilier demeure, la démarche vers les familles indigentes et vers les personnes souffrant d'un besoin de quelque catégorie que ce soit demeure, l'amitié entre individus socialement distants l'un de l'autre demeure, le propos de porter remède à tant de souffrances humaines demeure, l'espérance dans la justice et la bonté demeure ; en un mot, la charité demeure.

Voilà pourquoi, très chers Fils, Nous éprouvons tant de consolation et d'admiration devant votre activité vincentienne ; voilà pourquoi, de tout cœur, Nous vous encourageons à persévérer et à croître en nombre et en ferveur, à inventer de nouvelles solutions aux besoins nouveaux ; voilà pourquoi, invoquant sur vous l'Esprit du Seigneur qui vous rendra sensibles aux besoins de vos frères et apais à leur porter secours, Nous vous bénissons tous de tout cœur.

3. — Le Secours Catholique

La « Comète » a dix ans. Le 23 décembre 1954, le Secours Catholique ouvrait, 6, rue de la Comète, la Cité-Secours Notre-Dame (familièrement appelée « La Comète »).

Parvenue à ce dixième anniversaire de sa fondation, la Cité-Secours Notre-Dame peut présenter un bilan positif.

La Cité-Secours comprend cinq grands services sociaux :

Service prisons ; Malades-Infirmes ; Etrangers ; Placement ; Détresses cachées.

Pour l'hébergement, elle est aidée bénévolement par :

Hôtesse de la Charité (Dames de Charité) ; Louise de Marillac ; Confrères de Saint-Vincent de Paul ; Membres de l'A.C.G.F. ; Tertiaires de Saint-François ; Membres de la Conférence Laënnec ; Religieuses de différents ordres.

Depuis dix ans :

— Les différents services sociaux et bureau de placement ont reçu 162 350 personnes (hommes et femmes) ;

— 664 280 repas ont été servis et autant de nuits d'hébergement ont été procurées à des hommes sans logis ;

LES TRAVAUX ET LES JOURS

— Le vestiaire, qui est tenu par l'A.C.G.H. a habillé et chaussé 15 475 d'entre eux ; 46 450 hommes ont été reclassés ;

— Les Hôtesse de la Charité et les Louise de Marillac ont assuré 49 150 présences au réfectoire ;

— Les Confrères de Saint-Vincent de Paul ont assuré 16 850 présences : dans le hall d'accueil, au restaurant, à la salle de lecture, à l'infirmerie ;

— 105 000 malades ont été soignés par les sœurs infirmières venues de 14 communautés différentes ;

— Les Tertiaires franciscaines totalisent 6 500 présences au contrôle des entrées et à l'accueil des candidats.

Comment la Cité-Secours Notre-Dame va-t-elle fêter ce dixième anniversaire ? D'une assez curieuse manière. On va démolir les trois-quarts des installations. Pourquoi ? Tout simplement parce que si, en 1953, la « Comète » était un immeuble-type, aujourd'hui il est en retard. Les bureaux sociaux, le système de reclassement plaçaient la Cité « Comète » à l'avant-garde des asiles de nuit : sa formule a réussi en 1953. Dix ans après, les conditions ont changé.

En particulier, le problème des jeunes se pose avec acuité.

En 1954, la Cité abritait 5 % de jeunes.

En 1964, parmi les hommes qui se présentent sans travail, sans gîte, nous dénombrons 34 % de jeunes. C'est un fait. Il faudrait un long rapport pour décrire les causes de ce phénomène ; mais il est là et il faut en tenir compte.

De quelle façon ? D'abord, en séparant ces jeunes des adultes qui ont déjà une lourde expérience de la misère et de toutes les misères. Ensuite, en leur procurant des locaux où ils pourront lire et travailler en paix. Enfin, en leur réservant un étage où des cadres adaptés à leur âge s'occuperont de leur encadrement.

On va construire plus qu'on ne démolira. Mgr Rodhain a écrit dans « Messages » de décembre : « On cassera quelques fenêtres et quelques cloisons pour raccorder le bâtiment actuel aux trois nouveaux étages en construction pour le secteur « Jeunes hébergés ». C'est pourquoi l'anniversaire des dix ans de la « Comète » se célébrera au marteau-piqueur et à la bétonneuse. Il y aura plus de briques que de fleurs ! »

. . .

Comme prévu, la Maison d'Abraham a reçu ses premiers pèlerins à Noël

Dans « Mission et Charité » d'octobre-décembre 1964, nous avions annoncé la création d'une Cité-Secours pour pèlerins pauvres. Elle s'appellerait « Maison d'Abraham ».

Mgr Rodhain avait promis que le premier pèlerin serait reçu dans la nuit de Noël. Tout le monde était persuadé qu'il s'agissait d'une promesse de Gascon, étant donné qu'on se trouvait en Orient et que les obstacles étaient multiples. Mais la gageure a été tenue.

Ce sont les pauvres des bidonvilles de Beyrouth qui ont eu la joie de passer Noël à Jérusalem. Il y avait parmi eux une vieille de 86 ans qui eut, dans sa jeunesse, ses parents et 11 membres de sa famille tués dans les massacres d'Arméniens catholiques ; et aussi Thérèse qui, seule au monde, gagne l'équivalent de 0,50 F par jour ; Oussanna a un frère aveugle placé dans un hospice de Jérusalem depuis ses premières années, avant qu'elle ne naisse elle-même. Elle a 45 ans et le frère et la sœur ne se sont jamais rencontrés. Ils viennent enfin de se connaître et tout le groupe participe à leur joie.

Dans la nuit de Noël 1964, la Maison d'Abraham a pris un bon départ.

NOTES ET DOCUMENTS

BIBLIOGRAPHIE

CORNIL M., Supérieur du Grand Séminaire de Lille, *L'oraison dans l'année liturgique (Avent, Noël, Epiphanie, Présentation)*. — Paris, Lethielleux, 1963.

Les livres de méditations sont innombrables. Celui du chanoine Cornil est une simple brochure de moins de 100 pages de texte. Il contient 33 courts chapitres pour le temps de l'Avent et celui de Noël. Cet ouvrage, fait en collaboration, ne contient pas des méditations toutes faites, mais propose des thèmes, à partir des textes liturgiques, qui permettent d'entendre Dieu et non seulement de lui parler.

Ecouter la parole de Dieu et y faire écho dans son âme est la meilleure préparation à la célébration eucharistique qui, normalement, suit l'oraison.

A. DELOBEL, c.m.

Concile œcuménique Valican II. Constitution de la Sainte Liturgie adoptée par les Pères et promulguée par le Pape Paul VI en la session publique du 4 décembre 1963. — Paris, Edit. du Centurion, 1963.

Cette traduction est due au Centre de Pastorale liturgique. Le Père Munsch, a. a., y a ajouté un index analytique.

Mgr Jenny, évêque auxiliaire de Cambrai, nous introduit au texte conciliaire.

Il situe la Constitution dans l'ensemble de l'œuvre du Concile, en dégage les grands thèmes doctrinaux, souligne les principales prises de position et esquisse les étapes de la mise en œuvre.

Cette Constitution est le premier fruit du travail accompli par le Concile au cours de ses deux premières sessions. Le mouvement liturgique, dès avant le Concile, était en si bonne voie dans l'Eglise que les Pères n'ont pas eu grande peine à s'entendre ni sur les raisons qui militaient en faveur d'une réforme profonde de la liturgie (qui, depuis quatre siècles, semblait fixée, sinon figée définitivement), ni sur les principes généraux qui devaient la guider. D'autre part, on a vu figurer dans les diverses commissions la plupart des grands noms de la science liturgique actuelle, ce qui a facilité non seulement le travail préparatoire, mais encore sa mise au point définitive, après les interventions des Pères et les amendements proposés.

MISSION ET CHARITÉ

Comme l'a dit Paul VI lors de la promulgation, le premier sujet adopté est aussi, en un sens, le premier par sa valeur intrinsèque et pour son importance dans la vie de l'Eglise : « La liturgie, la source première de la vie divine qui nous est communiquée, la première école de notre vie spirituelle, le premier don que nous puissions faire au peuple chrétien ». D'où la nécessité pour tous de s'impléger à fond de l'esprit de ce document, qui conditionnera longtemps la vie de l'Eglise.

Le présent opuscule, de présentation agréable et de maniement facile, veut les y aider.

L'introduction de Mgr Jenny éclaire la genèse et l'histoire du débat et dégage bien les orientations générales de la réforme. Le succès dépendra d'un esprit et non pas seulement des changements de détail qui, progressivement, s'accomplissent. Ceux-ci ont tous leur raison d'être, mais il faut regarder plus haut (p. 15-30).

La liturgie est d'abord connaissance, amour et adoration du Père. Elle est présence du Seigneur Jésus. Elle est prolongement et actualisation de l'économie du salut. Centrée sur le mystère pascal, elle est encore audition de la parole de Dieu et témoignage de l'Eglise qui organise la prière publique. Elle est enfin participation active du peuple de Dieu.

Mais la liturgie a aussi une dimension intérieure et spirituelle. Elle est loin d'étouffer la prière privée qu'elle vivifie au contraire.

Enfin, la liturgie est une part importante de la pastorale. Elle doit faire partie d'un ensemble cohérent sur le plan de l'action apostolique.

Tout événement que commémore la liturgie doit être vécu dans le présent.

En conclusion, Mgr Jenny laisse entrevoir les fruits nombreux que l'on peut espérer de cette réforme bien comprise et accomplie non seulement dans sa lettre, mais dans son esprit (p. 26-30). La liturgie n'est pas un esthétisme, mais « le mystère pascal en exercice ».

A. DELOBEL, c.m.

L'Eglise d'aujourd'hui. « Ecclesiam suam », de Paul VI. — Paris, Edit. du Centurion, 1964.

Cette édition en format de poche contient, pour introduire à l'encyclique, une substantielle étude du Père Charles Ehlinger, a. a.' dont voici un aperçu.

La première encyclique de Paul VI souligne les problèmes les plus actuels qui se posent aujourd'hui à l'Eglise. Elle trace ainsi le programme du nouveau pontificat, tel que Paul VI l'envisage.

Tandis qu'en Occident la laïcité est un fait, le problème posé par d'autres religions et d'autres mentalités à travers le monde mieux connu s'impose à l'attention. Cela entraîne une mutation profonde.

Comment l'Eglise, dans le monde entier, doit-elle désormais se présenter à la société temporelle ? Que doit-elle dire et faire, face aux problèmes scientifiques, sociaux, économiques, politiques ? Elle-même sent le besoin d'une évolution spirituelle et apostolique. Tout

cela explique le Concile qui a charge d'indiquer les buts que poursuivra demain l'Eglise.

Le premier mot de l'encyclique : « *Ecclesiam* », indique assez les grandes préoccupations de Paul VI, ce qu'il considère comme les questions essentielles. Il juge qu'il faut aller de l'avant, prudemment, mais non timidement. Le Pape ne fait pas pression sur le Concile. Il participe à son œuvre en traçant des voies : Qu'est-ce que l'Eglise ? Comment doit-elle se renouveler ? Qu'a-t-elle à offrir au monde d'aujourd'hui ? Le Pape clarifie les intentions de l'Eglise et en dévoile les motifs (p. 12).

L'encyclique est écrite en un langage simple. Le Pape fait confiance à tous ceux qui veulent collaborer avec lui. Il sait mettre en garde contre des déviations possibles ; on chercherait en vain dans l'encyclique, des condamnations sans nuances.

Qu'il s'agisse pour l'Eglise de prise de conscience d'elle-même, de renouveau intérieur ou de dialogue, tout est dit en fonction d'aujourd'hui. Même le dessein de Dieu sur le monde ne saurait être intemporel. Il s'inscrit « dans la nouveauté étourdissante de l'ère moderne » dont il ne faut pas nier les progrès techniques, non plus que l'affaiblissement moral et spirituel. Comment détourner le monde du danger de n'être plus qu'un merveilleux mécanisme clos sur lui-même, sans ouverture sur l'au-delà ? « La crise concerne toute la conception et la conduite de la vie. L'enjeu est moral et spirituel » (p. 15).

Or, l'Eglise est « plongée dans l'humanité ». Les crises de celle-ci ont leur répercussion sur elle. Et c'est dans le monde nouveau qui se fait et se défait sous nos yeux que le témoignage chrétien doit être porté. Il serait vain de se borner à la critique et à la défense. Il s'agit d'être encore et toujours « le sel de la terre ».

Parmi les problèmes qu'il mentionne, Paul VI a choisi d'insister sur la paix (N. 17 et N. 110 de l'encyclique). Qui pourrait honnêtement s'étonner que l'Eglise se sente appelée à jouer sur ce point un rôle important en formant la conscience des hommes ? Même dans les questions temporelles, l'Eglise n'intervient qu'au nom de sa mission spirituelle. La présence de l'Eglise au monde est missionnaire. Mais « le souci de l'humain n'est pas indifférent à l'apostolat même. Le chrétien ne saurait le séparer du souci de faire partager le salut ni faire abstraction de ce dernier » (p. 20).

L'Eglise doit rester authentiquement l'Eglise, tout en devenant l'Eglise d'aujourd'hui. Elle doit plus profondément prendre conscience d'elle-même. Le Pape insiste sur la vie intérieure de l'Eglise, tout en maintenant fermement son institution hiérarchique. Il n'y a pas opposition : la hiérarchie elle-même est servante de la grâce du Christ.

Le renouveau de l'Eglise sera le fruit de son intériorité plus grande, d'une meilleure découverte de l'intention du Christ sur son Eglise. Sans un renouveau de vigueur spirituelle, « l'aggiornamento » risquerait de s'infléchir en déroute morale. Sous prétexte de convertir le monde, il ne faut pas se laisser pervertir par lui. La présence au monde ne doit pas être simple mimétisme. Il y a un sérieux de la vie chrétienne qui rompt fatalement avec l'esprit du monde, mais

MISSION ET CHARITÉ

il faut trouver le style d'une vie chrétienne d'aujourd'hui, où apparaissent davantage pauvreté et charité.

Face au monde moderne, l'Eglise doit « dialoguer » sans perdre conscience de ce qu'elle est. Autrement, le dialogue perdrait sa vraie signification. Mais l'Eglise doit consentir à un vrai dialogue, donc savoir aussi écouter et comprendre, puis offrir son espérance à l'attente du monde.

Et Paul VI ne s'en tient pas au dialogue œcuménique. C'est avec toutes les religions, et même avec les athées, que l'Eglise doit dialoguer, malgré la difficulté croissante de ce propos dans ces différents cas. Enfin, tout dialogue vrai n'apporte-t-il pas sa contribution positive à la paix ?

A. DELOBEL, c.m.

PEYRIGUÈRE (Albert), *Le temps de Nazareth*. — Paris, Edit. du Seuil, 1964.

La vie du Père Peyriguère (mort en 1959) a été déjà écrite par son disciple et continuateur, le Père Michel Lafon, en 1963 (voir *Mission et Charité*, n° 11, p. 359).

Le même Père Lafon a maintenant réuni en un volume divers écrits de l'ermite d'El Khab, dont l'existence, pendant trente ans, s'est partagée entre la prière, le soin des malades et la vie intellectuelle.

En pays non-chrétien, le Père Peyriguère voulut vivre une vie semblable à celle de Jésus de Nazareth : d'où le titre de l'ouvrage. Ses écrits livrent la clé de son expérience exceptionnelle. Ce fut l'homme d'une idée, mais cette idée, il l'a vécue, sans le souci d'une efficacité immédiate. Il peut être un guide pour ceux, clercs ou laïcs, qui ont à vivre une expérience analogue.

Vivre à Nazareth c'est, comme Jésus et avec lui, « agir » pour le salut du monde, en exerçant un apostolat de simple présence. Ce n'est pas une voie facile. On pourrait redire du Père Peyriguère ce que lui-même a dit d'un autre solitaire : « Aux uns, il parlait du Christ ; devant les autres, il vivait son Christ. Peut-être vivre le Christ, est-ce la suprême manière de le parler » (p. 21). « Etre ainsi le premier-né de ceux qui naîtront... dans des siècles » (p. 32).

Le Père Peyriguère ne pensait pas qu'il existât, à proprement parler, une spiritualité du Père de Foucauld, qui n'a jamais fait que se situer devant le mystère chrétien de l'Incarnation et en vivre pleinement (p. 79). Un chrétien ne peut être sauvé sans être sauveur (p. 82).

Le Père de Foucauld est le « spécialiste le plus précis du travail prémissionnaire » (p. 84). « La problématique missionnaire du Père de Foucauld n'est autre chose que le mystère de l'Incarnation en action » (p. 89). Pour lui, la contemplation n'est pas seulement support à l'action, elle est l'action même : « Il a promu la contemplation à être action missionnaire » (p. 90). Il s'agit de réapprendre aux hommes le mystère de l'Incarnation, mais de la manière voulue pour qu'ils l'écoutent » (p. 97). Lui-même n'a voulu être que le témoin d'un authentique christianisme devant l'Islam. Mais son exemple

NOTES ET DOCUMENTS

n'indique-t-il pas la seule méthode à suivre devant tous ceux qui ignorent Dieu, parce qu'ils ignorent le Christ ou plutôt parce qu'ils ne savent pas ou ne croient pas que le Christ est Dieu (p. 97-99).

La responsabilité de l'humanité chrétienne est de donner le Christ à tous ces non-chrétiens dont on peut dire qu'ils font tout de même partie de l'humanité *christique* (p. 102-103). L'Incarnation est une présence et un amour (p. 104). Le Père de Foucauld a envisagé l'Incarnation non pas uniquement, ni principalement comme rédemptrice (expiation, rachat, réparation), mais comme nous apportant la filiation adoptive dans le Christ, nous rendant possible d'aimer Dieu, ce qui est la meilleure manière de le glorifier (p. 106-107).

L'Incarnation est avant tout une présence d'amour (d'où le culte de Foucauld pour l'Eucharistie et le Sacré-Cœur). Il la concevait dynamiquement et toute sa théologie était renouvelée (p. 108-109). « Laissons le Christ vivre en nous son Incarnation », dans l'Eglise, par l'Eucharistie (p. 109).

La grâce est « vie du Christ dans l'âme fidèle », mais pas pour elle seule (p. 112-113). « Le Père de Foucauld nous sauve de l'atomisme théologique... un christianisme trop uniquement présenté en pièces détachées, soit dans l'exposé qui en est fait, soit dans la manière dont il est offert et vécu » (p. 114).

Il s'agit de se mettre le plus immédiatement possible à l'école du Maître unique et de ne pas s'en tenir à ses interprètes (p. 115).

Le Christ ne veut pas seulement nous sauver personnellement, il veut être en chacun de nous sauveur de tous (p. 118).

L'apostolat ne consiste qu'à donner la personne et la présence du Christ (p. 122). La mission du Père de Foucauld fut d'avoir une activité rédemptrice invisible (ib.).

L'article intitulé « l'option missionnaire », qui parut en 1942, pose le problème Charles de Foucauld. Quelle force a poussé cet homme cultivé, ce solitaire, ce moine, à s'installer chez les Touaregs pour se dévouer humblement auprès d'eux ?

Il n'y a là aucune contradiction, car il n'y a pas une alternative contemplation-action. Charles de Foucauld a su résoudre pour sa part ce qui n'est qu'apparente antinomie ; mais il l'a résolue à sa manière qui fut grande, non d'ailleurs sans connaître en lui-même une douloureuse tension. Il sut être moine et missionnaire, ou du moins prémissionnaire, non pas alternativement, mais à la fois.

« Il existe un travail prémissionnaire qui est partie intégrante du travail missionnaire proprement dit » (p. 131). Et Foucauld a vécu cela avant de le dire, avant même de se le dire nettement. De ces deux vocations de moine et de missionnaire qu'il a su assumer toutes deux, si l'on veut ne retenir qu'un terme, c'est celui de missionnaire qu'il faut garder (p. 153-155).

Il s'agit de prêcher l'Evangile en silence, de mettre au milieu des peuples la présence eucharistique, et aussi la prière du Christ et son immolation, montrer en soi-même le Christ pour que les peuples, le trouvant bon et grand, se mettent à le désirer, être enfin victime qui achète de son sang le salut des peuples, se faire aimer d'eux et les apprivoiser (p. 137-138). Dès le début de sa vie religieuse, il fut « heureux du bonheur de Dieu ». Puis, sa spiritualité consista

MISSION ET CHARITÉ

dans le trinôme « aimer, imiter, sauver ». Et il fera ainsi la synthèse : « Il y a un grand bonheur de Dieu dans le salut des hommes » (p. 151).

Dans la pensée et la vie du Père de Foucauld, la prière eucharistique a joué un rôle capital que le Père Peyriguère a longuement exposé dans un article paru en 1956 et reproduit dans ce livre. « Les chrétiens vont tous ensemble au Christ pour trouver le Christ tous ensemble et se trouver tous dans le Christ » (p. 164). « Si seulement une partie de l'humanité est chrétienne, toute l'humanité est chrétienne » (p. 174).

Notons cette pointe contre l'activisme : « Il y a une manière de tirer et rassembler les corps qui laisse en panne les âmes » (p. 175).

Dans son testament spirituel, le Père Peyriguère souligne que, pour le Père de Foucauld, rien n'est valable en apostolat que dans l'Eglise et par l'Eglise. Et l'Eglise doit être envisagée aussi bien comme institutionnelle que comme Eglise d'amour (p. 193). Cette Eglise ne progresse qu'animée par l'Esprit et aussi par la présence du Dieu d'amour, rendue en quelque sorte sensible par l'Eucharistie et le culte du Sacré-Cœur (p. 194-195).

C'est en se nourrissant de cette mystique que le Père de Foucauld a voulu être, en quelque sorte, à lui seul, « la première chrétienté ethnique » en terre d'Islam (p. 200-202).

A. DELOBEL, c.m.

FARGUES (Marie), *Le Dieu des chrétiens*. — Paris, Edit. du Centurion, 1964.

Cet ouvrage est le septième paru dans la collection « Catéchèse et Pastorale ».

En un langage simple, mais où s'expose une doctrine sûre, l'auteur, qui a une longue expérience des problèmes catéchistiques aborde les problèmes religieux posés à l'homme d'aujourd'hui. Les exposés sont clairs, le vocabulaire accessible au grand nombre.

L'ouvrage peut rendre de grands services aux catéchistes soit d'enfants, soit d'adultes. Sa lecture ne sera pas non plus sans profit aux chrétiens en quête de plus de lumière sur ce qu'ils croient et pratiquent déjà.

La méthode n'est pas abstraite. Elle part de faits observables, puis expose les grandes lignes de la Bible pour en venir à Jésus-Christ, à son enseignement, au mystère pascal, à l'Eglise, aux sacrements et à l'objet de l'espérance chrétienne.

A. DELOBEL, c.m.

Cahiers Laennec: 1° *L'aumônier d'hôpital*. — Paris, Lethielleux, sept. 1963 ; 2° *L'euthanasie*. — Paris, Lethielleux, déc. 1963.

Même un an et plus après leur publication, la lecture des *Cahiers Laennec* conserve toujours un grand intérêt.

1° La situation des aumôniers d'hôpitaux a beaucoup changé. Quand les hôpitaux se distinguaient mal des hospices et qu'on n'allait guère à l'hôpital qu'en désespoir de cause et pour y mourir, l'aumô-

NOTES ET DOCUMENTS

nier était surtout l'homme des « derniers sacrements » et ce rôle était ordinairement dévolu à un prêtre âgé ou de santé précaire.

Les progrès de la médecine et plus encore de la chirurgie, l'évolution des mœurs qui fait que l'on n'a plus peur d'aller à l'hôpital, la technique très évoluée des soins qu'on y reçoit bien mieux que chez soi, l'institution de la Sécurité sociale qui fait qu'on ne regarde plus à la dépense désormais largement socialisée, tout cela donne à l'hôpital une physiologie toute autre. L'âge moyen des hospitalisés a beaucoup baissé et l'hôpital n'est plus le refuge des seuls pauvres. Par ailleurs, la pratique religieuse ayant aussi beaucoup baissé, le rôle de l'aumônier est bien différent aujourd'hui. On attend de lui beaucoup moins l'administration des sacrements, mais bien des malades s'ouvrent quand même à lui, plus facilement tout au moins que dans le cours de la vie ordinaire.

L'apostolat de l'aumônier demande alors beaucoup de tact. On attend de lui qu'il se prête à des conversations prolongées, qu'il visite tous les malades, mais en respectant parfaitement leur liberté de conscience. Et qui dira le bien qui peut se faire ainsi, un bien difficile à apprécier statistiquement, mais qui portera ses fruits plus qu'on ne pense.

Beaucoup d'incroyants, ou du moins de non-pratiquants d'aujourd'hui n'auront jamais eu d'autre vrai contact avec le prêtre que celui dont leur séjour à l'hôpital leur donne l'occasion.

L'aumônier qui aura bien conscience à la fois de ce qu'il peut faire et des limites de son pouvoir apportera un témoignage de qualité exceptionnelle.

Mais, dans les grands hôpitaux tout au moins, sa tâche, même s'il a des adjoints, sera lourde. C'est pourquoi on demande que, malgré la pénurie de prêtres, un effort soit fait pour que les aumôniers soient des hommes encore assez jeunes et actifs.

L'article du docteur Malgras et celui du Père Morel se complètent bien quant au rôle du prêtre dans le monde hospitalier. Ce numéro des *Cahiers* contient aussi une recension du Père Holstein sur le livre du docteur Eck, « la maladie mentale ».

Sœur Marie-Edmond, auxiliaire, a longuement recensé (p. 39-54), la thèse de doctorat soutenue devant la faculté de Médecine de Paris, le 10 juin 1963, par le docteur Anne-Marie Le Léannec, sur ce que peut préciser la psychopathologie quant aux critères d'admission dans les congrégations religieuses féminines.

Si la vocation religieuse est d'abord appel de Dieu, et donc mystère, impliquant absolue liberté du choix divin, il est pourtant évident que Dieu donne ce qu'il ordonne, donc qu'il n'appelle pas des sujets chez qui il y a manifestement non-aptitude définitive à la vie religieuse.

La thèse du docteur Le Léannec se borne donc à étudier les contre-indications médicales à la vie religieuse. Si cette thèse était publiée, elle contribuerait à éclairer les maîtresses de novices et à les guider dans les déterminations souvent douloureuses, mais prudentes, qu'il leur appartient de prendre et qui engagent gravement leur responsabilité aussi bien à l'égard de leurs congrégations respectives qu'envers les sujets eux-mêmes.

2^o Le bruit fait autour du « procès de Liège » en 1962 a été consi-

MISSION ET CHARITÉ

dérable. Que de passions furent alors soulevées ! L'année précédente, on avait beaucoup moins parlé d'une autre affaire d'euthanasie qui se termina aussi par un acquittement, celui de Luigi Falta, fratricide par pitié.

Dans ce numéro des *Cahiers*, Michelle Gazet a fait paraître une très minutieuse revue de presse, où apparaît en clair le désarroi de l'opinion publique dont les journaux sont à la fois le reflet et l'une des causes.

Le problème légal est juridiquement évoqué par Paul Dorge. Mais les deux articles essentiels sont celui de l'abbé Oraison (« L'euthanasie et le mystère de l'homme »), et celui du Père Le Blond (« Le sens de la souffrance et de la mort »). Avec beaucoup de clarté, M. Oraison traite trois problèmes : la licéité des analgésiques, l'euthanasie proprement dite, enfin l'opportunité ou non de la réanimation.

La question centrale est celle de l'euthanasie elle-même. M. Oraison réfute les arguments de ceux qui tentent de la justifier. Il montre le caractère inhumain d'un geste qui prétend délivrer le malade, mais par lequel l'entourage est peut-être tenté surtout de se délivrer lui-même. Il rappelle ce que fut l'euthanasie telle que Hitler la prescrivit et la fit mettre en pratique. Il invoque le respect de la personne humaine, donc de la vie humaine. La morale chrétienne se refuse absolument à justifier l'euthanasie.

Le Père Le Blond montre bien l'ambiguïté de la souffrance qui est, certes, un mal contre lequel il faut lutter, mais qui n'est pas un mal absolu contre lequel on pourrait lutter par *tous* les moyens. La souffrance *peut* être utile, même naturellement, à plus forte raison surnaturellement.

Au problème de la souffrance, il n'y a pas de solution théorique toute faite. La souffrance est un problème posé tôt ou tard à la conscience de chaque homme et que chaque homme doit résoudre pour son compte, librement.

La vraie solution est de découvrir le *sens* de la souffrance et de la mort elle-même et d'adhérer librement à cette signification non seulement comprise, mais admise. C'est la dignité de l'homme et du chrétien de pouvoir non seulement découvrir, mais donner un sens lui-même à sa souffrance et à sa mort et de transformer ainsi ce qui, autrement, ne serait qu'un échec, en une victoire de la vie sur la mort. Le mystère de la souffrance reçoit un vif éclairage de ce mystère de foi qu'est la Résurrection. Dans cette perspective, la souffrance n'est plus seulement un problème posé à la raison qu'elle scandalise. C'est un problème posé à la liberté de chacun. Comme on l'a dit, l'homme est le seul animal qui sache qu'il doit mourir. Sa dignité est d'être le seul à pouvoir donner un sens à sa mort comme à sa souffrance. Leur sens est « existentiel » : c'est librement que l'homme doit le découvrir et le vouloir.

Pour le croyant également, la souffrance est un mal, mais aussi un mystère qui trouve sa place dans une foi au gouvernement du monde par un Amour souverain. « Le Christ n'apporte pas, sans doute, une solution théorique au problème de la souffrance, mais il s'y est soumis et a choisi de souffrir avec nous. » Avec lui, toute souffrance, même simplement subie, mais acceptée *dans la foi*, peut

NOTES ET DOCUMENTS

devenir un sacrifice d'amour. Ainsi, la mort elle-même cessera d'être pour le croyant un simple « événement ». Elle deviendra une « action ». Elle sera tout autre chose qu'une passivité et une simple perte.

Le Père Le Blond a écrit là un très bel article dont on ne peut que recommander la lecture.

A. DELOBEL, c.m.

Jean HONORÉ, *Pastorale catéchétique* (texte, notes et commentaire du Directoire). — Mame, 1964.

« Un semblable ouvrage, dit Mgr Ferrand, archevêque de Tours, dans la préface qu'il a donnée à ce livre, ne se détaille ni ne s'analyse » (p. IV).

Le chanoine Honoré, ancien directeur du Centre national de l'Enseignement religieux, maintenant recteur des Facultés catholiques d'Angers, a été l'un des artisans du Directoire qu'il reproduit intégralement dans son livre, en intercalant entre les articles qui le composent, un commentaire particulièrement autorisé. Il a pu, en effet, utiliser pour cela les documents qui ont servi de préparation au Directoire lui-même.

Il montre bien que la catéchèse actuelle opère un retour aux sources les plus traditionnelles, tout en tenant le plus grand compte du conditionnement sociologique actuel. Un index de 20 pages fait de ce livre un instrument de travail de première valeur.

On lira avec attention les pages 266-270 sur le rôle de l'école chrétienne. Même chez les catholiques, l'existence d'une école chrétienne est loin de n'avoir que de chauds partisans. Les objections sont loyalement exposées. La mise au point est remarquablement équilibrée.

A. DELOBEL, c.m.

LANAREZ P. (Docteur en droit). — *La liberté religieuse dans les conventions internationales et dans le droit public général*. — Préface de M. le pasteur M. Boegner. — Paris, Edit. Horwath, s.d. (1964).

La liberté religieuse est un problème à l'ordre du jour. Les milieux religieux n'ont pas oublié l'émotion soulevée par la remise à une session ultérieure du Concile Vatican II de l'examen du schéma sur cette question. Ce problème, pratiquement ignoré durant les siècles d'unité religieuse, n'est cependant pas nouveau. Depuis la fin du Moyen Age, aucun traité de paix, aucune convention internationale signés à l'occasion d'un changement de souveraineté ou de constitution n'a négligé de tenir compte des minorités confessionnelles. Ces stipulations initialement dictées par un opportunisme politique se sont finalement traduites en principes exprimant les exigences d'une conscience internationale plus avertie, plus éclairée. L'auteur s'est volontairement cantonné dans le domaine des conventions internationales, c'est-à-dire du droit public. Il examine suivant l'ordre chronologique ces différents accords et souvent nous en donne le texte. L'ouvrage constitue un véritable répertoire des diverses

MISSION ET CHARITÉ

situations où le problème de la liberté religieuse a été posé et aussi des solutions qui ont été au moins théoriquement proposées. Cet inventaire très suggestif rendra de très grands services. La marge parfois déconcertante qui sépare les « accords » des « réalisations » pourrait, de prime abord, engendrer quelque découragement. A vrai dire, ainsi que fort judicieusement M. le pasteur Boegner le fait remarquer dans la Préface, ces dédales, ces hésitations représentent quand même une avance vers la lumière : la charte des Nations Unies, la Convention européenne pour la sauvegarde des Droits de l'homme en sont les signes réconfortants et la preuve irrécusable. Malgré certaines oppositions et quelques refus, le sens de cette marche est indiscutable et l'intensité de l'effort nous permet d'affirmer que le mouvement vers la liberté est irréversible.

Faut-il, pour l'envie, signaler un regret ? Ce serait celui que nous éprouvons en constatant que l'érudition si avertie de M. P. Lanarez s'est laissée surprendre en donnant comme position actuelle de l'Eglise catholique en matière de liberté religieuse, celle d'une proposition du Syllabus ou de l'encyclique « Immortale Dei », datant de Léon XIII. Les récentes encycliques de Jean XXIII et de Paul VI auraient mieux renseigné sur les progrès de la conscience chrétienne. Les lecteurs avertis n'auront aucune peine à combler cette petite lacune d'un livre d'excellente tenue dont la consultation s'avère indispensable.

Paul JOPPIN, c.m.

LETTRES INÉDITES DE SAINT VINCENT

125-126. — AUX ADMINISTRATEURS DE L'HOPITAL DE NANTES¹ ET A LOUISE DE MARILLAC.

Extrait d'Abelly, *Vie du Vénérable serviteur de Dieu Vincent de Paul*... Seconde édition, Paris, 1667. 2 Livres. (Livre II, p. 234-235).

« ... Ayant eu avis que les administrateurs de l'hôpital de Nantes désiraient mettre des religieuses hospitalières en la place des Filles de la Charité qui servaient leurs malades, il leur écrivit aussitôt qu'il avait ouï dire beaucoup de bien de ces religieuses, et que si c'était leur dessein de les établir à Nantes, et de congédier les Filles de la Charité, il les priait très humblement de le faire sans aucune difficulté. Il envoya sa lettre toute ouverte à Mademoiselle Le Gras, supérieure de ces bonnes Filles, et lui manda qu'il en fallait user de la sorte, et n'avoir aucune peine de ce renvoi car, disait-il, l'esprit du christianisme veut que nous entrions dans les sentiments des autres ; Notre-Seigneur même en userait ainsi, s'il conversait encore visiblement sur la terre, et l'on doit espérer que Dieu tirera sa gloire de ce changement et si on le laisse faire. »

127. A LOUISE DE MARILLAC.

Extrait de Collet (P.), *Traité des devoirs de la vie religieuse*... Lyon, 1765, 2 tomes (T. I, pp. 52-53).

« ... Tel fut d'abord le caractère de la pieuse Louise de Marillac, si connue et si respectée de nos jours sous le nom de Mademoiselle Le Gras. Vincent de Paul, qu'on n'accusera pas d'être resté oisif pendant la longue carrière qu'il a fournie sur la terre, fut plus d'une fois obligé de modérer le feu saint qui dévorait cette illustre veuve ; et de lui présenter, comme il a fait en bien d'autres occasions, que les œuvres de Dieu ont leurs commencements et leur progrès ; que quand il voulut sauver Noé et sa famille, il lui commanda de faire une arche

Lettres 125-126. — Non datées.

1. Les Filles de la Charité étaient établies à Nantes depuis 1646 ; elles y connurent un certain nombre de difficultés qui durent plusieurs fois faire envisager leur rappel.

MISSION ET CHARITÉ

qui pouvait être achevée en peu de mois, et dont toutefois la construction dura cent ans ; qu'il n'envoya son Fils sur la terre pour remédier au péché du premier homme, que plusieurs siècles après qu'il eut été commis ; que ce Fils, qui aurait pu venir dans un âge parfait, avait voulu naître petit enfant, et croître en âge comme les autres hommes ; qu'il disait quelquefois, en parlant de ce qu'il avait à faire, que son heure n'était pas encore venue ; pour nous apprendre à ne nous pas trop presser dans les choses qui dépendent plus de Dieu que de nous ; qu'il aurait pu former ses disciples en un jour, et que cependant il y employa plusieurs années ; qu'il aurait pu même établir de son temps l'Eglise par toute la terre ; mais qu'il se contenta d'en jeter les fondements, et qu'il laissa le reste à faire à ses apôtres et à leurs successeurs. Que faut-il donc faire, *poursuivait le saint prêtre*, aller doucement, prier beaucoup, attendre en paix les moments de Dieu, les saisir avec joie quand ils sont arrivés... »

128. A UN PRÊTRE DE LA MISSION.

Extrait d'Abelly (L.), *Vie du Vénérable Serviteur de Dieu, Vincent de Paul*... Seconde édition, Paris, 1667, 2 Livres. (Livre II, p. 231).

« ... Ayant reçu un don fort considérable d'une personne de grande piété, un parent proche du bienfaiteur témoigna en être mécontent, bien qu'il n'eût aucun droit de s'y opposer. Aussitôt que Monsieur Vincent en eut connaissance, il déclara à ce bienfaiteur en présence de ce même parent, qu'il renonçait de bon cœur au bien qui lui avait été donné ; et il écrivit ensuite à un prêtre de sa Congrégation, tout ce qui s'était passé dans cette rencontre, et il ajouta ces paroles dignes de remarque : J'ai déclaré à ces Messieurs que nous renoncions entièrement au bien qui nous avait été fait, préférant l'union de leur famille à notre intérêt temporel ; c'est pourquoi je vous prie de me renvoyer les papiers que je vous avais adressés pour ce sujet. Ne sommes-nous pas heureux, Monsieur, de pouvoir faire cet acte de désintéressement, pour l'union de la famille de notre bienfaiteur. Je vous assure que je prends ceci pour une grâce particulière de Dieu, qui nous donne cette occasion de postposer nos intérêts temporels aux avantages spirituels de cette famille... »

Lettre 127. — Non datée.

Lettre 128. — Non datée.

NOTES ET DOCUMENTS

129. A UN PRÊTRE DE LA MISSION.

Extrait d'Abelly (L.), *Vie du Vénérable Serviteur de Dieu, Vincent de Paul*... Seconde édition, Paris, 1667. 2 Livres. (Livre II, pp. 168-169).

« ... Nous devons remercier Dieu [...] de la place que nous tenons dans le cœur de ce bon Seigneur, dont vous me faites mention ; elle est convenable aux serviteurs de Jésus-Christ, qui n'en doivent désirer aucune hors de lui, qui leur soit avantageuse ou honorable ; et qui pour se rendre agréable à ses yeux et plus semblables à sa vie, doivent se réjouir de la froideur et du rebut des grands du monde, et se plaire dans le rang des petits, car c'est à ceux-ci que le Royaume des cieus appartient. Il y a danger de complaisance ou de vanité pour ceux qui trouvent dans les autres des témoignages de bonne estime ou d'affection particulière, au lieu que dans le contraire, l'on trouve de quoi s'humilier et mortifier l'amour-propre, ce qui est un bien incomparable. Plaise à Dieu, Monsieur, nous bien établir dans cette pratique, jusqu'à nous faire estimer le mépris de quelque part qu'il vienne, et nous faire désirer que les autres nous soient préférés aux emplois et aux rangs honorables... »

130. AU PÈRE HILARION RANCATI.

Reverendissime Pater,

Postquam didici ex litteris ab Urbe Roma ad me missis quanto cum studio et affectu P. V. Reverendissima in negotio confirmationis Consitutionum nostrarum nobis favere dignata sit, valde demiratus sum omnino ignorans, unde talis ac tanta P. V. Reverendissimae erga nos tam indignos, et illi inutiles, imo antehac illi penitus ignotos benevolentia processisset. Et cum nullam ex parte nostra tantae gratiae causam esse videam, ullam eximiae charitati suae, quae in hoc nihil aliud praeter Deum potuit intueri, totam compellor adscribere. Quare cum referendis gratiis prorsus imparem me esse sentiam, Deum O. M. enixe rogo ut ipsemet P. V. Reverendissimae merces sit magna nimis. Orationes quamplurimas et sacrificia non pauca indixi in hacce domo nostra Parisiensi ; scripsi etiam ad nostros, qui aliis in domibus Congregationis nostrae degunt, ut idipsum facerent pro incolumitate et pros-

MISSION ET CHARITÉ

peritale P. V. Reverendissimae, quam Congregatio nostra inter suos praecipuos benefactores semper adnumerabil, et ipsa tota, licet pauca se perpetuo illi addictam esse gaudebit, et palam profitebitur. Sic vota nostra bonorum omnium desiderii sincerissime consociantes, demissis animis ex justitiae debito offerimus sicque Paternitatem Vestram in dies donis coelestibus et gratiis divinis cumulari cupit.

P. V. Reverendissimae
Humill. et Obseq. servus
Vincentius a Paolo
Congr. Miss. Sup. Generalis.

Traduction :

Révérendissime Père,

Après que j'eus appris, par des lettres expédiées de Rome, le zèle et l'affection avec lesquels Votre Paternité Révérendissime avait daigné nous aider dans l'affaire de la confirmation de nos Constitutions, je me suis demandé, dans l'ignorance où j'en étais, d'où venait cette bienveillance de Votre Paternité Révérendissime envers nous, indignes, incapables de lui rendre service et jusqu'alors absolument inconnus d'Elle. Et comme je vois de notre côté aucune raison à cette bienveillance, je suis obligé de l'attribuer à Votre charité qui, dans cette affaire, n'a eu en vue que Dieu seul. C'est pourquoi, me sentant absolument incapable de rendre ce bienfait, je demande avec ardeur à Dieu qu'il soit lui-même la récompense abondante de Votre Paternité Révérendissime. J'ai ordonné beaucoup de prières et de sacrifices dans notre maison de Paris ; j'ai écrit aussi à ceux de nos confrères qui résident dans les autres maisons de notre Congrégation afin qu'ils fissent de même pour le salut et la prospérité de Votre Paternité Révérendissime que notre Congrégation comptera toujours parmi ses principaux bienfaiteurs ; notre Congrégation toute entière, encore que peu nombreuse, proclamera publiquement sa joie d'être pour toujours à votre service. En toute humilité, comme il se doit, nous offrons à Votre Paternité Révérendissime nos vœux unis sincèrement aux souhaits de tous les gens de bien. Que vous soyez comblé des dons célestes et des grâces divines, c'est ce que désire

de Votre Paternité Révérendissime
le très humble et très obéissant serviteur
Vincent de Paul,
Supérieur général de la Congrégation
de la Mission.

Lettre 130. — Non datée, étant donné le rapprochement possible avec la lettre 87 de la présente édition, on peut penser qu'elle est de 1658 ou 1659.

Le texte latin de la lettre a été publié dans les *Annales de la C.M.*, 1951, p. 375 (avec quelques coquilles faciles à corriger) d'après Fumagalli (A.), *Vita del P. D. Ilarione Rancati...* Brescia, 1762 (p. 119).

Sur le P. Rancati et ses relations avec la Congrégation de la Mission, voir *Annales de la C. M.*, 1951, p. 374-377.

NOTES ET DOCUMENTS

131. A X... (destinataire inconnu)

Extrait d'Abelly (L.), *La vie du Vénérable Serviteur de Dieu, Vincent de Paul...* Paris, 1664. 3 Livres (Livre I, p. 253-254). ¹

« Il remettait quelquefois aux siens, devant les yeux la pensée de la mort comme une des plus salutaires, et les exhortait à s'y préparer par de bonnes œuvres, les assurant que c'était là le meilleur et le plus assuré moyen pour bien mourir. Il voulait pourtant que cette pensée de la mort fût animée de confiance en la bonté de Dieu, et non pas telle qu'elle nous causât aucun abattement ou inquiétude d'esprit. Ce fut l'avis qu'il fit donner à une personne, qui ayant une vive appréhension de la mort, l'avait incessamment dans la pensée, car il lui fit dire, comme il se voit dans une lettre qu'il écrivit sur ce sujet, que la pensée de la mort était bonne, et que Notre-Seigneur l'avait conseillée et recommandée ; mais qu'elle devait être modérée, et qu'il n'était pas nécessaire ni expédient que cette personne l'eût incessamment présente en son esprit, qu'il suffisait qu'elle y pensât deux ou trois fois le jour, sans s'y arrêter néanmoins beaucoup de temps, et même si elle s'en trouvait inquiétée, qu'elle ne s'y arrêtât point du tout, et qu'elle s'en divertît doucement. »

Lettre 131. — Non datée.

1. Ce texte a été repris par Collet (P.), *La vie de Saint Vincent de Paul...*, Nancy, 1748, 2 Tomes (T. II, p. 109) avec quelques modifications sans importance.

